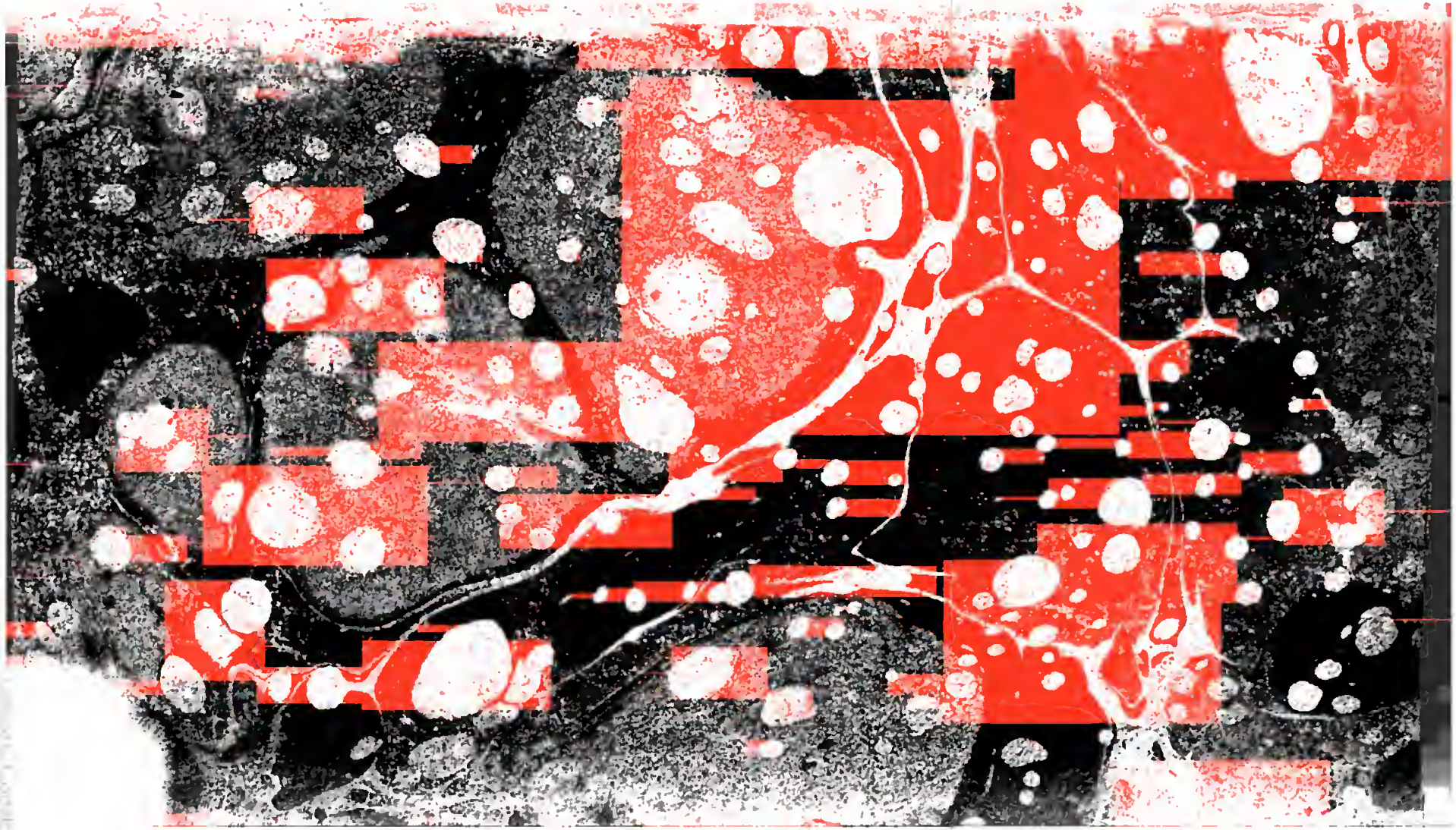
6
41-b
12

Digitized by Google



R.I.

792

LETTRES D'ÉMERANCE A LUCTE.

BIBLIOTECA N.A.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Par MADAME LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME PREMIER.

A LYON,
& se vend A LIEGE,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de SON ALTESSE, & Libraire.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

6-41-6-12-1

ÉPITRE

A MADAME

MADAME

DE S. J. D. P.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

NOn, MADAME, votre modeſtie ne peut l'emporter ſur ma reconnoiſſance, & il a fallu chercher un moyen de les accorder enſemble. Je m'acquitterai donc du

devoir que m'impoſe la gratitude ; mais mon hommage ne ſera connu que de vous : je ſupprimerai même une partie des vertus qui devroient compoſer votre éloge, dans la crainte de vous laiſſer deviner. Vous n'aſpirez qu'à être ignorée, c'eſt le partage de la femme forte & raiſonnable ; je ne ſuis point ſurpriſe de ce goût, & j'en apperçus les prémices il y a dix-huit ans. Dans la Capitale d'une de nos Provinces, où la place qu'occupoit Monſieur votre Epoux ne laiſſoit perſonne au-deſſus de vous, on démêloit déja en vous le caractere précieux de cette femme que le Saint-Eſprit a daigné nous peindre. Je me rappelle avec plaiſir de vous y avoir vue

tenant l'aiguille, & environnée de jeunes perſonnes que votre charité avoit enlevées au péril, & faiſant votre amuſement d'un ouvrage dont la longueur auroit effrayé une femme frivole. Si l'obligation de repréſenter interrompoit votre travail, vous cherchiez à vous rendre utile à la ſociété, en procurant des amuſements innocents qui puſſent rapprocher les Citoyens malgré la diſtance que la naiſſance avoit miſe entr'eux : vous appreniez par votre exemple à eſtimer les talents aimables, le vôtre étoit de chercher à faire du bien; & ce fut à ce deſir d'être utile, que je dus l'honneur de votre protection. Je finis; un mot de plus vous dévoileroit, au

moins dans une Province où l'on conſerve un ſouvenir très-vif de vos bonnes qualités.

Je ſuis, avec une reſpectueuſe reconnoiſſance,

MADAME,

Votre très-humble & obéiſſante Servante,
DE BEAUMONT.

AVERTISSEMENT.

UNe Dame plus illuſtre par ſes vertus & ſes malheurs que par ſa naiſſance, qui pourtant étoit noble, s'étoit retirée dans une maiſon de Campagne, où elle goûtoit un repos qu'elle n'avoit pas trouvé au milieu du grand monde & de la Cour, où elle avoit été forcée de paſſer pluſieurs années. Sa vertu, quelque ſublime qu'elle fût, n'avoit rien de triſte & d'auſtere; elle la faiſoit conſiſter principalement dans une ſage condeſcendance pour les foibleſſes des perſonnes que le voiſinage & les uſages du monde la forçoient de voir. Quoiqu'on ignorât ſon nom & ſes malheurs, la cu-

rioſité lui attira d'abord la viſite de toutes les perſonnes de conſidération qui vivoient dans ces quartiers : bientôt leurs aſſiduités eurent un autre motif. Emerance (c'eſt le nom que je donnerai à cette Dame) avoit un charme inexprimable dans la converſation, & l'on ſoupiroit en la quittant, même après la plus longue viſite : les Meres briguoient la permiſſion d'y conduire leurs Filles ; & ces dernieres s'étonnoient de trouver dans une perſonne qui paſſoit trente ans, toutes les graces de la jeuneſſe réunies avec la ſolidité de l'âge mûr. Parmi celles qui eurent le bonheur d'être admiſes chez Emerance, trois jeunes Demoiſelles s'attacherent à elle d'une maniere particuliere. Je ne préviendrai

point mon Lecteur ſur leurs caracteres, on les connoîtra par ce qui va ſuivre. Après avoir paſſé deux ans dans la douceur d'une ſociété intime, des événements imprévus ſéparerent ces Amies: en quittant Emerance, ces jeunes perſonnes lui demanderent avec inſtance la permiſſion de lui écrire ſouvent, & la conjurerent de conſentir à ce qu'elles continuaſſent à ſe gouverner par ſes conſeils: cette vertueuſe femme le leur permit, & fut toujours exacte à leur répondre. Après la mort d'Emerance, ſes Lettres paſſerent dans les mains d'une de ſes Parentes, qui ne voulut pas les rendre publiques; mais après la mort de cette Parente, ſa Fille ne ſe crut pas obligée aux mêmes ménagements, parce

que les perſonnes intéreſſées à la ſuppreſſion de ces Lettres n'exiſtoient plus. Elle les confia donc à un de ſes Amis, & lui permit d'en tirer copie : c'eſt de cet Ami que je viens de les recevoir ; j'ai cru qu'elles ne pourroient manquer de plaire au Public, & qu'elles ſeroient de quelque utilité aux jeunes perſonnes qui entrent dans le monde ; c'eſt dans cette vue que je les fais paroître.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Tome premier.

I. LETTRE. *Lucie à Emerance*, P. 1
II. LETTRE. *Réponse d'Emerance à Lucie*, 12
III. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 19
IV. LETTRE. *Réponse d'Emerance à Lucie*, 26
V. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 30
VI. LETTRE. *Réponse d'Emerance*, 35
VII. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 38
Billet de Victoire, 43
VIII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 45
IX. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 52
X. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 55
Billet particulier, 60
XI. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 61
XII. LETTRE. *Victoire à Emerance*, 66
XIII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 69
XIV. LETTRE. *Emerance à Victoire*, 73
XV. LETTRE. *Victoire à Emerance*, 76
XVI. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 78

XVII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 85
XVIII. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 91
XIX. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 103
XX. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 112
XXI. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 128
XXII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 133
XXIII. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 142
Suite de la Lettre d'Emerance, 148
Hiſtoire d'Emerance, 151
XXIV. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 165
XXV. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 179
Suite de l'Hiſtoire d'Emerance, 180
XXVI. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 245
XXVII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 250
Hiſtoire d'Annette, 252
XXVIII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 299
XXIX. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 307
XXX. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 315
XXXI. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 316
Suite de l'Hiſtoire d'Annette, 319
Continuation de la Lettre de Lucie à Emerance, 356
Annette à Emerance, 357
Lucie à Emerance, 358

Fin de la Table du Tome premier.

LETTRES

LETTRES D'ÉMERANCE A LUCIE.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

PREMIERE LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

QUELQUE desir que j'euſſe de vous écrire en arrivant ici, très-illuſtre Amie, il ne m'a pas été poſſible de le faire les premieres ſemaines : la nouveauté, la conſéquence des choſes qui s'y ſont paſſées, poſſédoient mon ame ; c'étoit comme un torrent qui l'emportoit rapidement, ſans lui donner le temps de

jetter les yeux à droite ou à gauche. A préſent même que je ſuis plus tranquille, j'ai peine à me faire des idées diſtinctes de ce qui s'eſt paſſé chez moi; encore plus, à trouver des termes propres à l'exprimer. C'eſt vous annoncer que j'ai beſoin de toute votre indulgence par rapport à cette Lettre, que je pourrois nommer une Brochure, tant je prévois qu'elle ſera longue. Il faut être bien ſûre de vos bontés, pour hazarder un tel paquet; mais je ne pourrois en douter ſans ingratitude, & j'aime mieux devenir importune que méconnoiſſante.

J'étois trop jeune quand je fus ſéparée de mon Pere & de ma Mere, pour avoir conſervé quelque idée de leur caractere: je ſavois en général, plus par les diſcours de ma Tante, que par l'expérience de mes premieres années, que mon Pere étoit un homme de bon ſens, un peu gouverné par ſon Epouſe; que cette Epouſe, avec le meilleur cœur du monde, ne laiſſoit pas d'être d'un commerce fort pénible: mais jamais ma Tante n'étoit entrée dans un détail circonſtancié à cet égard; ſa délicateſſe, ſa retenue à parler des défauts du prochain, l'avoient miſe en garde contre ma curioſité, qui d'ailleurs n'étoit pas bien vive. Je n'étois pas deſtinée à vivre

avec cette Mere difficile ; mes ainées m'avoient en quelque ſorte bannie de ſa mémoire : elle avoit conſenti à me laiſſer à ma Tante, & n'avoit pas marqué de répugnance à me voir établie loin de Paris. La mort de mes Sœurs changea la face des choſes, ſans pourtant me faire changer d'idée à cet égard. Six mois écoulés depuis la perte de la derniere, m'avoient perſuadée que j'étois auſſi éloignée du cœur de mes Parents que de leurs yeux, & je n'avois garde de deviner le tendre motif qui avoit forcé mon Pere à retarder le moment de mon retour. Le peu de temps que je paſſai avec ma Tante, après l'arrivée de celui qui devoit me conduire à Paris, fut conſacré à la douleur : nous ne fûmes capables l'une & l'autre que de verſer des larmes ; & je n'eus pas même la penſée de lui demander alors des éclairciſſements, que la prudence l'auroit ſans doute engagée à me donner. Revenue à moi pendant un voyage aſſez long, je me trouvai ſaiſie d'une frayeur d'autant plus vive, qu'elle n'avoit point d'objet certain. La douceur avec laquelle on m'a élevée, me paroiſſoit un malheur ; & comme le propre de la peur eſt de groſſir les objets, tous les déſagréments poſſibles ſe préſentoient à

mon imagination troublée, comme inévitables pour moi. J'arrive enfin; je ſuis dans les bras de cette Mere que je me figurois ſi terrible : ma tendreſſe l'a emporté ſur mes craintes, je ne ſens plus que le plaiſir de la voir, de l'embraſſer, de mouiller ſes mains des larmes que le plaiſir me faiſoit répandre. Elle partagea mes tranſports, & fit abſolument diſparoître mes terreurs. L'arrivée de mon Pere acheva de rendre le calme à mon cœur. Des Amis, des Parents, des curieux ſe font un ſpectacle de ma figure; on me tourne, on m'examine, on me loue; on admire comment je me préſente, & l'on eſt tout étonné qu'une fille qui a toujours vécu en Province, n'ait rien de ridicule & de choquant. Enfin, la foule ſe retire, nous reſtons en famille, & ma Mere, de l'air le plus grave, prie mon Pere de m'annoncer le ſujet pour lequel on m'a fait venir avec tant de précipitation. Je rougis à ce diſcours, ſans ſavoir pourquoi; & mon Pere, prenant la parole, dit en me regardant : Aſſurément, Madame, Lucie eſt au fait; ſa rougeur m'apprend qu'elle devine qu'il eſt queſtion d'un mari pour elle. Je l'en trouve plus eſtimable, répond gravement ma Mere : j'aime à voir dans ma fille

cette pudeur que l'on admiroit de mon temps dans les perſonnes du ſexe ; & tout de ſuite elle exalte les mœurs du ſiecle paſſé, rappelle ce qu'elle en a oui dire à ſon Aïeule, & finit par une déclamation pathétique contre les uſages d'aujourd'hui. Mon Pere ſourioit de temps en temps, mais je voyois qu'il s'efforçoit pour paroître ſérieux & attentif : pour moi, je l'étois de la meilleure foi du monde ; ce que diſoit ma Mere, me paroiſſoit de bon ſens. Elle finit, en me diſant qu'il falloit me préparer à recevoir le lendemain mon futur, parce qu'on devoit auſſi-tôt ſigner les articles, pour finir dans la huitaine la cérémonie du mariage. Oh ! pour le coup, je fus anéantie ; ma rougeur diſparut, pour faire place à une pâleur qui annonçoit la ſituation de mon ame. Mon Pere, qui comprit ce que j'éprouvois, voulut me raſſurer par l'éloge de mon futur, & commençoit à m'en faire le portrait le plus flatteur : ma Mere ne lui permit pas de le finir. Vous n'y penſez pas, mon Cher, lui dit-elle. De mon temps, une fille bien née n'avoit pas beſoin d'autre motif que celui de l'obéiſſance, pour accepter aveuglément l'Epoux que ſes Parents lui deſtinoient. Vous ſavez que je ne vous vis que trois jours

avant notre mariage, & vous pouvez apprendre à Lucie avec quelle docilité je me ſoumis aux ordres de mon Pere; j'eſpere que ma fille ſuivra mon exemple. Les Parents connoiſſent ſeuls ce qui convient à leurs enfants; & ces derniers ſont faits pour leur obéir ſans replique.

Aſſurément, Madame, repris-je en tremblant, vous me verrez toujours ſoumiſe à vos volontés; mais j'oſe vous repréſenter.... Des repréſentations, dit ma Mere; ô mon Dieu! où en ſommes-nous? une fille de vingt ans faire des repréſentations! Non, Mademoiſelle, une perſonne bien née ne ſait que ſe ſoumettre, elle ne ſe permet pas la moindre réflexion ſur ce que ſes Parents ont conclu pour elle; & je ne permettrai jamais que cette mauvaiſe coutume s'introduiſe dans ma famille. Ma Mere fut mariée comme vous le ſerez; elle m'éleva dans le même eſprit; &, s'il plaît à Dieu, vous marcherez ſur nos traces.

Je vous avoue, ma chere Madame, que j'entendis à peine ces dernieres paroles de ma Mere; je vis d'un coup d'œil toute l'horreur de mon ſort. Je dis l'horreur, & je ne crois pas l'expreſſion trop forte. Je ne vois rien de ſi cruel que d'être forcée de ſacrifier ſa liberté dans un

choix d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de notre vie. Mille penſées diverſes me rouloient dans l'eſprit : tantôt je voulois dire à ma Mere, qu'aſſurément rien ne m'obligeroit à joindre mon ſort à un inconnu dont j'ignorois abſolument le caractere, les mœurs, les vices, & même les vertus ; tantôt j'ouvrois la bouche pour lui dire que j'avois une répugnance invincible pour le mariage, & que je voulois être Religieuſe ; tantôt j'étois preſque tentée de fuir ſans explication. Je jettois des regards ſur mon Pere, qui le preſſoient de venir à mon ſecours ; il me répondit dans le même langage, que je pouvois compter ſur lui : & s'adreſſant à ma Mere, il loua beaucoup ſa façon de penſer, déclama contre la foibleſſe des Parents qui ſe relâchent mal-à-propos des droits que leur donne l'autorité paternelle. Ce que je ne comprends pas, c'eſt qu'en paroiſſant approuver ſes ſentiments, il vint à bout de la faire conſentir à écouter mes raiſons ; j'en avois une déciſive. Une fille élevée par ſes Parents, doit s'en rapporter abſolument à eux, parce que, connoiſſant ſon caractere, ils ſont en état de l'aſſortir ; je n'avois pas cet avantage, puiſque j'avois été élevée loin d'eux. Je ne demandois un délai que pour leur don-

ner le temps de me connoître. Mon Pere ajouta habilement : Et vous ſoumettre enſuite aveuglément à ce qu'ils ordonneront.

Je n'oſai prononcer ce gros mot ; une inclination, qui ne m'engageoit à rien, fut toute ma réponſe : & ma Mere, qui la prit pour un ſerment, parut ſatisfaite. On ſe mit à table, & je me contraignis pour paroître tranquille. Ma Mere y fut ſi gaie, ſi tendre, ſi attentive pour moi, que je commençai à eſpérer de la fléchir. S'étant retirée, au deſſert, pour donner quelques ordres, mon Pere prit ce moment pour me parler à cœur ouvert : Ma chere Lucie, me dit-il, je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pu trouver le moment de vous prévenir ſur le caractere de votre Mere ; c'eſt une femme eſtimable, qui aime tout ce qu'elle doit aimer avec tendreſſe ; mais elle a le défaut d'être entichée de pluſieurs préjugés qui tiennent plus que ſa peau : qui voudroit l'emporter ſur elle de haute lutte, le tenteroit inutilement. Acquieſcez ſans replique à toutes ſes idées, & fiez-vous à ma tendreſſe du ſoin de vous rendre heureuſe. J'exige une ouverture entiere de votre part ; votre cœur ſeroit-il engagé ? Le trouble que vous avez reſſenti à la propoſition d'un mariage, me donne lieu de

le croire : parlez, & ſi votre choix n'a rien qui puiſſe vous faire rougir, je me garderai bien de vous rendre malheureuſe en tyranniſant votre cœur. La bonté de mon Pere me pénétra de reconnoiſſance; je me ſerois jettée à ſes pieds s'il ne m'en avoit empêchée, & je l'aſſurai que je lui apportois un cœur libre. Si vous êtes ſincere, m'a dit mon Pere, j'eſpere que tout ceci ſe terminera heureuſement. Je différerai votre mariage pour vous donner le temps de connoître le Marquis de Villeneuve, que je vous deſtine; je ſuis perſuadé qu'il ne peut que gagner à l'examen; & je vous crois trop raiſonnable, s'il n'a rien qui vous choque, pour m'obliger à rompre les engagements que j'ai pris avec ſa famille : en tout cas, faites-moi juge de ce qui pourroit vous déplaire, & vous trouverez en moi un Ami & un Pere, dont l'unique vœu eſt votre bonheur.

La gratitude lioit ma langue, & mon cœur étoit trop étroit pour contenir l'abondance des ſentiments de reſpect & d'amour que tant de bonté y faiſoit naître. Dans ce moment je crois que je n'euſſe pas balancé à prendre de ſa main l'Epoux le plus déſagréable, pour le payer de ſa condeſcendance. Je me trouvai trop agi-

tée cette premiere nuit pour pouvoir me livrer au ſommeil ; cependant cette agitation n'avoit rien de fort pénible, & les bontés de mon Pere m'avoient entiérement raſſurée. Le lendemain on me fit paſſer quatre heures à ma toilette ; & lorſqu'elle alloit être terminée, mon Pere vint m'annoncer que le Marquis de Villeneuve, le pere, qui demeuroit à Verſailles, avoit eu la veille un violent accès de fievre, & que le Fils, en lui donnant avis de cet accident, l'invitoit à ſe rendre auprès du malade, qui ſouhaitoit paſſionnément de le voir. Dans l'état où j'étois, cette nouvelle devoit me cauſer du plaiſir, puiſqu'elle différoit de quelques jours une entrevue à laquelle j'avois beſoin de me préparer ; mais la vivacité de mon caractere me fait regarder l'incertitude comme le plus grand de tous les maux : je ſuis véritablement fâchée de l'accident qui retarde l'examen que je dois faire du jeune Marquis ; je commence à ſouhaiter qu'il ſoit tel que mon Pere me le dépeint ; ſon attachement pour cette famille me le rend eſtimable ; & cet attachement, je l'ai remarqué dans l'inquiétude que mon Pere a marquée de la maladie du Marquis. Il a été en danger pendant huit jours, & il ne lui reſte plus que de la foibleſſe. Son

Fils m'a écrit le Billet le plus galant, pour ſe plaindre du double mal que cet accident lui a cauſé, en expoſant les jours d'un Pere qui lui eſt extrêmement cher, & en retardant le moment où il doit me rendre ſes hommages. Je juge avantageuſement de ce jeune homme, moins par l'eſprit que je lui découvre dans cette Lettre, que par l'amitié, la tendreſſe reſpectueuſe dont il paroît rempli par rapport à ſon Pere.

Pendant cette ſemaine je n'ai reçu de ma Mere que des marques de bonté; il eſt vrai que j'ai profité des leçons de mon Pere, & que j'ai acquieſcé par un ſilence reſpectueux à ſes ſentiments, quoiqu'ils me paroiſſent ſouvent fort extraordinaires. Voilà où j'en ſuis, Madame; c'eſt dans trois jours que je dois recevoir la viſite des Marquis, pere & fils: mais quelque bien qu'on me diſe de ce dernier, je ne laiſſe pas de me ſentir effrayée en penſant au nouvel état dans lequel je ſuis prête d'entrer; je n'en avois jamais enviſagé les devoirs, & ils me paroiſſent bien graves. Raſſurez-moi, Madame; l'amitié, vos promeſſes vous en font une loi. Combien de fois, dans le trouble dont je ſuis ſaiſie, ai-je ſoupiré en jettant les yeux ſur le paſſé! Jours heureux! je n'ai jamais

bien connu votre prix. N'allez pourtant pas me ſoupçonner, Madame, d'avoir été inſenſible au bonheur que j'ai goûté chez vous : non ; il eſt pourtant vrai que l'abſence de ce bonheur me le fait enviſager dans toute ſon étendue, & me cauſe les regrets les plus vifs. Adieu, Madame ; que nos Amies ſont heureuſes ! elles jouiſſent du précieux avantage de vous voir & de vous entendre, pendant que je ſuis réduite à vous écrire.

SECONDE LETTRE.

RÉPONSE D'ÉMERANCE à LUCIE.

NOus avons lu votre Lettre en ſociété, ma chere Lucie ; & au-lieu d'une brochure, il faudroit un in-douze au moins, ſi je voulois vous écrire les diſſertations qu'elle occaſionne. Vous vous contenterez d'un extrait, s'il vous plaît ; encore ne puis-je vous promettre que ma Réponſe ſoit plus courte que votre Lettre. Une fois pour toutes, ne gênons pas nos ſentiments lorſqu'il ſera queſtion de nous écri-

re. Vos Lettres, quelque longues qu'elles ſoient, ne m'ennuyeront jamais; j'ai trop bonne opinion de votre amitié, pour craindre que les miennes vous deviennent importunes. Laiſſons donc trotter notre plume au gré de notre cœur, & profitons ſans ménagement du ſeul remede qui puiſſe nous diminuer les rigueurs de l'abſence.

Loin de blâmer les frayeurs dont vous êtes agitée à la vue d'un engagement qui ne doit finir qu'à la mort, j'en prends droit de me confirmer dans la bonne opinion que j'ai de votre caractere. Certainement rien de plus grave que les devoirs auxquels nous nous aſſujettiſſons en nous mariant; & je me perſuade qu'une perſonne qui les conſidere avec attention, peut frémir à bon droit. N'allez pourtant pas vous imaginer que ces devoirs, quelqu'auſteres qu'ils paroiſſent, ſoient incompatibles avec le bonheur: non, ma Chere; c'eſt dans leur pratique exacte qu'une femme raiſonnable trouve ſon repos, ſon plaiſir & ſa gloire. Mais ces précieux avantages, il faut les acheter par quelques ſacrifices. Une fille qui ſe marie, s'engage à renoncer à ſes inclinations, à ſes caprices, à ſa liberté; ces premiers ſacrifices, quelque durs qu'ils

paroiſſent, ſont les premiers pas qu'elle doit faire vers le bonheur. Je ſais qu'à la rigueur, ce ſacrifice doit être réciproque, & que l'Epoux devroit faire la moitié du chemin. Cependant s'il refuſe de fournir ſa cotte-part, il faut ſe réſoudre à faire la dépenſe toute entiere. Une femme, pour s'y déterminer, n'a qu'à faire la comparaiſon de ce qu'il doit lui en coûter pour ſe réſoudre, ou des déſagréments qu'il lui faudra eſſuyer pendant tout le cours de ſa vie dans une contradiction perpétuelle. Et ne croyez pas que le bon caractere d'un mari puiſſe vous diſpenſer de ſacrifier au moins quelque choſe. Un homme ſans défaut eſt une chimere; & il faudroit rencontrer bien juſte, pour que ſes vertus même ſympathiſaſſent juſtement avec votre caractere. Mais quel eſt le prix de ce ſacrifice, ſi on a le bonheur d'être aſſociée à un homme raiſonnable? Il vous attire ſon reſpect, ſon attachement, ſa reconnoiſſance. Quand vous ſuppoſeriez un Epoux dépourvu de preſque toute humanité, il ne ſeroit pas poſſible que la condeſcendance d'une Epouſe ne parvînt à l'adoucir; au moins ſeroit-elle ſûre de trouver au fond de ſon cœur la récompenſe qui ne manque jamais à la vertu; & celle-là ne peut être

conçue que par ceux qui l'ont goûtée.

A la néceſſité de conformer ſes volontés à celles d'un Epoux, ſe joignent les ſoucis, les embarras que traîne après ſoi le ſoin d'une famille; c'eſt encore une de ce choſes qu'il faut avoir éprouvée, pour la comprendre. Le détail des domeſtiques, les attentions qu'exige une ſage économie, l'éducation d'une jeune famille, abſorbent tout le temps d'une femme qui veut s'y livrer comme elle le doit. On m'accuſera peut-être de débiter une morale trop ſévere, & rebattue en vingt endroits; cependant je ſuis intimement perſuadée qu'une femme ne peut ſe livrer à la diſſipation & aux plaiſirs, qu'aux dépens de ſes devoirs. Sa condition, pour ſe priver de bien des choſes, n'en eſt pas plus à plaindre. Il eſt des plaiſirs de plus d'un genre; & ſi on interrogeoit une femme vertueuſe, elle vous répondroit qu'elle fait ſes délices de ce détail minucieux qui effraie une Mere diſſipée. Je conſeille à celle qui veut jouir de la vie, comme on parle dans le monde, je lui conſeille, dis-je, de ſe vouer au célibat; c'eſt le ſeul état qui lui convienne. Notre pétulante Amie, la belle Victoire, jure ſes grands Dieux qu'elle conſervera toute ſa vie le nom de fille,

ſi elle ne peut le perdre qu'à ce prix; je ſuis perſuadée que ſa raiſon lui découvrira la néceſſité, la difficulté & le prix des vertus néceſſaires aux perſonnes mariées. J'aurois mille choſes à vous dire au ſujet de cette chere Amie; malgré la bonté de ſon caractere, je ne puis m'empêcher de trembler pour elle; ſes paſſions n'attendent, ce me ſemble, qu'un objet, pour faire rage : mais ce n'eſt pas ici le moment de vous faire part des raiſons qui fondent mes craintes à ſon égard. Je vous ai promis l'abrégé des ſentiments que votre Lettre a fait naître chez elle, & chez l'indolente Henriette; il faut tenir ma parole. Victoire a jugé du caractere de Madame votre Mere, ſur l'échantillon. C'eſt une femme attachée à l'étiquette qu'elle a reçue de ſes Aïeules, m'a-t-elle dit, & je jure qu'elle gémit en ſecret de ne pouvoir porter les coëffures à trois étages. Elle a donné l'eſſor à ſa vivacité ſur les déſagréments qu'on eſt forcé d'eſſuyer avec les perſonnes qui lui reſſemblent : pour moi je trouve qu'on eſt fort heureux quand on n'a à ſe plaindre que de pareilles vétilles, & que le fond du caractere eſt bon; un peu de complaiſance nous tire d'affaire. Je n'exigerois pas pourtant que vous en euſſiez aſſez

pour vous engager avec trop de précipitation ; l'affaire eſt d'une aſſez grande conſéquence pour qu'on doive vous accorder quelques jours de réflexion : mais toutes les fois qu'il ne ſera queſtion que de ſacrifier des uſages indifférents, ne balancez pas à le faire. Henriette, loin de vous plaindre, vous trouve la plus heureuſe perſonne du monde; elle dit que rien n'eſt ſi fatigant que la néceſſité de choiſir ſoi-même. Par un contraſte ſingulier, elle eſt depuis quinze jours dans une eſpece d'agonie : il ſe préſente deux partis qui paroiſſent également avantageux pour elle; & ſa Mere a fourré dans ſa tête, que l'affaire regardant ſa fille, c'étoit à elle à choiſir. La pauvre enfant ſue à groſſes gouttes quand elle penſe que pour choiſir, il faut examiner, comparer. Victoire lui conſeilloit hier fort ſérieuſement de faire tirer les deux Concurrents à la courte paille. S'il n'avoit pas fallu déranger ſa tranquillité pour ſe mettre en colere, Henriette auroit été fâchée bien ſérieuſement, elle n'entend point raillerie ſur cet article. Aſſurément la nature a fait une mépriſe, une telle Mere vous auroit accommodée à merveille.

Que dirons-nous de votre Pere? Nous

chantons ſes louanges en trio. Vous croyez peut-être que nous n'admirons que ſa bonté à votre égard : non, il ne faut qu'être Pere, pour agir ainſi ; mais il faut une prudence conſommée, une patience peu commune, pour ſe prêter aux foibleſſes d'une Epouſe ſans y céder. Il paſſe pour un homme gouverné par ſa femme, & j'oſerois aſſurer qu'il la gouverne deſpotiquement. Son exemple vous donne une utile leçon, ma Chere. De quelque caractere que ſoit l'Epoux que le Ciel vous deſtine, vous pouvez eſpérer de l'amener, par la voie de la douceur & de la condeſcendance, à tout ce qui ſera de plus raiſonnable. Je ſouhaiterois beaucoup que votre goût fût conforme à celui de vos Parents. J'ai connu Madame de Villeneuve, & je conſerve une vraie vénération pour ſa mémoire ; elle eût pu ſervir de modele à toutes celles de ſon ſexe, & a ſupporté la jeuneſſe de ſon Mari avec une patience héroïque. Le Ciel l'a récompenſée avant ſa mort ; & les dix dernieres années de ſa vie, elle pouvoit paſſer pour la plus heureuſe de toutes les femmes, comme elle avoit été la plus vertueuſe. Adieu, ma Chere, hâtez-vous de vous déterminer, & de nous faire part de votre ſort, & ſoyez

perſuadée que l'abſence ne diminuera jamais le vif intérêt que nous prenons à tout ce qui touche notre chere Lucie.

TROISIEME LETTRE.

LUCIE à EMÉRANCE.

JE devrois commencer par m'accuſer, Madame. Avoir paſſé ſix ſemaines ſans vous écrire, c'eſt un crime de leze-amitié, qui ſemble ne pouvoir être excuſé. Je me flatte pourtant de votre indulgence; les grandes affaires que j'ai terminées depuis ma derniere Lettre, ne m'ont pas laiſſé un moment dont je puiſſe diſpoſer; il ne tiendroit même qu'à moi, ce me ſemble, de vous faire valoir le ſacrifice que je vous fais à ce moment. Oui, Madame, ces moments, que je conſacre à l'amitié, je les dérobe à l'amour. Vous ſerez ſurpriſe ſans doute de cette expreſſion, & vous aurez peine à comprendre que cette fille qui s'étoit crue invulnérable, ſe ſoit rendue en ſi peu de temps. Auſſi n'eſt-ce pas de mon propre amour que je prétends parler, c'eſt de celui de M. de Villeneuve. Il a paſſé trois heures

à me répéter qu'il m'adore, & me trouve fort injuſte d'interrompre ſa répétition. J'ai beau lui repréſenter qu'il aura du temps de reſte pour m'aſſurer de ſa tendreſſe; qu'il faut vivre de ménage dans le commencement d'une paſſion, pour ſe réſerver une reſſource contre la ſatiété dans le mariage : il me dit que les fleuves remonteront vers leur ſource, avant que ſa flamme reçoive la moindre altération; & mille autres belles choſes qui me rendent toute glorieuſe : car je ſuis intimement perſuadée qu'il ne promet rien qu'il ne ſoit capable de tenir. Vous riez de ma crédulité, Madame; peut-on compter ſur les ſerments d'un Amant, & ſur-tout d'un Amant de vingt-deux ans, tel qu'eſt le Marquis de Villeneuve? Vous avez raiſon; auſſi n'eſt-ce pas du jeune Marquis dont il eſt queſtion, mais de ſon Pere. Votre étonnement redouble, chere Amie, & vous avez beſoin que je vous diſe le mot de cette énigme, qui doit vous paroître inexplicable; le voici: Je viens d'être fiancée à M. de Villeneuve le Pere, & ſes quarante-cinq ans m'ont moins effrayée que les vingt-deux de ſon Fils. Ce qui vous ſurprendra davantage, c'eſt que vous êtes la premiere cauſe de ce changement.

Ce que vous m'avez mandé de Madame de Villeneuve, ne pouvoit manquer d'exciter ma curioſité; je priai mon Pere de la ſatisfaire, & il m'apprit que le Marquis dont on admiroit aujourd'hui les vertus, avoit donné dans tous les excès de la jeuneſſe, & qu'il n'avoit rendu juſtice au mérite de ſon Epouſe qu'après dix années de mariage. Ce qu'on me diſoit du Pere, me fit enviſager ce que j'avois à craindre du Fils. Il m'avoit paru charmant; je vous avouerai même que mon cœur commençoit à s'intéreſſer pour lui d'une maniere aſſez vive. Je me hâtai donc de l'étudier, dans la crainte d'être aveuglée par l'inclination. Je crus même que le juſte intérêt que j'avois à le connoître, m'autoriſoit à prendre une voie que je n'aurois pas crue légitime dans un autre cas. Il étoit temps, Madame, de prendre mes précautions; j'ai compris, au chagrin que m'ont cauſé mes découvertes, que le Marquis ne m'étoit plus indifférent. S'il n'eût été queſtion que des défauts ordinaires aux jeunes gens de ſon âge, ſi j'euſſe pu me flatter d'un retour auſſi heureux que celui que ſa Mere a éprouvé, j'aurois ſacrifié ſans peine quelques années : mais il ne m'a pas été poſſible de me faire illuſion ſur

BIBLIOTECA NAZ. ROMA

ce point; le Marquis peche par le cœur. Ce Fils qui m'avoit paru ſi tendre, joue l'amitié, l'amour, la reconnoiſſance, & les joue avec tant d'intrépidité, que je ne dois qu'au hazard la connoiſſance de ſon caractere. Je me déterminai dès-lors à mourir plutôt que de devenir ſon Epouſe, & mon embarras n'étoit pas médiocre; comment retirer une parole preſque donnée? Il n'y avoit pas moyen de communiquer mes découvertes à mon Pere; il eût fallu ſacrifier ceux qui m'avoient montré l'abyme dans lequel j'étois prête de tomber, & rien ne m'auroit pu forcer à cette démarche. Le hazard, ou plutôt la Providence, a détourné le coup dont j'étois menacée, & qui paroiſſoit inévitable, ſans que je m'en ſois mêlée: & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ma Mere, qui croit fermement que je lui ſacrifie l'inclination qu'elle me ſuppoſe pour le Marquis, me ſait un gré infini de ce prétendu ſacrifice. Rien de plus comique d'ailleurs que le ſujet pour lequel il a perdu ſes bonnes graces. Il a oſé la badiner ſur le reſpect qu'elle conſerve pour les *Us & Coutumes* du ſiecle paſſé: ſa bouche profane a eu la hardieſſe de dire que nos Aïeux n'avoient ni le goût, ni la politeſſe de notre ſiecle. Cette belle

déciſion l'a rendu ſi odieux à ma Mere, qu'elle m'a déclaré nettement que je devois me réſoudre à ne la voir jamais ſi j'épouſois le Marquis, & m'a preſque étouffée à force de m'embraſſer lorſque je lui ai annoncé que ſa volonté étoit pour moi une loi ſacrée. L'indifférence du jeune Marquis, lorſqu'on lui a annoncé la rupture de cette affaire, m'auroit moins choquée que le déſeſpoir qu'il a affecté. Vous concevez, Madame, que j'ai quelqu'un qui me rend un compte exact de ſes démarches; jugez ſi je dois m'applaudir d'avoir échappé à un tel ſort. Le Marquis Pere a cru ne devoir rien épargner pour regagner ma Mere; & penſant travailler autant pour ma ſatisfaction que pour celle de ſon Fils, il a voulu me prévenir ſur les démarches qu'il alloit faire. Quelle a été ſa ſurpriſe, lorſque je l'ai prié de ne ſe donner aucun mouvement pour cette affaire, pour laquelle je n'avois pas autant de goût qu'on m'en ſoupçonnoit! & comme il me preſſoit de lui découvrir les motifs de mon éloignement pour ſon Fils, & que je ne voulois pas lui dire les véritables, je crus me tirer d'affaire en lui diſant que la jeuneſſe du Marquis m'effrayoit. Cette réponſe lui a fait naître la ſinguliere idée de ſe pro-

poſer à la place de ſon Fils : il m'a aſſuré que la ſeule diſproportion de nos âges l'avoit forcé à étouffer les ſentiments que je lui avois inſpirés ; & que l'aveu que je venois de lui faire, en lui prouvant la ſolidité de mon eſprit, lui donnoit quelque eſpérance. Je ne m'étois pas attendue à cet aveu ; je vous avoue, Madame, qu'il m'a flatté : j'eſtimois beaucoup M. de Villeneuve, ſon caractere étoit décidé, & je voyois d'un coup d'œil à quoi m'en tenir. Ce ſentiment a dicté ma réponſe, & j'ai aſſuré mon nouvel Amant, que j'obéirois ſans répugnance à mes Parents, s'ils approuvoient ſes deſſeins. Le Marquis n'a pas perdu un moment, & a fait à mon Pere un ſincere aveu de ce qui s'étoit paſſé entre nous ; on n'en a découvert que la moitié à ma Mere, parce qu'on a voulu me laiſſer le mérite de l'obéiſſance à ſes yeux : & dès le même jour tout a été conclu. J'attends celui de mon mariage ſans empreſſement & ſans crainte : le Marquis me paroît moins un Epoux qu'un Ami ſolide, avec lequel je vais me lier pour jamais, & dans le commerce duquel je trouverai tout ce qui peut fonder les agréments d'une vie raiſonnable ; une connoiſſance parfaite du monde ; un cœur dé-

dégoûté des plaiſirs groſſiers par la ſatiété, ce qui rend ce dégoût invincible; un homme capable d'être mon guide dans le monde, que je connois à peine; un homme, en un mot, d'une ſociété agréable, pour me faire aimer ma maiſon & les devoirs qui doivent m'y retenir.

Le Marquis a feint de ſe ſoumettre avec reſpect aux vues de ſon Pere; mais dans ſon particulier il fait rage, parce que ce mariage le laiſſe avec cinquante mille livres de rente que ſon Pere lui aſſure, & qu'il comptoit ſur le double. Vous ſentez, Madame, que cette Lettre n'eſt que pour vous, & vous concevez les raiſons pour leſquelles j'exige qu'elle ſoit un myſtere pour nos Amies: j'abandonne à votre diſcrétion les endroits que vous jugerez à propos de leur lire, perſuadée que vous les diſtinguerez aiſément. Je ſerai ſans doute mariée lorſque vous recevrez cette Lettre, & je me flatte d'être débarraſſée de tout le cérémonial lorſque votre Réponſe me ſera remiſe: vous pouvez alors compter ſur ma ponctualité; je ſuis trop intéreſſée à ſoutenir notre commerce, pour négliger de l'entretenir: mais indépendamment de l'utilité que j'eſpere recevoir de vos conſeils, croyez, Madame, que je n'ai point de plus grande

paſſion que celle de vous aſſurer de la tendre & reſpectueuſe amitié avec laquelle je ſuis pour toute ma vie, &c.

QUATRIEME LETTRE.

RÉPONSE D'ÉMERANCE à LUCIE.

JE vous congratule, ma chere Lucie, mon aimable Marquiſe, de la ſageſſe de votre choix, mais je le fais tout bas: je ſerai peut-être la ſeule qui ſerai de mon ſentiment & du vôtre. La nouvelle de votre mariage a révolté tous vos amis: on vous taxe de folie, & on s'attend à jouir de vos regrets; on vous accorde dix années de ſatisfaction, & l'on eſt ſûr, dit-on, que vous les payerez bien cher dans la ſuite. Je ne puis diſconvenir qu'il n'y ait ſouvent beaucoup à riſquer en liant ſon ſort à une perſonne d'un âge diſproportionné; mais cette regle a des exceptions, & je me flatte que M. le Marquis de Villeneuve eſt préciſément dans le cas de l'exception. Un vieillard, dit-on, eſt fâcheux, jaloux, ennemi des plaiſirs: vous aurez moins un Epoux

qu'un Tyran, qui prendra droit de votre peu d'expérience & d'uſage du monde, pour vous aſſujettir à ſes caprices. Chez un jeune homme, un commencement fâcheux vous laiſſe l'eſpoir d'un avenir agréable; chez un homme d'un certain âge, le mal s'augmente chaque jour: vous ſerez réduite avant quarante ans, à la condition d'une Garde; la goutte, les rhumes, & mille autres gentilleſſes, confineront votre Epoux dans un lit, ou du moins au coin de ſon feu; il faudra lui tenir compagnie, & eſſuyer l'ennui, le chagrin que lui occaſionneront ſes maux. Dégoûté du Bal, des Aſſemblées, il vous répétera ſans ceſſe qu'une jeune perſonne riſque ſon innocence ou tout au moins ſa réputation dans ces ſortes de lieux: il faudra écouter patiemment le récit de vingt aventures ſcandaleuſes dont il aura été l'acteur ou le témoin dans un bal; & la concluſion ſera le ſacrifice de ce plaiſir, & de mille autres, qu'il ne trouvera dangereux, que parce qu'il n'eſt plus en état de les goûter. Voici ce qu'on conclut de tout ceci: Si Lucie avoit parole de ſon Epoux qu'il mourroit avant la ſoixantaine, ou ſi elle étoit aſſurée elle-même de ne vivre que dix ans, on ne pourroit aſſez louer la ſageſſe de ſon

choix, qui eſt extravagant ſi elle eſpere une plus longue vie pour l'un ou pour l'autre.

Voilà, ma Chere, les diſcours qui ſe répetent mille fois le jour à votre occaſion; & comme on ſait le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, on s'adreſſe à moi préférablement à tout autre, pour ſe plaindre de votre conduite. Mon embarras n'eſt pas médiocre : les craintes de nos Amis ſont fondées, leurs plaintes ſont juſtes dans la bouche de tous ceux qui ne connoiſſent pas comme vous les qualités du Pere & les défauts du Fils: & quoique ces dernieres ne puiſſent entrer pour rien dans votre juſtification par rapport au Public, je ſerai charmée d'entendre le détail des unes & des autres. Je n'ai connu votre Epoux que dans le temps de ſes égarements, dès-lors il promettoit un heureux retour; on ſentoit qu'au milieu de l'ivreſſe des paſſions, il conſervoit le goût, l'eſtime de la vertu; ſes lumieres & ſon cœur étoient dans une contradiction perpétuelle : cet état violent ne pouvoit être de durée, & l'eſpoir d'un retour certain à la vertu conſoloit ſon Epouſe. On ne doit pas eſpérer ce retour dans tous les jeunes gens, comme vous l'avez fort bien remarqué;

& dans ceux qui pechent par le cœur, le ſang-froid de l'âge mûr ajoute de nouveaux défauts aux vices de la jeuneſſe. Je vous parlois dans ma derniere Lettre de mes craintes par rapport à Victoire : tout conſpire à les réaliſer. Son Pere vient d'acheter une Charge qui l'attache à la Cour, & cette pauvre enfant ſe livre aux tranſports de joie les plus vifs, en penſant à un changement qui la met à portée de vivre au milieu du grand monde qu'elle aime paſſionnément : vous entrez pour quelque choſe dans le plaiſir qu'elle goûte d'avance ; elle ſe félicite d'être à portée de vous voir ſouvent, & cela me raſſure un peu. Faſſe le Ciel qu'elle ſoit docile à ſuivre vos conſeils & vos exemples ! c'eſt la ſeule reſſource qui va lui reſter contre la violence de ſes paſſions. Henriette s'eſt enfin déterminée ; elle épouſe M. de Sauvebœuf, qui paroît ce qu'on appelle un galant homme. N'admirez-vous pas les obſtacles qui s'oppoſent au deſſein que j'avois formé de vivre ici tranquille ? mon attachement pour mes Amies me replonge au milieu du monde, que je croyois avoir quitté pour toujours : mon cœur les y ſuivra, & partagera les agitations qu'elles y vont eſſuyer. Faſſe le Ciel, encore une fois, qu'elles y conſer-

vent le goût de la vertu, qui me les a rendu cheres! mais à vous parler franchement, ma chere Lucie, je ne compte que ſur vous. Au nom de notre amitié, veillez ſur Victoire, tâchez de conſerver ſa confiance, & de la ſauver des écueils du monde. Mon cœur eſt ſi ſerré en vous écrivant ces paroles, que la plume me tombe des mains.

CINQUIEME LETTRE.

LUCIE à ÈMERANCE.

VOus me demandez, Madame & chere Amie, le portrait de mon Epoux: il me paroît gémir bien ſincérement de ſes égarements paſſés. Les larmes qu'il n'a pu s'empêcher de donner à la mémoire de ſa vertueuſe Epouſe, en ſe rappellant les chagrins qu'il lui a cauſés, loin de m'offenſer, me le rendent plus cher & plus reſpectable. M. de Villeneuve a eu beaucoup d'eſprit; je crois qu'il n'a plus que du bon ſens, mais un bon ſens orné par les débris de ce qu'il avoit autrefois. Je ſens ce que je vous écris, & cependant je comprends que mes termes ſont inſuffiſants pour définir ce que je veux

vous faire comprendre. Je ne hazarderois pas ces expreſſions vis-à-vis d'une perſonne moins éclairée ; je m'expoſe, au contraire, librement devant vous, parce que j'eſpere que vous me développerez mes propres penſées. Son cœur fait pour la tendreſſe, après avoir été la proie des paſſions les plus fougueuſes, n'eſt plus capable que d'amitié, parce qu'il eſt, pour ainſi dire, émouſſé, uſé. Cette amitié eſt ſi tendre, ſi délicate, ſi attentive, qu'on pourroit fort bien la prendre pour de l'amour : elle n'en differe que parce qu'elle n'en connoît ni les viciſſitudes, ni les caprices. Il n'a plus de goût pour les plaiſirs bruyants ; il convient pourtant qu'il faut s'y prêter, & m'encourage à prendre ceux qui conviennent à mon âge, en m'avouant pourtant qu'il eſt charmé du penchant qu'il me remarque pour le ſolide. Il s'eſt fait une ſociété de gens auſſi reſpectables qu'aimables, parmi leſquels il veut m'initier ; mais il y met une ſinguliere condition. Vous ne connoiſſez pas le monde, ma chere Lucie, me dit-il, & votre dégoût pour lui ne peut encore être juſtifié : pour qu'il ſoit ſolide & louable, il faut qu'il ſoit haï en conſéquence de cauſe ; le contraſte que fait le monde frivole avec celui dans lequel

je veux vous faire entrer, rend plus ſenſible le prix de ce dernier. Il faut donc vous prêter au monde, le ſoin de ma réputation l'exige : eſſayez de bonne foi à vous amuſer du Spectacle, vous me verrez me prêter aux manies communes, & nous rirons enſemble de la folie des Acteurs. Qui l'auroit cru, Madame? Cet homme, revenu des plaiſirs, exige abſolument que j'en faſſe l'expérience : franchement je crois qu'il a raiſon; peut-être mon cœur ſe fût-il aviſé de les ſouhaiter s'il eût prétendu me les interdire. J'ai donc promis à mon Epoux de lui obéir, & je l'ai chargé de veiller en ami ſur moi dans la nouvelle carriere où je vais entrer. Pour le mettre en état de m'y ſervir utilement, je lui ai promis une confiance ſans bornes, car je le regarde comme un ami ſolide & tendre.

Il me reſte à vous apprendre de quel moyen la Providence s'eſt ſervie pour m'arracher au ſort funeſte qui m'étoit deſtiné. Vous ſouvenez-vous du pauvre Bourguignon, ce fidele domeſtique, qui a ſervi mon Oncle tant d'années? heureuſement pour moi, il étoit Laquais du jeune Marquis de Villeneuve; & lorſque j'eus deſſein de connoître ſon caractere, je me déterminai, malgré la répugnance

que j'avois pour ce moyen, d'interroger ce Valet. Il a d'abord eu beaucoup de peine à parler, & je ne dois qu'à la crainte qu'il avoit de me voir malheureuſe, les lumieres qu'il m'a données. Mademoiſelle, me dit-il, je vous ai tenue mille fois dans mes bras quand vous étiez petite; & ſauf votre reſpect, je vous aime ni plus ni moins que ſi vous étiez mon enfant: ça me détermine à vous avouer que mon Maître eſt un vaurien, qui ne croit ni à Dieu ni à Diable. Il fait l'hypocrite devant ſon Pere, qui n'a non plus de malice que l'enfant qui vient de naître; & quand il eſt avec je ne ſais combien de drôleſſes & d'eſcogrifes, il ſe rit de ſa crédulité: il doit plus d'argent qu'il ne peſe, & ſes créanciers pourtant ne ſouffient pas le mot, parce qu'il leur a promis de les payer avec le magot de votre Pere. Je ſais qu'il me feroit mourir ſous le bâton, s'il ſavoit jamais que je vous ai découvert toutes ces manigances; mais je vous crois trop bonne pour me trahir. Vous ſentez bien que j'ai promis le ſecret à Bourguignon, qui ne m'a plus rien caché des démarches de ſon Maître. C'eſt par lui que j'ai découvert la rage où le jette le mariage de ſon Pere, & les pieges qu'il a deſſein de me tendre pour altérer

notre paix; j'eſpere prendre des meſures ſi juſtes, que je mettrai ſa malice en défaut. Je n'ai point voulu faire part à mon Epoux de mes lumieres ſur le compte de ſon fils; ce ſeroit le bleſſer trop cruellement, & cela ſans aucun fruit pour ce malheureux : j'ai fait plus, j'ai conſenti à l'éloignement de Bourguignon, par reſpect pour la délicateſſe de ce ruſtre. Madame, me dit-il hier, les larmes aux yeux, permettez-moi de me retirer, je ne puis plus vous être utile : quand je vous ai révélé le petit fait du Marquis, il n'étoit pas mon Maître, ſon Pere me payoit; préſentement que votre Beau-Fils a ſa maiſon en particulier, je mange ſon pain, & je ne pourrois me réſoudre à le trahir. Je vais donc chercher une autre condition, car j'aurois le cœur crévé de l'entendre vous donner au diable trente fois le jour, ſans avoir la permiſſion de vous le redire. J'ai loué la fidélité de cet homme; & après lui avoir fait un préſent honnête, j'ai prié mon Pere de le placer : je n'ai oſé le retenir à mon ſervice, pour ne pas faire naître les ſoupçons du jeune Marquis. Je n'oublierai rien pour répondre à vos intentions, par rapport à notre Amie; vous ſavez combien elle m'eſt chere, ainſi je n'aurai qu'à ſuivre

mon penchant, en tâchant de la préſerver des périls que vous craignez pour elle. Je plains moins Henriette; elle reſtera ſous vos yeux, & ſa confiance vous eſt un ſûr antidote contre tous les dangers. Je vous remercie du vif intérêt que vous prenez dans tout ce qui nous touche. Vous ne comptez que ſur moi, dites-vous; c'eſt ſans doute parce que je ſuis la moins expoſée, car je me crois pour le moins auſſi fragile que les autres.

SIXIEME LETTRE.

RÉPONSE D'ÉMERANCE.

VIctoire vous remettra cette Lettre, chere Amie, & vous la trouverez baignée de mes larmes; je n'ai ſenti qu'en la quittant, combien cette enfant m'étoit chere; ſa douleur juſtifie bien mon inclination. La voilà donc embarquée ſur cette mer ſi fameuſe en naufrages, ſans pilote, ſans autre guide qu'une aveugle confiance dans la droiture de ſon cœur. Paſſionnée pour les plaiſirs auxquels elle va

ſe livrer aveuglément ; que je la plains ! Que ne peut-elle voir ce monde tel qu'il eſt en effet ! La jeuneſſe n'enviſage que le moment préſent ; & pourvu qu'elle en jouiſſe, elle ne porte pas ſes yeux plus loin. Je fais la vieille, ma Chere, & je ne crains pas de vous ennuyer ; la nature vous a donné une tête mûre ſur des épaules vertes, & votre bon ſens vous tient lieu de l'expérience que les autres ne doivent qu'à leurs malheurs, & peut-être à leurs fautes.

J'admire avec vous les moyens dont la Providence s'eſt ſervie pour vous rendre heureuſe ; avouez que toute la prudence humaine n'auroit pu vous ſouſtraire au péril. L'abandon à cette divine Sageſſe eſt ma vertu favorite. Nos vues ſont ſi courtes, nous connoiſſons ſi peu ce qui nous convient, nous pouvons ſi peu nous le procurer, que nous devrions nous repoſer abſolument ſur elle ; c'eſt, ſelon moi, une vertu de raiſon. Cette Providence m'arrache à ma ſolitude, des ennemis m'y pourſuivent, & veulent m'enlever les débris de ma fortune. C'eſt un procès que je dois ſoutenir à Toulouſe ; il faut croire que ce tracas m'eſt plus avantageux que la paix dont je jouiſſois ici. Monſieur votre Epoux a beaucoup d'amis dans ce

Parlement, j'eſpere quelques Lettres de recommandation de ſa part. Cette coutume de ſe faire recommander me paroît impertinente, cependant il faut la ſuivre; je vous avoue que je rougirai en préſentant ces Lettres; il me ſemble que c'eſt dire à mes Juges : Meſſieurs, je me défie de votre intégrité, ou tout au moins de votre vigilance; ma fortune eſt entre vos mains, & les devoirs les plus ſacrés vous engagent à protéger l'orphelin & la veuve; malgré cela, comme vous pourriez fort bien négliger ces devoirs, je vous conjure de vouloir bien les remplir à la ſollicitation de vos amis, qui vous en prient. J'euſſe ſouhaité différer mon départ juſqu'après le mariage d'Henriette; mais on me mande que le moindre retardement nuiroit à mes affaires, & je ſuis obligée de partir dans deux jours. C'eſt donc à Toulouſe que je recevrai votre Lettre, & elle me délaſſera agréablement de la fatigue que me cauſera le tracas des affaires. Il me prend quelquefois envie d'abandonner tout à mes adverſaires, de vendre le peu qu'ils ne peuvent m'enlever, & d'aller me confiner dans quelque retraite, où je puiſſe, oubliée de tout l'Univers, l'oublier à mon tour. Cette penſée, qui reſſemble au détachement des

biens & des commodités de la vie, m'a flattée pendant quelques moments ; en l'examinant de près, j'ai trouvé que c'étoit une pareſſe habillée en détachement, & qu'elle marquoit peu de ſoumiſſion aux ordres de Dieu : il m'ordonne de défendre mon bien contre l'injuſtice, & me veut au milieu des Procureurs & des Avocats ; cette place eſt donc la meilleure pour moi, & je m'y tiendrai en dépit de ma répugnance, juſqu'à ce qu'un accommodement tolérable, ou la perte de mon Procès, décide du genre de vie auquel je dois me dévouer. Adieu, ma Chere, aimez-moi toujours : quelque précieux que ſoit cet avantage, la malice de mes ennemis ne peut m'en priver.

SEPTIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

ON ſe plaignoit il y a quelque temps d'un Auteur qui ſembloit n'écrire que pour exciter les larmes : après avoir mis ſur la ſcene des Acteurs vertueux, en faveur deſquels il avoit fait ſentir l'intérêt le plus tendre, il leur faiſoit éprouver les plus grands malheurs ; chez lui

la vertu eſt toujours ſouffrante, & jamais couronnée. Que voulez-vous que je faſſe? répondit-il; proſpérité & vertu héroïque ſont deux extrémités qu'il eſt difficile de rapprocher; je ſortirois de la vraiſemblance, ſi je rendois mes Héros heureux dans ce monde : ce n'eſt qu'après leur mort qu'ils doivent jouir de la félicité. Cet honnête homme penſoit juſte, Madame, & vous prouvez la vérité du ſentiment qu'il avance. La terre n'eſt point le lieu où la vertu doit être récompenſée, elle y eſt comme étrangere, & dénuée de tout appui humain contre la violence des ennemis qui l'environnent. Diſons plus, c'eſt l'adverſité qui produit les grandes vertus, qui les conſerve, qui les met au jour. Toutes les ames ne ſont pas dignes de paſſer par cette épreuve, le plus grand nombre y ſuccomberoit. Réjouiſſez-vous donc, Madame, vous êtes dans le creuſet, vous en ſortirez purifiée & ſans tache. J'approuve d'ailleurs votre abandon à la Providence; cette retraite dans laquelle vous voulez vous enſevelir, eſt tout-à-fait de mon goût. Perdez votre Procès, & devenez Hermite. Nous avons une Terre admirablement bien ſituée pour votre deſſein, elle eſt à trente lieues de Paris, dans un lieu extrêmement ſolitaire.

Le Marquis m'aſſure qu'il y a des bois, une petite riviere, dont le murmure excite les douces rêveries. Quand vous commencerez à vous dégoûter de la vie contemplative, vous pourrez devenir Bergere, je vous choiſirai un troupeau choiſi & digne de vos ſoins : mais comme il n'eſt point de plaiſir pur & ſans mêlange de peine, vous aurez le déſagrément d'être troublée dans votre ſolitude ſix mois de l'année; car nous paſſerons, s'il vous plaît, la moitié de notre vie dans cette Terre, nous partagerons vos occupations & le ſoin de ce petit troupeau. Sérieuſement, Madame, mon amitié eſt bleſſée de vos projets, & M. de Villeneuve en eſt griévement offenſé. De quelque façon que votre Procès ſe décide, votre ſort eſt toujours décidé. Si la fortune vous bannit de chez vous, ſongez qu'il vous reſte une Maiſon que vous devez regarder comme la vôtre, & des amis qui recevront avec reconnoiſſance la grace que vous leur ferez en leur donnant la préférence ſur mille autres, qui eſtimeront toujours comme un bonheur ſans égal, l'avantage de vous poſſéder. Je vous diſois, il n'y a qu'un moment, que toutes les ames ne ſont pas dignes d'éprouver la tribulation; il faut que le Seigneur

ait eu égard à la foibleſſe de la mienne : ſi j'en crois les apparences, les beaux jours que j'oſe me promettre avec mon Epoux, ne ſeront troublés d'aucun nuage, & ma fermeté n'aura d'autre exercice que celui de ſoutenir les peines de mes Amis. C'eſt vous annoncer, Madame, que je trouve dans le caractere de mon Epoux tout ce qui peut me rendre parfaitement heureuſe ; je ne vous ferai point ſon éloge, il faut être neutre pour être admiſe à la qualité de Juge ; & je me ſoupçonne de l'aimer déja avec tant de tendreſſe, qu'on pourroit m'accuſer d'exagération : je ne ſache qu'un moyen de l'apprécier au juſte, venez juger vous-même de ſon mérite, peut-être lui trouverez-vous des défauts qui m'échappent, & vous me les découvrirez ; en cela vous me rendrez un vrai ſervice, car je crains de l'aimer trop. Il m'arrache la plume en ce moment, & ne me permet pas de continuer.

Le Marquis.

J'ai trop d'intérêt à l'interrompre, Madame, pour que vous vous offenſiez de la liberté que je prends. Je joins mes prieres à celle de votre Amie, pour vous inviter à vous mettre à portée de faire

l'examen qu'elle exige ; mais je vous demande le ſecret ſur vos découvertes, vous ſentez combien un barbon a beſoin d'indulgence : je compte ſur la vôtre, Madame ; peut-être, avant qu'il ſoit peu, aurai-je beſoin de toute la ſienne. Cette chere enfant me tient compte des complaiſances les plus dues & des moindres attentions. En lui annonçant un Epoux, on lui avoit fait craindre un maître ; elle s'étonne de trouver un ami qui s'efforce de compenſer les déſagréments que pourroit occaſionner la diſproportion de nos âges ; je mettrai tout en uſage pour l'empêcher de les reſſentir jamais, & pour lui procurer ces jours ſereins dont elle ſe flatte. Mais, Madame, quels que ſoient mes ſoins à cet égard, il manquera toujours quelque choſe à ſa félicité, ſi votre préſence n'y contribue. J'écris à M. le Préſident D***, il eſt mon parent & mon ami. S'il n'étoit pas un de vos Juges, il ne permettroit pas que vous priſſiez d'autre maiſon que la ſienne ; du moins fera-t-il ſon affaire de la vôtre, il vous épargnera toutes les peines qui ne ſont pas abſolument néceſſaires.

Billet de Victoire.

Pas un ſeul mot pour moi, Madame; ces deux Amants ſont ſi occupés de la penſée de vous poſſéder quelque jour, qu'ils en oublient toute la terre. Pour me venger, je prends la plume à mon tour, & je crois les laiſſer en proie à l'ennui que j'éprouve depuis une heure qu'ils écrivent : point du tout; aſſis à l'autre bout de la chambre, ils ont commencé la converſation la plus animée, ſi j'en dois juger par leurs regards. Il me prend envie d'éprouver juſqu'à quel temps ils pouſſeront leur oubli; mais non, j'en ſerois la dupe, & je me hâte de finir pour avoir le plaiſir de les interrompre. Je ſuis encore ſi étourdie des choſes merveilleuſes qui s'offrent à mes yeux, que je n'ai pas le ſang-froid néceſſaire pour vous inſtruire de l'impreſſion qu'elles font ſur moi. J'ai retrouvé dans la Marquiſe de Villeneuve cette Lucie ſi tendre, ſi complaiſante, ſi aimable; je me trompe, elle eſt mille fois plus charmante que vous ne l'avez vue. Je commence à croire que l'amour heureux eſt un fard. N'allez cependant pas penſer que je veuille m'embarquer à la légere : il me faudroit une

copie de M. de Villeneuve, pour me faire hazarder le trajet ; & je crois que les Epoux de cette eſpece peuvent être comparés à la pierre philoſophale : tout le monde la cherche ; qui peut ſe vanter de l'avoir trouvée ?

Mme. DE VILLENEUVE continue.

On me laiſſe enfin la liberté de finir, & je m'en ſers pour vous parler à cœur ouvert ſur le chapitre de notre Amie. Elle ne diſſimule point la joie que lui cauſe le changement de ſa ſituation, & convient avec franchiſe du goût qu'elle ſent pour les plaiſirs qu'elle eſt à la veille de partager. Cette diſpoſition, comme vous l'avez remarqué, eſt bien dangereuſe pour une fille de ſon âge & de ſa figure. J'eſpere que ſon amitié pour nous fera quelque diverſion aux amuſements qu'elle ſe promet. Je dis ſon amitié pour nous, car elle eſt enchantée du caractere de mon Epoux, & a paru ravie de l'offre qu'il lui a faite de ſa maiſon à Verſailles, en attendant que ſon Pere ait rangé la ſienne, ce qui nous mettra à portée de l'examiner & de pouvoir la prémunir contre les dangers qui la menacent.

HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

De Toulouſe.

JE vous écris en arrivant, ma Chere; & quoiqu'il n'y ait pas deux heures que je ſois à Toulouſe, j'ai déja beaucoup d'actions de graces à rendre à M. de Villeneuve; le Préſident, auquel il m'a recommandé, m'ayant procuré la plus aimable compagnie dans la route. J'ai trouvé, en arrivant à Béziers, l'équipage de Madame la Comteſſe de St. Amand, qui m'a conduite juſqu'au fameux canal de Riquet. Cette Dame m'y attendoit dans une jolie barque, qui appartient au Comte de Caraman, fils de celui à qui la France doit cet ouvrage merveilleux. La Comteſſe, ſon Epoux & M. de Badès, ſon frere, ancien Colonel, ont profité du départ de cette barque, qui va juſqu'à Toulouſe : ils m'ont attendue deux jours entiers, & je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de rien ajouter aux politeſſes que j'ai reçues de cette aimable famille. La Comteſſe m'a forcée de prendre un appartement chez elle, & ne veut rien

épargner, dit-elle, pour diminuer les déſagréments qui ſemblent inſéparables de la condition de plaideuſe. Je ne puis m'empêcher de vous détailler les beautés du canal : l'art a forcé la nature dans ſa conſtruction, & l'on ſeroit tenté de croire qu'il y a eu de l'enchantement. Ce canal, qui joint l'Océan à la Méditerranée, coule, ou plutôt repoſe dans le Pays le plus inégal; je dis repoſe, car ſes eaux ſont dormantes. Elles paſſent d'abord ſous un grand rocher, qui fait une montagne, qu'on a percée avec un travail infini, & dont la voûte eſt extrêmement exhauſſée : elle fournit un écho qui multiplie & augmente les ſons d'une façon extraordinaire. Comme on vouloit jouir de ma ſurpriſe, la Comteſſe, à l'approche de cette montagne, me retint dans une des chambres de la barque, & me faiſoit examiner une jolie Bibliotheque, lorſque mes oreilles furent frappées d'une muſique qui ne peut être comparée à rien de ce que j'ai entendu juſqu'à ce jour. Le ſon des inſtruments, la mélodie des voix avoit quelque choſe de ſi extraordinaire, que je demeurai un moment immobile. Je n'avois point apperçu la voûte ſous laquelle nous étions, & je ne ſavois à quoi attribuer ce prodige. Je

courus ſur le bord de la barque, & quoiqu'il ne fût que cinq heures du ſoir, l'obſcurité y étoit telle, que je ne pouvois diſcerner aucun des objets qui m'environnoient. Tout-à-coup la voûte fut toute en feu, & mille lampions, qui paroiſſoient s'enflammer d'eux-mêmes, me découvrirent une eſpece de caverne dont les côtés étoient bordés de Dieux marins, qui accordoient leurs voix au ſon des inſtruments. Les yeux de notre petite troupe étoient fixés ſur moi, & elle a joui de tout le plaiſir qu'elle s'étoit promis de mon étonnement. Suis-je dans le Pays des enchantements, me ſuis-je écriée ſitôt que le concert a été fini ? Après tout, l'aventure que nous annonce cette muſique, ne peut avoir rien de funeſte; & puis que pourrois-je craindre ſous la protection de ces preux Chevaliers, l'honneur de la Chevalerie ? Je ne laiſſois pas d'être fort intriguée de me voir ſous cette voûte. J'avoue que c'eſt un des plus beaux ouvrages que j'aie jamais vus. Je ſuis deſcendue de la barque, pour en examiner la hardieſſe; j'ai trouvé en y rentrant une jolie collation, que nous avons mangée, en continuant notre route. Cette petite fête avoit été imaginée par M. de Badès, qui a pro-

fité de l'occaſion d'un Opéra de campagne, qui va de Montpellier à Toulouſe, & dont les Acteurs avoient dîné à Béziers. Ce joli ſpectacle n'étoit que le prélude du plaiſir que devoient cauſer mes ſurpriſes. Je m'étois jettée toute habillée ſur un lit, j'y dormois d'un profond ſommeil, lorſqu'un bruit ſemblable à celui d'un torrent, m'a éveillée en ſurſaut, & m'a fait ſauter du lit avec une vraie frayeur. J'ai couru ſur le devant de la barque, & j'ai apperçu une nappe d'eau de quarante pieds de large, qui, ſe précipitant de plus de cent toiſes avec un fracas épouvantable, offroit aux yeux un ſpectacle charmant. Le ſoleil, qui venoit de ſe lever, dardant ſes rayons ſur cette glace liquide, la peignoit de mille couleurs. En même-temps on m'a fait remarquer que le canal étoit fermé derriere la barque, afin que l'eau qui couloit en-haut, ne trouvant point d'iſſue, pût élever notre petit vaiſſeau au niveau de cette caſcade. Nous avons été un quart-d'heure à y monter, & il a fallu en eſcalader quatre autres tout de ſuite, en ſorte qu'en une heure & demie nous nous ſommes élevés au ſommet d'une très-haute montagne, auſſi tranquillement que ſi nous euſſions été dans notre lit.

lit. En d'autres endroits il faut deſcendre, & on le fait auſſi facilement, par une manœuvre contraire à celle qu'on a pratiquée en montant ; car on ferme des portes au devant de la barque, juſqu'à ce qu'on ait fait écouler les eaux par le derriere. Il y a un endroit du canal où l'on m'a fait monter ſur le bateau pour admirer une autre merveille : dans cet endroit, on pourroit dire qu'il coule dans la moyenne région de l'air, puiſque ſon lit eſt ſuſpendu, & qu'on voit au-deſſous un pont, une riviere, des villages & une campagne riante. Je ne finirois point, ſi je voulois vous décrire toutes les beautés de cette huitieme merveille du monde ; encore moins ſi je voulois entrer dans le détail de tous les plaiſirs qu'on m'a procurés ſur la route. Nous avons eu celui de la pêche dans le Réſervoir du Canal : il en a coûté la vie à une douzaine de carpes, dont la plus petite peſoit vingt livres ; ce qui ne doit pas étonner, puiſqu'on ne pêche dans ce Réſervoir que par un ordre exprès des Maîtres. Mais je crois que je ne ſortirai jamais de ce Canal ; il faut pourtant un mot de mon entrée à Toulouſe. Nous y ſommes arrivés le jour de la Saint-Jean à cinq heures ; la Ville étoit déſerte, nous

en avions rencontré les habitants aux environs. Je crus d'abord qu'on ne connoiſſoit à Toulouſe que le Saint du jour, & qu'il y étoit défendu de donner aux hommes un autre nom que celui de Jean. Je n'en vis pas un ſeul qui n'eût un bouquet; mais quels bouquets! Je n'exagere point, ma Chere, ils avoient au moins un grand pied de circonférence. Ajoutez à cela une tête bien marronnée, une bourſe vuide, & un éventail à la main: & vous aurez vu les Toulouſains, depuis le Cordonnier juſqu'au Préſident; car on ne ſort jamais ſans le bouquet & l'éventail. Il ſemble que le genre d'eſprit de ces gens-là ſoit écrit ſur leur viſage. Ils ont le regard vif, perçant, plein de feu. Ce regard, qui ordinairement annonce plus d'eſprit que de bonté de cœur, eſt d'une autre eſpece chez les Languedociens: il indique de la franchiſe, une ame propre à l'amitié, & je ne ſais combien de bonnes qualités qu'on ſent confuſément, dont on eſt preſque certain, & que je vous définirai mieux après un examen plus exact. Eh bien, ma Chere, vous attendiez-vous à une Lettre ſi dégagée de ma part? n'avez-vous pas frémi dans la crainte de trouver la mienne hériſſée de mots barbares, conſacrés à la chicane?

Raſſurez-vous, je ſuis guérie de la démangeaiſon de parler de mon Procès, par l'ennui que j'ai éprouvé en écoutant les récits dont on a ſouvent aſſaſſiné mes oreilles : je ne regrette plus les mauvais quarts-d'heures que ma complaiſance m'a fait paſſer à écouter de pareils récits; c'eſt un ridicule que cela m'épargne. Un plaideur arrêteroit volontiers les gens dans les rues pour leur conter ſes affaires; & moi je veux n'en parler qu'à mes Juges : leurs oreilles ſont faites à ce jargon, qui doit être inſupportable à tout autre. Je ne m'amuſerai point à vous remercier de vos offres généreuſes; vous connoiſſez mon cœur, & vous devez ſentir juſqu'à quel point je ſuis reconnoiſſante : auſſi-bien ces choſes, qui ne ſont bonnes qu'à être ſenties, ne valent rien à être dites. Je vous charge de m'acquitter auprès de votre Epoux; je lui écrirai pourtant par le premier ordinaire. Je ne vous réitere pas mes prieres par rapport à Victoire, je ſais combien vous l'aimez.

NEUVIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

JE ne m'étonne point, Madame, des efforts qu'a fait la Comteſſe de Saint-Amant, pour vous engager à partager ſon logement : on ne peut vous connoître, ſans ſouhaiter de vous voir ſans ceſſe ; & je puis vous aſſurer qu'au milieu des plaiſirs dont je ſuis environnée, votre abſence laiſſe un vuide dans ma vie que rien ne peut remplir. Combien de fois, en parcourant avec Victoire ces jardins enchantés dont vous nous aviez fait la peinture, combien de fois, dis-je, nous ſommes-nous écriées : Il fait bon ici ; mais pour nous réſoudre à y faire nos tentes, il nous faudroit notre illuſtre Amie ? Nous fûmes hier à la Comédie Françoiſe : on y repréſentoit une Piece nouvelle, nommée Cénie ; nos larmes coulerent avec abondance, & nous nous dîmes vingt fois que les vôtres auroient coulé. Hélas ! Madame, tout vous rappelle à notre ſouvenir, & rien ne vous rend à nos yeux ; cette penſée, ou plu-

tôt ce ſentiment, trouble toute la douceur de ma vie. L'amour heureux m'offre en vain ſes plaiſirs; il me manque ceux de l'amitié, & rien ne peut les remplacer. Qu'il vous ſeroit aiſé de rendre ma félicité complette! & n'ai-je pas ſujet de douter de votre attachement, ſi vous refuſez de le faire?

Nous eûmes, il y a quatre jours, la viſite de M. de Villeneuve, le fils; il parut enchanté de la figure de Victoire, & je me trompe beaucoup s'il ne reſſent véritablement pour elle les ſentiments qu'il avoit feints pour moi : je ne ſais ſi je dois m'en réjouir ou m'en affliger. J'ai ſouvent penſé depuis ces quatre jours, qu'un amour vertueux pour une femme raiſonnable, étoit peut-être le ſeul remede efficace pour guérir les erreurs du Marquis. Il eſt vrai que la cure eſt douteuſe, & le danger certain pour Victoire. Dois-je avertir cette chere Amie du péril où elle ſeroit expoſée en ſe liant avec le Marquis, ſuppoſé que cette inclination eût des ſuites ſérieuſes? L'amitié a ſans doute des devoirs qui doivent être ſacrés; mais puis-je les écouter, lorſqu'il eſt queſtion d'un homme qui eſt uni à mon Epoux par des liens que rien ne peut rompre? Je vous prie, Madame, de me dicter la

conduite que je dois tenir dans une circonſtance qui deviendroit ſi délicate.

Je reçois à ce moment une Lettre d'Henriette, qui m'apprend qu'elle ſe diſpoſe à partir pour Paris, où ſon Mari veut lui faire paſſer quelques mois. Jugez de ma joie, Madame, par mon attachement pour elle. Il ſemble que la Providence veut vous mettre dans l'obligation d'abandonner votre ſolitude, puiſque vous nous avez dit cent fois que nôtre amitié en faiſoit le principal agrément. J'oſe me livrer ſur cela à toutes les idées flatteuſes qui me viennent dans l'eſprit; il m'en coûteroit trop pour renoncer à mes eſpérances. Je ſens que je ne pourrois ſupporter long-temps la vie bruyante qu'on mene dans ce Pays; une ſociété raiſonnable fixe mes ſouhaits : mais pour qu'ils fuſſent abſolument remplis, il faudroit que vous conſentiſſiez à en faire l'agrément. J'admire la tranquillité avec laquelle vous me détaillez les agréments de votre voyage, & cela à la veille d'un événement auſſi formidable que l'eſt pour vous la déciſion de ce Procès. C'eſt, ce me ſemble, le *nec plus ultrà* de la Philoſophie, de la chrétienne s'entend : l'autre eſt impuiſſante pour opérer de tels prodiges.

DIXIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

QUinze jours ſans vous écrire, ma chere Marquiſe, & cela dans les circonſtances où je ſuis ! ce ſeroit une faute que je ne me pardonnerois jamais, ſi elle étoit volontaire ; mais je me flatte que vous me rendrez juſtice là-deſſus, & que vous devinez que je n'ai point quitté mon lit depuis ces quinze jours. N'allez pas croire que ce ſoit la fatigue de mon Procès qui ait altéré ma ſanté : Monſieur votre Epoux a été trop bien ſervi pour cela ; & graces à ſes ſoins, on me parle d'accommodement. Il n'y a pas deux heures que je ſuis inſtruite de ce que je lui dois ; & je n'eſſayerai point de lui en marquer ma reconnoiſſance : notre langue n'a point de termes à mon gré pour le faire ; mais les cœurs s'entendent, il comprendra le langage du mien. Mes ennemis, qui connoiſſent la ſituation de ma fortune, n'ont eſpéré me ruiner abſolument, que parce qu'ils étoient convaincus de mon impuiſſance à ſoutenir les fraix d'une chicane. Votre généreux Epoux l'a deviné, Ma-

dame; & pour ôter toute eſpérance de ce côté-là, il a fait remettre dix mille livres à Dupuis, qui poſſede, comme vous le ſavez, la charge de mon unique Domeſtique, à laquelle il joint, de ſon autorité privée, celle de mon Pédagogue. Comme il avoit ordre de me faire un myſtere de cette généroſité, il a gardé le ſecret juſqu'à ce jour; & voici l'uſage qu'il a fait de cette ſomme. Il s'eſt lié avec le Valet-de-chambre de ma Partie; & l'ayant engagé à manger une poularde, il a répandu ſur une table ces dix mille livres en or, auxquelles il avoit joint mille écus qu'il avoit empruntés ſur les diamants qui me reſtent; & il a dit à ce garçon, qu'avec cet argent il s'apprêtoit à faire voir bien du chemin à ſon Maître : que ſi cela ne ſuffiſoit pas, il avoit un bon Tréſorier; & pour prouver ce qu'il avançoit, il lui a lu la Lettre que Monſieur votre Epoux lui avoit écrite, dans laquelle il lui diſoit de ne pas ménager cette ſomme, parce qu'il étoit réſolu de ne rien épargner pour me faire rendre juſtice. Ce Garçon n'a pas manqué de faire à ſon Maître un fidele rapport de ce qu'il avoit vu, & tout de ſuite on m'a parlé d'accommodement. Je déteſte ſi fort les Procès, que j'ai accepté cette propo-

ſition avec joie, & j'allois ſigner ce matin un accord qui m'aſſuroit quinze cents livres de rente. Dupuis a manqué me battre, & m'a dit fiérement qu'il ne permettroit pas que je perdiſſe un ſol; que votre Epoux le prétendoit ainſi, & qu'il plaideroit malgré moi & mes dents, à moins qu'il n'eût des ordres de ſa part. Il a fallu en paſſer par-là: c'eſt une vraie conſpiration, dans laquelle il a fait entrer Monſieur & Madame de St. Amant, le Préſident, & juſqu'à mon Avocat. Me voici donc prête à être liée comme la Comteſſe de Racine; non pour m'empêcher de plaider, mais pour me mettre hors d'état de m'accommoder. Heureuſement je ſuis docile, ou peut-être ce que j'appelle docilité eſt-elle une vraie pareſſe. Quoi qu'il en ſoit, je me laiſſe conduire; & pendant qu'on prend ſoin de mon Procès, je viſite la grande & ennuyeuſe Ville de Toulouſe. Je vais vous rendre compte de ce que j'y ai vu.

On m'a conduite d'abord au caveau des Cordeliers: la terre de cette cave a la même propriété que les ſables de la brûlante Egypte; elle deſſeche les corps, en ſorte qu'on peut, au bout de quelques mois, les en tirer, & les conſerver enſuite expoſés à l'air pendant pluſieurs ſiecles.

Tout le caveau eſt rempli de ces corps ainſi deſſéchés ; on m'y fit remarquer entr'autres celui de la belle Paule. Cette femme, à laquelle les Magiſtrats avoient impoſé la loi de ſe montrer pluſieurs fois la ſemaine, pour éviter les malheurs qui arrivoient lorſqu'elle ſortoit plus rarement ; car alors la foule étoit ſi grande ſur ſon paſſage, qu'il y avoit toujours quelqu'un d'étouffé : cette femme, dis-je, occupe une place dans ce caveau ; un Moine releva ſes cheveux, qui lui cachoient le viſage, & me fit voir un ſquélette recouvert d'un parchemin, c'eſt-à-dire d'une peau jaune : en vérité ce ſpectacle eſt horrible. Pour diſſiper les idées lugubres qu'un tel ſpectacle ne peut manquer de laiſſer dans l'eſprit, on me conduiſit à l'Opéra, qui, par parentheſe, m'ennuya beaucoup : nous avions eu une petite ſcene fort comique avant qu'on eût levé la toile, quoique nous ne viſſions pas les Acteurs, qui nous régalerent du petit impromptu qui va ſuivre.

Un jeune Avocat, nommé Palarin, nous avoit accompagnés au caveau, & nous quitta après nous avoir remis dans une loge, pour aller faire un tour ſur le théâtre. A peine y fut-il arrivé, qu'une des Actrices l'abordant, lui dit aſſez haut

pour être entendue des Spectateurs : Monsieur, il m'eſt venu de pluſieurs endroits que vous parlez de moi d'une maniere très-cavaliere, & que vous vous vantez d'avoir été mon Amant. Quelle calomnie, s'écria l'Avocat ! & tout de ſuite il enfile une litanie de ſerments gaſcons, c'eſt-à-dire, ſi ſinguliers, ſi comiques, qu'Héraclite n'eut pas été maître, en les écoutant, de garder ſon ſérieux. Après avoir eſſayé pendant un quart-d'heure de ſe juſtifier de l'imputation, au grand contentement de l'Actrice, qui triomphoit, le traître Palarin hauſſe le ton de ſa voix, & dit : Quelle imagination de croire que je puiſſe me vanter d'avoir été votre Amant ! je m'en confeſſe, ſandis, & ne m'en vante pas. Cette épigramme a été ſuivie d'éclats de rire ſi exceſſifs de la part du Parterre, que la pauvre Actrice déconcertée, s'eſt ſauvée dans ſa Loge, & il a fallu qu'une de ſes Compagnes fît ſon rôle ce jour-là ; car elle n'a jamais oſé s'expoſer à la bonne humeur du Parterre. Avouez encore une fois, ma Chere, que j'ai l'eſprit bien dégagé pour une plaideuſe, puiſque je m'amuſe à vous conter ces fariboles. Ce dégagement, je le dois aux boutés de votre Epoux : chargez-vous de mes remerciements ; & que la bouche

de laquelle ils ſortiront, leur donne plus d'énergie que n'en auroient mes paroles.

Billet particulier.

Comme cette Lettre doit être vue du Marquis, je n'ai oſé y rien inférer qui ait rapport à ma chere Victoire : la ſituation où vous êtes à ſon égard, eſt vraiment embarraſſante; rien ne peut vous obliger à lui dévoiler le caractere du Marquis. D'ailleurs, vous tâcheriez en vain de lui ouvrir les yeux : Victoire eſt ambitieuſe; le rang & les richeſſes du Marquis ſuffiſent pour lui tourner la tête. Que ſera-ce, ſi l'amour s'en mêle? Vous ne devez donc rien eſpérer de vos conſeils, & vous n'avez d'autre reſſource que dans votre Epoux. Il faut qu'il joue en cette occaſion le rôle d'un Pere intéreſſé : Victoire a peu de bien, c'eſt un prétexte plauſible de refuſer ſon conſentement. Que ſi le jeune Marquis s'obſtinoit à vouloir paſſer outre, comme ſon âge l'autoriſe à le faire, prenez le rôle de Médiatrice, & que le conſentement du Pere paroiſſe votre ouvrage; cela vous acquerra de nouveaux droits ſur le cœur de notre Amie, & vous mettra en ſituation de lui être utile.

ONZIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

JE vous jure, ma chere Amie, que ſi mon Epoux m'eût été indifférent juſqu'à ce jour, je l'euſſe aimé à la folie au moment où j'ai reçu votre Lettre. Il m'avoit laiſſé ignorer le petit ſervice qu'il vous a rendu, & n'a ſouffert qu'avec peine vos actions de graces & mes remerciements : il prétend qu'on ne lui doit rien ; & qu'au contraire il vous doit beaucoup, parce que le plaiſir qu'il trouve en vous obligeant, eſt un des plus vifs qu'il ait reſſentis en ſa vie : il eſt ſincere aſſurément. C'eſt une de ces belles ames formées pour faire la félicité de ce qui les environne. Croiriez-vous, Madame, que je lui ai ſouhaité depuis quelques jours un des défauts que je hais le plus ? je l'aurois voulu plus attaché à l'argent. L'amour de nos jeunes gens n'eſt plus un myſtere : le Marquis publie hautement qu'il adore Victoire ; & cette pauvre fille n'a pu me déguiſer qu'il lui eſt impoſſible de réſiſter au penchant qui l'entraîne vers lui. Mon Epoux, qui

l'aime comme ſa fille, a vu naître cette paſſion avec joie : rien n'a été égal à ſon étonnement, lorſque je lui ai laiſſé entrevoir que je n'approuvois pas un mariage qui faiſoit la fortune de mon Amie : j'ai voulu jouer l'Intéreſſée ; mais j'avois ſi mauvaiſe grace à faire ce perſonnage, qu'il n'en a pas été la dupe un moment. Vous avez quelques raiſons dont vous voulez me faire un myſtere, m'a-t-il dit : je reſpecte votre ſecret, ma Chere ; mais les obſtacles qui vous rendent contraire à ce mariage, ſont-ils donc invincibles ? Victoire a-t-elle quelque défaut eſſentiel dans le caractere ? ſa conduite a-t-elle été mauvaiſe ou ſuſpecte ? Je me ſuis hâtée de juſtifier mon Amie. Je vous entends, m'a dit mon Epoux ; c'eſt la connoiſſance des défauts de mon Fils, qui vous fait craindre pour Victoire : je conviens qu'elle riſque quelque choſe ; je penſe pourtant qu'un peu de patience & beaucoup de conduite pourroient à la fin lui procurer un ſort heureux. Et voilà juſtement ce qui me feroit craindre ce mariage, lui ai-je répondu ; Victoire, avec le meilleur caractere, n'aura pas cette patience & cette conduite néceſſaires pour ſupporter la jeuneſſe du Marquis, & le ramener à la raiſon : je crains de faire le

malheur de mon Amie ; je crains d'avoir à me reprocher celui de votre Fils. Mon Epoux eſt convenu avec moi que mes appréhenſions étoient fondées ; mais il m'a fait remarquer qu'une trop grande réſiſtance de ſa part augmenteroit la paſſion de ſon Fils, auquel il faudroit céder à la fin ; & qu'ainſi, il ne voyoit point d'autre remede à ce mal, que de faire ſes efforts pour reculer au moins cet engagement. Je me ſuis rendue à ſes raiſons, n'oſant lui alléguer les miennes, qui euſſent éte ſans replique, & je n'ai plus eſpéré de reſſource que dans l'amitié de Victoire. Je me ſuis procuré une converſation particuliere avec elle ; je lui ai exagéré les déſagréments d'un mariage où la ſeule paſſion a préſidé ; je lui ai peint la triſte ſituation d'une femme qui compte ſur un amour éternel de la part d'un Epoux, qui ſe voit réduite à des égards froids qu'on ne conſerve pas même toujours. Je lui ai fait voir la raiſon de mes craintes, en lui donnant l'exemple de la plupart des femmes qui ſont ſous nos yeux : elle eſt convenue de tout ; mais le Marquis eſt une exception à la regle, à ce qu'elle prétend : il lui a juré un amour éternel ; elle préſume aſſez de ſes charmes, pour ne pas craindre que ſon

captif puiſſe jamais briſer ſes fers. Les liens ſont déja ſi forts, que je n'oſe plus me promettre de les rompre; tout conſpire à les reſſerrer, comme vous le remarquez fort bien dans votre Lettre. Toutes les paſſions de Victoire ſe ſont réunies à l'appui de ſon amour : l'idée de tenir un rang dans le monde, d'avoir un équipage, des diamants, d'aller à la Cour; tout cela la tranſporte à un point, qu'elle n'eſt plus en état d'écouter la raiſon. J'abandonnerai donc ceci à la Providence; plus d'obſtacles de ma part deviendroient ſuſpects, & ne ſerviroient qu'à me faire perdre la confiance de cette chere Amie. Vous recevrez une de ſes Lettres avec celle-ci, & je compte beaucoup ſur le reſpect & la confiance qu'elle a pour vous : ſi cette reſſource nous manque, je n'eſpere plus rien.

J'ai reçu hier une Lettre d'Henriette, qui m'annonce ſon arrivée prochaine à Paris. Nous nous préparons à l'aller recevoir, & mon Epoux veut abſolument qu'en arrivant elle prenne un logement chez lui; c'eſt encore une nouvelle attention de ſa part. En vérité, il ne m'eſt pas poſſible d'en tenir regiſtre; depuis le matin juſqu'au ſoir, il n'eſt occupé que du ſoin de prévenir mes deſirs. Je ne ſais ſi

ce ſont les inquiétudes que me cauſent la ſituation de Victoire, qui ne me permettent pas de goûter les plaiſirs qu'on s'empreſſe à me procurer : les promenades, les ſpectacles, les aſſemblées, le jeu, des repas qui ſe prolongent juſqu'au lever de l'aurore ; voilà le précis de mes occupations, mais, en vérité, je ne puis dire de mes amuſements. Cette vie étourdit le cœur & l'eſprit. Outre les motifs que ma Religion me fournit pour m'arracher à ce genre de vie, que je crois abſolument contraire au Chriſtianiſme, la ſeule raiſon ſuffiroit, ce me ſemble, pour en dégoûter ; & ſi je n'étois ſûre de pouvoir bientôt m'y ſouſtraire, je ſuccomberois à l'ennui. Voilà de ces choſes que Victoire ne peut comprendre ; elle ſe livre à cette vie bruyante avec une eſpece de fureur. Je crains peu cet écueil pour Henriette ; ſon amour pour le repos, tranchons le mot, ſa pareſſe la tireront bientôt du tourbillon.

DOUZIEME LETTRE.

VICTOIRE à ÉMERANCE.

EST-il poſſible, Madame, que mon cœur puiſſe ſouhaiter quelque choſe au milieu des heureuſes circonſtances où je me trouve? Oui, chere Amie, je ſens votre abſence avec une vivacité qui trouble la ſatisfaction dont je jouis : quand je pourrai vous poſſéder ici, je n'aurai rien à deſirer. Si j'écrivois à une perſonne en qui j'euſſe moins de confiance, je me parerois d'une modération apparente : avec vous je ne ſais pas diſſimuler. Tout ce que je vois ici, me tranſporte, m'enchante; il me ſemble que je ne fais que commencer à vivre : juſqu'à ce temps j'ai végété. Je crois que je ne pourrois plus me paſſer de ce genre de vie; & que s'il falloit retourner à mes premieres occupations, je mourrois de langueur : jugez de ma joie par mes craintes. Un mariage heureux peut me fixer ici; le Marquis de Villeneuve m'aime, ou plutôt il m'adore : il a de l'eſprit, de la figure, un nom illuſtre, de grands biens; & de plus, il eſt fils d'un homme

que je reſpecte & que j'aime comme mon pere, & qui eſt devenu l'Epoux de ma chere Lucie, avec laquelle ce mariage va me joindre par devoir autant que je le ſuis par goût. Comptez tous ces avantages, pourrois-je n'être pas tranſportée à cette vue? Un léger nuage a pourtant obſcurci ces beaux jours; il me paroît que mon Amie ne partage point ma ſatisfaction : en un mot, mon mariage avec ſon Beau-Fils ne la flatte point. Si je connoiſſois moins ſon cœur, je la ſoupçonnerois.... mais non, je ne la ſoupçonnerois de rien. Elle a pu épouſer mon Amant; elle l'a dédaigné; & j'entrevois, je penſe, la ſource de ſes inquiétudes. Lucie, naturellement ſérieuſe, l'eſt devenue mille fois davantage depuis ſon union avec M. de Villeneuve le pere; elle regarde comme un devoir eſſentiel d'adopter les goûts d'un homme raſſaſié des plaiſirs, auxquels il s'eſt, dit-on, livré avec fureur. Je ne puis refuſer mon eſtime à ſa conduite; elle doit chercher ſans doute à ſe conformer aux inclinations de ſon Epoux : ſon devoir, ſon bonheur l'exigent. Je ne me trouve pas dans les mêmes circonſtances, & j'avoue que j'y ſerois peu propre : heureuſement rien ne m'oblige à gêner le goût que je ſens

pour les plaiſirs honnêtes. Mon Amie craint que ce penchant innocent ne devienne dangereux lorſqu'il ſera appuyé de l'exemple d'un Epoux qui penſe comme il eſt naturel de penſer à vingt-deux ans; & voilà ſans doute le motif de ſa répugnance pour ce mariage, & des ſoins qu'elle ſe donne pour m'en dégoûter. Je reſpecte ce motif, & je ne partage point ſes craintes : il eſt des penchants innocents qu'on peut ſatisfaire ſans crime; je ne me crois pas obligée d'avoir à vingt ans les vertus d'une femme de cinquante. Je ſuis même perſuadée qu'il faut tôt ou tard payer un tribut à l'innocente folie : ſi j'étois trop raiſonnable à mon âge, je craindrois d'être folle dans celui où l'on ne pardonne rien. Je vous parle avec une franchiſe qui fait preuve de l'innocence de mes vues; ſi j'en avois quelques-unes qui puſſent me faire rougir, je chercherois à vous les déguiſer, ou plutôt je les ſacrifierois au deſir de mériter votre eſtime.

En reliſant ma Lettre, j'ai cru y voir un peu d'aigreur contre ma chere Lucie; & en examinant mon cœur, j'ai trouvé qu'effectivement j'ai de l'humeur contre elle. En vérité, Madame, je crois que je ſuis excuſable. Lui convient-il de faire

la vieille à vingt ans, & de vouloir aſſujettir ſes Amies à penſer comme elle? Grondez-la, je vous prie : je ſuis ſûre que vous blâmerez ſon dégoût pour les plaiſirs; elle a tant de déférence pour vous, que, dans la vue de vous obéir, elle mitigera ſon auſtere façon de penſer. Il auroit fallu nous refondre enſemble pour trouver un juſte milieu. Elle craint trop le grand monde; je ſoupçonne que je l'aime peut-être avec un peu d'excès: ces deux extrémités rapprochées, auroient fait ce juſte milieu en quoi l'on dit que ſe trouve la vertu. J'attends Henriette avec impatience; Lucie la ſouhaite autant que moi, & nous eſpérons toutes deux en fortifier notre parti. Que ne puis-je vous gagner! cela feroit à coup ſûr baiſſer la balance en ma faveur.

TREIZIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

VIctoire réaliſe mes craintes, ma chere Lucie, je ne l'avois que trop bien deviné : elle touche à ſa perte, différons-la du moins; & ſi nous ne pouvons l'arrêter ſur le penchant du précipice, mé-

nageons-lui dans notre amitié une reſſource pour en ſortir. Je ne me reproche point la petite trahiſon que je commets en vous renvoyant la Lettre qu'elle m'a écrite; c'eſt pour ſon bien que je trompe ſa confiance: il eſt abſolument néceſſaire que vous la connoiſſiez à fond pour la ſervir à propos; je vous connois trop pour craindre que vous ſoyez bleſſée de ce qui vous regarde, votre eſprit eſt au-deſſus de ces petiteſſes; vous ne vous ſervirez de la connoiſſance que je vous donne, que pour augmenter de ménagements & de précautions dans les conſeils que vous donnerez à notre pauvre Amie. Que je la plains! que le monde, pour lequel elle ſe paſſionne, eſt différent de ce qu'il paroît! Mais la jeuneſſe met un bandeau ſur les yeux; il faut preſque toujours abandonner à l'expérience la guériſon des erreurs & du délire des premieres années. Que vous avez d'actions de graces à rendre au Seigneur, ma chere Lucie, d'avoir avancé pour vous la ſaiſon du bon ſens! Vous jouirez ſans remords des vrais plaiſirs de la vie, qui ne ſe rencontrent que dans l'accompliſſement de nos devoirs. Vous goûtez déja les douceurs de l'amitié de la maniere la plus excellente, puiſque vous avez trouvé un

ami dans votre Epoux : croyez-moi, ma Chere, c'eſt, comme vous me le diſiez, le *nec plus ultrà* du bonheur. Il eſt peu de circonſtances dans leſquelles ce bonheur puiſſe être altéré; il en eſt pourtant : le Ciel ſembloit m'avoir ménagé cette eſpece de félicité; mais, hélas! l'attachement que j'avois pour le plus digne de tous les Epoux, & le retour dont il a toujours payé ma tendreſſe, ont été pour nous une ſource féconde des maux les plus à redouter pour les cœurs ſenſibles. Heureuſes pourtant les perſonnes qui n'en éprouvent que de cette eſpece! ce ne ſont pas ceux que je crains pour Victoire : ſon cœur ſera déchiré dans un autre genre; le ſort en eſt jetté, & nous ne devons plus eſpérer de l'en guérir. Je vous conſeille donc de ne plus vous oppoſer à ce mariage, qui ſera pourtant un ſupplice pour elle. Il faut eſpérer que l'excès de ſes maux nous fournira le remede.

Mon accommodement ſera fini dans quelques jours : ma petite fortune eſt raſſurée par les ſoins généreux de votre Epoux; mais il me reſte des malheurs à ſupporter, auxquels il n'y a que Dieu qui puiſſe apporter le remede. Sitôt que je me reverrai libre, je volerai dans ma chere ſolitude. Je vous avoue, chere

Marquiſe, que j'aurai beſoin de toute ma philoſophie, pour la trouver auſſi douce qu'elle m'a paru juſqu'à ce jour : je n'y verrai plus mes cheres Amies, qui me tenoient lieu de ce que j'ai perdu. Des ſouvenirs amers font couler mes larmes ; mon cœur oppreſſé voudroit ſe refuſer à la ſoumiſſion que j'ai vouée au Tout-Puiſſant : cependant ma volonté eſt ferme dans cette ſoumiſſion, quelque contraire qu'elle ſoit à la nature. Pardon, chere Lucie : je ſens que cette Lettre va vous faire partager mes maux, & pourtant je n'ai pu me refuſer à la ſeule conſolation qui me reſte ; c'eſt de me plaindre à mon Amie. N'allez pourtant pas croire qu'il me ſoit arrivé quelque nouvelle infortune ; il y a long-temps que je ſemble avoir éprouvé tous les traits du ſort : mais il eſt des moments où mes malheurs ſe retracent à mes yeux d'une maniere ſi terrible, que je me ſens à peine la force de les ſupporter. Je ſuis actuellement dans un de ces moments douloureux : je me hâte de finir cette Lettre ; je n'ai que des images triſtes à vous offrir ; pourquoi vous ferois-je partager des maux que vous ne pourriez ſoulager ?

QUA-

QUATORZIEME LETTRE.

ÉMERANCE à VICTOIRE.

SI je vous aimois moins, chere Victoire, je vous féliciterois de la ſituation où vous vous trouvez, puiſqu'elle eſt ſelon vos deſirs; mais je ſerois indigne du titre de votre Amie, ſi je vous diſſimulois le danger de cet état qui a pour vous tant de charmes. Le vif intérêt que je n'ai pu m'empêcher de prendre à votre ſort dès le premier inſtant qui vous offrit à mes yeux, m'a engagée à étudier à fond votre caractere : j'ai frémi, ma chere Victoire, & vous partageriez mes craintes, ſi vous pouviez vous connoître auſſi-bien que je vous connois. Vous joignez aux graces naturelles, aux talents brillants, un eſprit vif, enjoué, orné; vous êtes faite pour plaire à ce monde frivole qui vous plaît tant à vous-même. La nature vous avoit ornée de dons plus précieux encore : votre cœur eſt droit & ſincere; il eſt fait pour l'amitié encore plus que pour l'amour. Que vous manque-t-il donc? ſur quoi mes

craintes ſont-elles fondées ? Le voici, chere Amie : Vos paſſions ſont d'une violence qui m'effraie, & malheureuſement votre caractere eſt foible & léger. Tant que ces paſſions ont manqué d'aliment, elles ſe ſont contenues dans de juſtes bornes : la ſimplicité des mœurs de ceux avec leſquels vous avez vécu juſqu'à ce jour, a conſervé l'innocence des vôtres ; vous ne deſiriez rien, parce que vous connoiſſiez peu, & que vous pouviez jouir aiſément du petit nombre d'avantages dont vous aviez l'idée : la médiocrité de votre fortune vous fixoit dans cette vie obſcure, mais pure & innocente ; une augmentation de bien a réveillé votre ambition, & avec elle toutes vos autres paſſions. Je ſentis, lorſque je vous quittai, combien le monde, dans lequel vous alliez entrer, ſeroit dangereux pour vous ; votre ſituation juſtifie mes appréhenſions. Vous êtes poſſédée de tout ce que vous avez vu ; vous dévorez, par vos deſirs, les plaiſirs qui vous manquent ; vous employez toutes vos lumieres à vous juſtifier ce goût ; vous n'avez plus que du dédain pour les ſatisfactions innocentes que vous procuroit notre ſolitude ; vous êtes charmée de l'idée de pouvoir vous en arracher pour toujours ; déja même la modé-

ration de Lucie vous bleſſe, & vous êtes au moment de la tourner en ridicule. Qu'allez-vous devenir avec de telles diſpoſitions, ſur-tout ſi vous épouſez le Marquis de Villeneuve? Je ſais qu'il eſt ce qu'on appelle aimable, mais cette qualité ne ſuffira pas pour vous rendre heureuſe. Une fille de votre caractere auroit eu beſoin de trouver un guide dans un Epoux, & il n'eſt certainement pas propre à vous en ſervir: vous l'aimez, vous en convenez; & je ſens que je vous préviens inutilement à ſon égard: les conſeils d'une Amie ne l'emportent guères ſur le penchant qu'inſpire un Amant. Je m'attends donc à votre mariage & à ſes ſuites. Vous gémirez, mais trop tard, de n'avoir point ouvert l'oreille à nos conſeils: plaiſe à Dieu que nous n'ayions à pleurer que ſur vos malheurs, & non ſur vos fautes! Il me reſte pourtant encore un rayon d'eſpérance: quelque grands que ſoient les dangers où vous allez vous trouver expoſée, vous y échapperez ſi vous ſuivez les conſeils de votre Amie, de celle qui, par votre mariage, deviendra votre digne Belle-Mere: elle vous aime avec une tendreſſe infinie; perſuadez-vous-en bien, & croyez que ſon affection pour vous a été le principe de ſa con-

duite paſſée, comme elle le ſera de ce qu'elle fera dans la ſuite. Adieu, ma chere Victoire; cette Lettre eſt mouillée, effacée de mes larmes; faſſe le Ciel que ce ſoient les dernieres que j'aie à verſer ſur vous!

QUINZIEME LETTRE.

VICTOIRE A ÉMERANCE.

EH, mon Dieu! Madame, que je ſens vivement les allarmes que je vous ai cauſées; & que l'amitié qui les a fait naître, m'eſt précieuſe! J'aime tendrement le Marquis de Villeneuve, je ne dois plus le diſſimuler, puiſqu'il eſt devenu mon Epoux; je vous aſſure pourtant que ſi votre Lettre eût prévenu mon mariage, je n'aurois pas eu la hardieſſe de le conclure, du moins auſſi promptement. Je conviens avec vous de la légéreté de mon caractere; permettez-moi pourtant de me flatter ſur ce que vous en craignez: mon goût pour les plaiſirs ne me fera jamais oublier les principes de mon éducation, & les exemples vertueux que vous m'avez donnés. Je n'oſe vous promettre une

vertu auſſi auſtere que celle de Lucie, je craindrois de vous tromper; mais n'y a-t-il point un juſte milieu? Je ne me ſens pas aſſez de courage, je vous l'avoue, pour renoncer abſolument aux plaiſirs; mais n'en eſt-il donc que d'empoiſonnés? Parmi les perſonnes que je vois ici, il y en a pluſieurs qui s'y livrent ſans ménagement, dont pourtant la réputation eſt ſans tache, & qui jouiſſent à bon droit de l'eſtime publique; c'eſt ſur celles-là, Madame, que je veux régler ma conduite. Quant à la Marquiſe, ma Belle-Mere, elle ſera toujours ma chere Lucie, du moins auſſi long-temps qu'elle aura la bonté de me permettre de la regarder ainſi; je lui dois le conſentement que le Marquis, mon beau-pere, a donné à notre mariage, pour lequel il avoit d'abord marqué beaucoup de répugnance; il a dit lui-même à mon Epoux, qu'en ſacrifiant un mariage plus riche qu'il avoit ménagé pour lui, il avoit cherché à plaire à la Marquiſe, dont l'amitié pour moi étoit parfaite. Vous ſentez que ſon bienfait & ma reconnoiſſance vont reſſerrer les nœuds qui nous uniſſoient; rien ne pourra les rompre de mon côté. Je la prierai de vous rendre un compte exact de mes actions; il n'en faudra pas davantage pour con-

tenir ces paſſions dont vous craignez la fougue. Je bénis Dieu du prodigieux aſcendant qu'il vous a donné ſur moi; la crainte de vous déplaire & de perdre votre eſtime & votre amitié, compenſera la foibleſſe de mon caractere, & me fera tenir ſur mes gardes, pour ne rien faire qui m'en rende indigne.

SEIZIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

JE me flattois vainement d'avoir mérité votre amitié, votre confiance & votre eſtime; non, Madame, vous ne m'aimez pas, puiſque vous n'oſez me faire partager vos malheurs. Vous connoiſſez trop bien l'amitié, pour ignorer qu'une véritable Amie ſaiſit avec avidité l'occaſion de partager les peines & les malheurs de ce qu'elle aime. Pourquoi me refuſer ce triſte avantage? Vous ne m'en croyez pas digne, ſans doute; c'eſt une injuſtice. J'aurois voulu devoir votre confiance à votre eſtime; je ne l'eſpere plus par ce motif; que je la doive à votre compaſſion. Votre Lettre m'a jettée dans une

inquiétude ſi vive, ſi fatigante, que je ne me ſens pas la force de la ſupporter long-temps. En un mot, Madame, il faut me mettre à portée de ſoulager vos maux, ou en y trouvant quelque remede, ou en partageant le déchirement qu'ils vous occaſionnent. Que ſi vous me refuſez cette grace, vous me verrez inceſſamment auprès de vous; je n'écouterai ni devoir, ni bienſéance; je quitterai tout, & ne vous quitterai vous-même qu'après vous avoir arraché vos funeſtes ſecrets. Croyez-moi, chere Amie, leur poids deviendra moins inſupportable quand vous les aurez dépoſés dans mon cœur. Que je me reproche ma diſcrétion paſſée! Combien de fois, témoin des ſoupirs que vous étouffiez, des larmes que vous vous efforciez de dévorer; combien de fois, dis-je, ai-je été ſur le point de vous preſſer de m'ouvrir votre cœur? Un reſpect mal entendu m'a fermé la bouche: ma jeuneſſe, mon peu d'expérience ſembloient me dicter cette conduite; d'autres circonſtances me permettent aujourd'hui de m'en écarter. J'inſiſte ſur un éclairciſſement qui peut-être va me mettre en état de vous être utile; croyez-en mes preſſentiments: mon cœur me dit que quelque grands que vos

maux paroiſſent, quelque déſeſpérés qu'ils ſoient en effet, ils ne ſont pas ſans remede; peut-être la Providence m'a-t-elle réſervé le bonheur & la gloire de les finir, ou du moins de les adoucir. Laiſſez-moi cette penſée, qui a des charmes infinis pour moi.

Je ſuis ſi pénétrée de votre ſituation, que j'en ai preſque oublié celle de nos Amies. Mon Epoux, perſuadé, comme je vous l'ai mandé, qu'il s'oppoſeroit inutilement au mariage de ſon Fils, qui d'ailleurs ignoroit les fortes raiſons qui m'y rendoient contraire, a conſenti de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Public, qui n'approuve point ce mariage à cauſe de la diſproportion du bien, me fait l'honneur de le regarder comme mon ouvrage. J'exerce, dit-on, un empire deſpotique ſur M. de Villeneuve, il ne voit que par mes yeux; & c'eſt au deſir d'établir mon Amie, qu'il ſacrifie les grandes alliances & la fortune auxquelles ſon Fils avoit droit de s'attendre. Vous croyez peut-être que ce Fils me juſtifie de cette imputation; ce ſeroit mal connoître ſon caractere : il commence à ſe venger de la fortune que je lui ai ravie : il fait entendre à ſes Amis, qu'à la

vérité il aime ſon Epouſe ; mais il ajoute que ſon inclination n'eût pas été juſqu'à l'hymen, s'il n'eût craint de déplaire à une femme qui gouverne ſon Pere, & qui eût trouvé des prétextes pour le mettre mal avec lui s'il eût refuſé une Epouſe qu'elle lui avoit choiſie. Heureuſement ces diſcours ne parviennent point juſqu'à mon Epoux ; il mourroit de douleur, s'il pouvoit ſoupçonner la noirceur du caractere de ſon Fils : c'eſt un monſtre ; & ce monſtre eſt lié par les nœuds les plus ſacrés, les plus indiſſolubles, avec tout ce qui m'eſt cher. Quel ſupplice ! que va devenir notre pauvre Amie, avec un mari d'un tel caractere ? La pauvre créature ſe croit au comble du bonheur : que je crains pour elle la fin d'un ſonge qui lui paroît ſi beau ! mais pourquoi le craindre ? Ce mariage, ſi contraire à ſon ſalut, ſelon nos petites idées, & les peines cruelles qui en doivent être les ſuites, étoient peut-être le ſeul chemin qui pût l'y conduire ſûrement ; il y aura des précipices ſur la route, il ne s'agit que de mettre tous nos ſoins à les lui faire éviter. Victoire adorée aujourd'hui, en peu de temps deviendra indifférente à ſon Epoux ; je lui donne quelques mois au plus à jouir de l'illuſion, du fantôme de félicité

qu'elle croit avoir fixé. Elle n'eſt pas d'humeur à ſouffrir patiemment la diminution de la tendreſſe du Marquis ; elle réuſſira par ſes plaintes, ſes reproches & ſes emportements, à changer cette indifférence en dégoût, peut-être en haine : c'eſt à ce moment, ce me ſemble, que nous pourrons lui devenir utiles. Tant que l'ivreſſe du bonheur durera, nos conſeils ne feroient que blanchir. Elle a un fond de ſageſſe naturelle qui la ſoutiendra quelque temps ; il faut donc l'abandonner à elle-même, & je profiterai de ces premiers moments pour faire un voyage indiſpenſable dans les Terres de mon Epoux : je ne ſerai abſente que deux mois ; dans ce court eſpace je me flatte que Victoire, encore étourdie de la nouveauté des objets, n'aura pas le temps de ſe fixer d'une maniere dangereuſe. Nous avons eu Henriette pendant quinze jours : ſon mari eſt d'un caractere aſſez doux, peu ou point de religion. Ce n'eſt pas qu'il ſoit impie, il dit qu'il croit tout, comme ſi on pouvoit croire ce qu'on ignore parfaitement, & dont on fait trop peu de cas pour chercher à s'en inſtruire ; du reſte il vit bien avec ſon Epouſe, qui n'a point à craindre de changement dans ſa conduite. Il n'a jamais eu

pour elle ce qu'on appelle de l'amour. C'eſt l'uſage de ſe marier à un certain âge ; on prend une femme pour avoir des enfants : quand elle eſt douce, il faudroit être un monſtre pour la maltraiter ; ils vivent enſemble ſans ſe gêner mutuellement, ſans s'attacher aſſez pour ſe créer des peines. Voilà comme l'Epoux d'Henriette s'explique ſur ſon mariage, non expreſſément, mais on trouve la valeur de ce que je viens de dire dans ſes diſcours. Le cœur de notre Amie eſt ſouvent bleſſé d'une conduite équivalente à ces ſentiments, ſans qu'elle ait la force de s'en plaindre ; & elle m'a avoué qu'il lui en coûte moins pour ſupporter ſon mari, tel qu'il eſt, que pour eſſayer de lui inſpirer des ſentiments plus tendres, que peut-être elle ne partageroit pas : c'eſt-à-dire, Madame, que nos nouveaux mariés ſe comportent comme s'ils l'étoient depuis vingt ans ; ils ſe quittent ſans chagrin & ſans joie, ſe retrouvent ſans chagrin & ſans répugnance. Je vous avoue qu'une telle union ſeroit bien inſipide pour moi ; je n'oſerois pourtant juſtifier mon ſentiment à cet égard, peut-être eſt-ce là le vrai point des mariages heureux. La délicateſſe, un attachement vif, ſont des ſources fécondes des maux les plus ſenſibles,

je le ſens. Rien ne manque, ce ſemble, à ma ſatisfaction; cependant j'éprouve un genre de peine qui doit augmenter à chaque jour de ma vie. Je n'ai que vingt ans, mon Epoux approche de cinquante; ſuivant le cours ordinaire de la nature, je dois lui ſurvivre : cette idée m'accable, & empoiſonne tout le bonheur dont je jouis. Mon Epoux m'a ſurpriſe deux fois le regardant triſtement, & s'eſt effrayé de voir couler des larmes que cette idée m'arrachoit : il a fallu lui en découvrir la cauſe; & il m'a juré que cette idée, qui me rend miſérable, le comble de joie, & a pour lui une douceur infinie. Je n'aurai point la douleur de regretter ma chere Lucie, me dit-il, elle me fermera les yeux, elle recevra mes derniers ſoupirs; je ſurvivrai à mon trépas, puiſque j'exiſterai encore dans ma mémoire.... Je finis, chere Amie, mes larmes inondent & effacent les mots funeſtes que je trace. Ah, je le connois, nous ne ſommes pas faits pour jouir d'un bonheur parfait dans ce monde; les plus beaux jours ont des nuages; mes inquiétudes naiſſent de l'excès de ma félicité.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

NE m'accuſez pas d'avoir manqué de confiance à votre égard, chere Amie ; de puiſſants motifs ont forcé ma bouche au ſilence, dans le temps même que mon cœur brûloit du deſir & du beſoin de s'épancher dans le vôtre. J'ai non-ſeulement des malheurs à vous confier, mais encore des fautes, au moins des imprudences. Votre extrême jeuneſſe, &, comme vous le dites fort bien, votre peu d'expérience, me forçoient à vous cacher les dernieres. Ce motif ne ſubſiſte plus ; votre eſprit s'eſt mûri avant la ſaiſon, & j'admire les progrès de votre raiſon dans un lieu où les autres perdent ordinairement la leur, c'eſt-à-dire, dans le grand monde. Je ſuis donc déterminée à vous confier mes peines ; mais je vous demande grace pour le moment. Je ne ſuis pas dans une ſituation aſſez tranquille pour me rappeller avec ordre des infortunes qui ont commencé avec ma vie ; tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous en

écrire les principales circonſtances, à meſure qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire dans un temps plus calme. Auparavant de penſer à faire ce récit, il faut que je réponde à ce que vous me mandez par rapport à nos Amies. Je crois comme vous, ma Chere, qu'il faut abandonner Victoire en ces premiers moments; le tourbillon qui l'emporte a trop de rapidité pour que nous puiſſions eſpérer d'en ralentir la violence; votre voyage, s'il eſt court, ne peut donc lui cauſer aucun préjudice. Vous penſez comme moi, lorſque vous croyez qu'enlevée ſucceſſivement par des objets divers & nouveaux, ſon ame n'aura pas le temps de s'y attacher. Elle voudra jouir de tout, poſſéder tout, dévorer tout; la multitude des objets propres à la ſéduire, la tiendra comme en ſuſpens : cependant cette illuſion, cette incertitude ne peut durer longtemps; lorſqu'elle viendra à ceſſer, Victoire examinera en détail cette foule de plaiſirs, pour ſavoir auxquels elle doit donner la préférence. Voilà le moment dangereux, celui dans lequel elle aura beſoin d'un guide tel que vous, pour l'empêcher de ſe fixer mal-à-propos. Ce qui éloigne encore le danger, c'eſt qu'actuellement ſon cœur eſt plein d'une paſ-

ſion qui y laiſſe peu de vuide : elle aime ſon Epoux; tant que cette paſſion durera d'une maniere aſſez forte pour faire ſon bonheur, elle s'attachera à en jouir; quoiqu'il n'y ait rien de ſi fragile qu'un amour tel que le ſien, j'oſe dire qu'il ſurvivra à celui du Marquis. Le dépit, le chagrin, le déſeſpoir l'occuperont encore quelque temps; ce ſera même celui qui ſera favorable aux réflexions : on pourra lui offrir les remedes que la Religion & la raiſon lui préſentent en de pareilles circonſtances, & alors il ne faudra pas l'abandonner une minute; elle trouveroit ſur ſes pas des conſolateurs qui prévaudroient ſur nous, & dont les remedes ſeroient préférés, parce qu'on les offriroit ſous une enveloppe plus agréable, & par conſéquent propre à la ſéduire.

La ſituation d'Henriette, qui du premier coup-d'œil paroît moins dangereuſe, ne laiſſe pas de l'être beaucoup. Henriette à coup ſûr n'a ni eſtime ni amour pour ſon Epoux. On peut ſe paſſer du dernier dans le mariage; la ſeconde ne peut être compenſée par rien. La douceur, ou plutôt l'indolence du caractere de notre Amie, l'empêchera de chercher les moyens de ſortir de l'état ennuyeux de langueur qu'elle éprouve; en mille ans

elle ne s'efforceroit pas de changer ſa ſituation, cela eſt ſûr; mais d'autres y penſeront pour elle; elle eſt aimable, elle plaira, on voudra lui plaire, & on y réuſſira pourvu qu'on ſache l'attaquer par ſon foible. Henriette eſt ſage par tempérament; cette ſageſſe-là ne va pas loin, elle ne peut ſupporter la fatigue, elle ſe rendra par laſſitude ſi on lui oppoſe de la perſévérance, & nous ne trouverons pas dans ſon caractere les reſſources que nous offre celui de Victoire. Un grand courage eſt inſéparable des grandes paſſions; ces dernieres aſſujettiſſent à des combats pénibles, qui ſouvent aboutiſſent à des triomphes éclatants. On ne ſait au contraire à quoi ſe prendre avec une ame molle, elle vous échappe ſans le vouloir; & vous ne pouvez jamais répondre de rien avec elle, à moins que la Religion ne vienne à ſon ſecours; elle ſeule peut lui donner de la conſiſtance. Tâchez donc, ma chere Marquiſe, de réveiller celle de notre foible Amie, c'eſt l'unique moyen de la fortifier.

Vous me parlez des inquiétudes qui troublent votre bonheur avec une ſurpriſe qui m'étonne. Vous étiez-vous flattée de trouver ſur la terre le lieu de votre repos? Revenez de cette erreur. Le plus heu-

reux des mortels eſt celui qui eſt le moins miſérable ; je parle humainement : la Religion peut parvenir à diſſiper tous les nuages, lorſqu'on s'y attache ; elle vous apprend que la ſéparation que vous redoutez ſi fort, n'eſt que momentanée, & que bientôt vous ſerez réunie pour ne vous ſéparer jamais. Ces idées conſolantes n'ont de force qu'à meſure qu'on ſe ſépare du monde & des objets créés. Ce premier dégagement n'a rien de pénible pour une perſonne raiſonnable, qui connoît le monde, s'en dégoûte, le mépriſe, & a beſoin de vertu pour n'y pas renoncer abſolument. Vous en êtes là, ma Chere, mais vous êtes bien éloignée encore du détachement des créatures : nous devons les aimer ; rien de plus aiſé : nous devons régler cet amour, lui donner des bornes ; rien de plus difficile. J'y travaille depuis bien des années, & je ſens, au trouble qui m'agite, que je ſuis bien loin du but que je me propoſe. Je n'ai jamais aimé que ce que je devois aimer, l'excès de mon attachement étoit un crime ; j'en ai pour preuve mes murmures contre la Providence au moment où mon idole me fut enlevée.

Vous me croyez veuve, ma chere Lucie, & peut-être le ſuis-je en effet, puiſ-

qu'il y a quatorze ans que je n'ai entendu parler de mon Epoux. Au moment qu'il me fut arraché, je perdis une fille unique, dont le ſort m'eſt auſſi caché que celui de ſon Pere. Vous connoiſſez mon cœur, jugez de ce qu'il a ſouffert; jugez de ce qu'il ſouffre encore, lorſqu'il ſe rappelle des infortunes ſi extraordinaires. Quelque jour, chere Amie, je vous ferai le détail de tous mes malheurs; aujourd'hui le ſentiment s'en eſt renouvellé d'une maniere ſi forte à la vue d'une bague que j'avois donnée à la Nourrice de ma malheureuſe Fille, & que j'ai trouvée par hazard; ce ſentiment, dis-je, s'eſt renouvellé avec tant de force, qu'il m'accable: d'ailleurs, je ſuis occupée de quelques recherches à cet égard; elles ſont très-importantes. Si je retrouvois cette Nourrice, elle pourroit me donner quelques lumieres ſur le ſort de mon Enfant, peut-être même.... mais je n'oſe me permettre des idées flatteuſes à cet égard; pourrois-je ſoutenir la perte de l'eſpoir, ſi j'étois capable d'en concevoir le plus petit?

DIX-HUITIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

JE ſens, Madame, la force des raiſons que vous m'alléguez pour différer de me faire le récit de vos malheurs; cependant je ne puis être aſſez raiſonnable pour vous accorder le délai que vous me demandez. Au nom de Dieu, chere Amie, ne refuſez pas ce ſacrifice à mon amitié. Les perſonnes que vous regrettez, ſi elles exiſtent encore, ne pourront échapper à nos recherches. Quelle félicité, ſi le Ciel ſe ſervoit de mon Epoux pour tarir la ſource de vos larmes! Je m'attache à cet eſpoir, ſeul capable de faire diverſion au noir chagrin que votre ſituation me cauſe. Dépenſes, ſoins, recherches, comptez que rien ne ſera épargné, & que mon cher Marquis employera tout ce qu'il a de fortune, de crédit & d'amis pour acquérir quelques lumieres à ce ſujet, auſſi-tôt que vous nous aurez mis en état de juger quelles meſures ſeront les plus propres à faire réuſſir nos recherches; il me charge de vous en aſſurer,

& vous pouvez compter qu'il eſt ſincere.

Je pars dans trois jours, & j'ai eu le crédit d'engager Henriette à me ſuivre, malgré les efforts qu'a fait Victoire pour la retenir; elle eût été bien-aiſe de ſe juſtifier ſes diſſipations, en les faiſant partager à notre foible Amie; elle m'a reproché le vol que je lui fais : c'eſt un enlévement, dit-elle. Je l'ai menacée de l'enlever elle-même, ſi elle continuoit à ſe plaindre. C'eſt le moyen de me fermer la bouche, m'a-t-elle dit; le mot de Province me donne des vapeurs, & je vous plains bien ſincérement de l'ennui auquel vous allez vous trouver expoſée. Quelle eſt ſon erreur! Je regarde la néceſſité où je ſuis de quitter la Cour & Paris, comme une vraie bonne fortune. Je reſpirerai, ce me ſemble, avec plus de liberté, à meſure que je m'éloignerai de tout ce fracas : je ſens pourtant qu'il faudra eſſuyer des viſites & des fêtes où nous allons; c'eſt un mal inévitable; mais je me propoſe une compenſation bien douce pour ces embarras.

C'eſt à la plus belle des Terres de mon Epoux que nous allons nous rendre; elle le rend Seigneur de vingt-deux Paroiſſes. C'eſt, dit Victoire, un petit Empire; & lorſque ſon goût pour les plaiſirs ſera uſé,

elle avoue qu'elle ne ſeroit pas inſenſible aux honneurs qui vont m'être rendus. Hélas! Madame, une penſée plus ſérieuſe m'occupe, & j'ai le bonheur de la trouver ſelon le cœur de mon Epoux. Dans les vues communes, être Seigneur de Paroiſſe, eſt avoir le droit de dominer ſur tout un monde de Vaſſaux. Le fier Courtiſan, fatigué de ſe voir confondu dans la foule à Verſailles, & de s'y voir ſouvent éclipſé, écraſé, va ſe dédommager de ce déſagrément dans ſes Terres, en éclipſant, en écraſant ſes inférieurs. Loin de nous ce plaiſir barbare! Etre Seigneur de Paroiſſe dans les vues de Dieu, c'eſt être le Pere de ſes Vaſſaux, leur conſolateur, leur ſoutien : que de devoirs ces grands titres impoſent! qu'ils ſont nobles! qu'ils ſont ſacrés! qu'ils ſont négligés! Mon Epoux convient qu'il y a de grands ſcrupules ſur cet article. Que d'injuſtices peut-être a-t-il à ſe reprocher, puiſqu'elles ont été commiſes en ſon nom! Connoît-il ceux qu'il a chargés des emplois les plus importants ; Baillifs, Curés, Exacteurs de ſes droits, tout a été nommé par faveur, par brigue : il frémit, quand il penſe aux horribles ſuites de ſa négligence à cet égard, & prend réſolution de réparer le paſſé, non-ſeu-

lement par la plus grande vigilance, mais encore par la reſtitution des dommages qu'il a cauſés, & qu'il pouvoit empêcher. Que j'aime à le voir dans cette équitable diſpoſition ! avec quelle ardeur ne me joindrai-je pas à lui pour découvrir & réparer tous ces manquements ! Cela nous entraînera ſans doute dans de grandes dépenſes ; j'en prendrai droit de retrancher un luxe qui m'a toujours paru énorme : nos yeux ne vont plus tomber que ſur des miſérables ; aurions-nous le cœur de ne pas employer, pour les ſoulager, cet immenſe ſuperflu que Dieu ne nous a donné que pour cela ? Ah ! chere Amie, quelle félicité pour mon cœur, ſi je puis réuſſir à remplir nos devoirs à cet égard ! Que j'ai d'actions de grace à rendre au Seigneur, de m'avoir découvert cette ſource de plaiſirs purs ; je ne dis pas ſeulement dignes du Chriſtianiſme, mais encore de l'humanité ! Pourquoi faut-il que Victoire l'ignore ? Elle eſt née bonne & généreuſe ; ſi elle avoit goûté le plaiſir de faire des heureux, elle ſeroit bientôt dégoûtée de ceux qu'elle pourſuit avec tant d'ardeur. Je ſuis dans l'enthouſiaſme d'une nouvelle paſſion, chere Amie ; j'ai fait depuis huit jours l'eſſai de cette ſorte de félicité, & je ſuis réſolue de ne me point épargner un

bonheur qui eſt entre mes mains. Je ne puis réſiſter à l'envie de vous faire part de cette bonne fortune. Le Marquis eut quelques affaires à recommander au Miniſtre, il y a huit jours; & comme il m'a témoigné quelque bonté, & qu'il s'agiſſoit d'une choſe que mon Epoux a fort à cœur, il me pria de vouloir bien la ſolliciter. Le Miniſtre étoit encore chez le Roi, & on me fit entrer, pour l'attendre, dans une chambre où il y avoit déja quelques perſonnes. Je diſtinguai parmi elles un homme aſſez bien mis, de la plus belle phyſionomie du monde; il étoit debout proche d'une table, & tournoit de tous les côtés une flûte qu'on avoit laiſſée là; je n'oſerois dire par hazard, non, c'étoit par un ordre exprès de la Providence qu'elle y avoit été oubliée. Vous ſavez que je ſuis paſſionnée pour cet inſtrument; je me levai, & m'approchant de cet homme : Apparemment, Monſieur, lui dis-je, que vous ſavez jouer de la flûte; vous l'examinez, ce me ſemble, en connoiſſeur. J'en joue un peu, Madame, me répondit-il en me ſaluant d'une maniere très-polie, j'avoue pourtant que je la regardois ſans la voir. Vous êtes ſans doute occupé, Monſieur, & je ſuis indiſcrete d'avoir troublé vos penſées; je

l'aurois été bien davantage ſans cet avertiſſement, car j'aurois pris la liberté de vous demander un air en attendant audience. Jouer à ce moment ! me repartit cet homme ; en même-temps ſes yeux ſe remplirent de larmes, qu'il s'efforça de retenir. Ah, mon Dieu ! lui dis-je, fort émue, ma demande a été bien imprudente ; je vous prie de l'excuſer, Monſieur : vous avez quelque violent chagrin ; je ne me pardonnerai celui que je viens de vous cauſer, qu'au cas où je puiſſe vous offrir quelque conſolation. J'étois toute étonnée, je vous l'avoue, du mouvement qui me portoit à parler à cet homme d'une maniere ſi libre ; rien en lui n'annonçoit l'eſpece de malheur qui lui arrachoit des larmes : au-lieu de me répondre, il leve les yeux & les mains au Ciel ; ſon viſage, qui étoit fort pâle auparavant, ſe couvre d'une rougeur ſubite ; il s'écrie : Grand Dieu ! dont la providence s'abaiſſe juſqu'à nourrir les petits oiſeaux, eſt-ce une reſſource que votre main libérale me ménage ? Puis paroiſſant confus de cette exclamation, il regarde d'un air humilié autour de lui, pour voir s'il n'avoit point été entendu. Heureuſement les autres perſonnes parloient avec vivacité à l'autre bout de l'appartement,

&

& je me hâtai de lui dire : Raſſurez-vous, Monſieur, nous ſommes ſeuls ; ſeroit-il bien poſſible que vos malheurs fuſſent de nature à pouvoir être ſoulagés ſur le champ par une amie de l'humanité ? Dans l'inſtant on m'appella de la part du Miniſtre, & je n'eus que le temps de dire à cet homme : Monſieur, je laiſſe ma tabatiere d'or ſur cette table, je vous en fais le gardien, j'eſpere que vous me la remettrez dans quelques minutes. Ce fut l'expédient qui me vint dans l'eſprit pour empêcher cet honnête homme de fuir ; car ſa confuſion étoit ſi marquée, que je craignois qu'il n'eût pas le courage de m'attendre. Je ne ſais ce que je dis au Miniſtre, tant j'étois occupée de ce malheureux ; & étant ſortie, après avoir obtenu ce que je demandois, je lui dis : Monſieur, ſi les affaires qui vous amenoient ici ſont de nature à pouvoir être remiſes, je vous prie de m'accompagner chez moi, & de compter ſur tout ce qui pourra dépendre de moi pour adoucir vos peines. Une profonde révérence fut toute ſa réponſe : il monta dans mon carroſſe, ſans oſer m'enviſager ; & étant arrivé dans mon Hôtel, je le priai de me ſuivre dans mon cabinet : mais à peine y eut-il été quelques inſtants, que je le vis chanceler, &

tomber à mes pieds ſans connoiſſance. Je ſonnai, & j'eus bien de la peine, à l'aide de ma Femme-de-chambre & du Marquis, à lui faire reprendre ſes eſprits. Mon Epoux lui tenoit le pouls; & s'appercevant qu'il étoit extrêmement foible, quoiqu'il eût toute ſa connoiſſance, il commanda à la Femme-de-chambre d'appeller le Chirurgien de la maiſon. L'inconnu la laiſſa ſortir; mais à peine eut-elle tiré la porte, qu'il me dit : Ce n'eſt pas de remedes dont j'ai beſoin, Madame, mais d'aliments; il y a trois jours que je n'ai rien mangé. Je fis un cri d'étonnement; & ouvrant un cabinet qui renferme des liqueurs, je pris un pot de gelée, qui s'y trouva par hazard, & le fis prendre à cet Infortuné. Le Marquis étoit auſſi touché que moi, & ne pouvoit comprendre par quel accident un homme de cette ſorte étoit réduit à une telle extrémité; encore moins, comment il ſe trouvoit dans mon cabinet. Tranquilliſez-vous, mon cher Monſieur, dis-je à cet homme, vous ne ſortirez point d'ici qu'après le dîner, & vous aurez tout le temps de m'apprendre vos infortunes, qui certainement touchent à leur terme. Ne me parlez point, lui dis-je, voyant qu'il ſe préparoit à me marquer ſa grati-

tude, nous aurons tout le temps de faire connoiſſance, il faut vous tranquilliſer. Je demandai en même-temps du chocolat; & en ayant pris moi-même une taſſe, j'en fis prendre à mon nouvel Hôte, qui, ſe trouvant tout-à-fait remis, m'apprit que le moindre de ſes maux étoit celui que je venois de ſoulager. Il avoit vendu ſa derniere chemiſe depuis trois jours, pour donner du pain à ſa femme, qui étoit groſſe, & chargée de trois petits enfants; & avoit eu le courage de s'en priver pour faire durer ce dernier pain plus longtemps. J'appris qu'il avoit perdu une fortune honnête, par des malheurs qu'il n'avoit pu prévoir. On lui devoit beaucoup, & il n'étoit chez le Miniſtre que pour ſolliciter, à titre d'aumône, la plus légere partie d'une groſſe ſomme. Pendant qu'il parloit, mon Epoux l'enviſageoit avec attention, comme cherchant à démêler ſes traits; lorſqu'il eut fini ſon triſte récit, le Marquis lui dit: Me trompé-je, Monſieur, lorſque je crois vous avoir vu quelque part? Non, Monſieur, lui répondit cet homme; j'ai eu l'honneur de vous voir chez moi, & je vous ai fourni les miroirs qui ſont dans ce cabinet. Je ſuis Marchand Jouaillier, & il m'eſt dû à ce moment plus de ſoixante mille livres par des

Seigneurs, dont les Domeſtiques ont le ſuperflu en abondance, pendant que nous ſommes prêts à périr faute du ſtrictement néceſſaire. Quelle horreur! Je voulus inutilement arrêter cet infortuné plus longtemps; ſa malheureuſe famille attendoit ſon retour avec toute l'impatience de gens qui étoient à jeun à midi. Il ſortit après que je l'eus forcé à prendre un doigt de vin, un biſcuit, & une bourſe où il y avoit quelque argent; & n'oſant l'abandonner encore à ſa foibleſſe, je le fis reconduire dans mon équipage. A peine eus-je dîné, que le Marquis voulut m'accompagner chez ces infortunés. Ah! j'ai le cœur déchiré, quand je me rappelle l'horreur de leur ſituation. Figurez-vous, Madame, les plus jolis enfants du monde, preſque abſolument nuds, dans un grenier qui ne recevoit le jour que par une lucarne; une femme aimable & très-bien élevée, réduite à coucher ſur la paille: ces pauvres gens avoient vendu leurs meubles & leurs habits piece à piece; & ſi celui que portoit le mari avoit été épargné, c'eſt qu'il en avoit beſoin pour ſe procurer l'entrée chez les Grands qui lui retenoient ſon bien. Le Marquis a jetté les yeux ſur ſon Livre de compte, & a été fort ſurpris de trouver le nom de ſon Fils pour trois mille

livres : Oh ! pour cette dette, a-t-il dit au Marchand, vous en ſerez payé dans les vingt-quatre heures. Effectivement, il eſt ſorti ſur le champ, & ſon bon cœur l'a peut-être fait parler avec trop de vivacité ; car le jeune Marquis a eu bien de la peine à ſe contenir dans les bornes du reſpect, à ce que m'a dit mon Epoux. Il n'a pu arracher de lui que le tiers de la ſomme, que nous avons remis au Marchand ; mon Epoux l'a prié de s'en ſervir pour habiller & loger ſa famille d'une maniere honnête, & promet, à ſon retour, de placer le pere & les enfants. J'ai pourvu à ce que rien ne leur manquât dans mon abſence ; & cette aventure m'a ouvert les yeux ſur des devoirs très-importants.

J'ai compris par le détail que cet homme nous a fait de ſes affaires, qu'une des principales cauſes de ſa ruine a été les crédits qu'il avoit faits aux gens de qualité. Un Marchand veut faire honneur à ſes affaires ; il comptoit, pour acquitter une lettre de change, ſur un argent promis par un homme riche ; cet argent lui manquant, il a recours à des reſſources ruineuſes, qui en quelques années l'abyment. Cependant, celui qui lui doit ſe croit parfaitement quitte envers lui s'il le paie, & demeure pourtant chargé

d'une reſtitution qu'il ne fera jamais. Je parle ſelon mes petites lumieres, que je crois juſtes : n'eſt-il pas vrai qu'il eſt reſponſable de la ruine de ce Créancier, & qu'il eſt obligé en conſcience de réparer en entier le mal qu'il lui a cauſé ? Cette penſée a fait une telle impreſſion ſur moi, qu'en rentrant à l'Hôtel, j'ai envoyé chercher tous ceux auxquels nous devions quelque choſe ; j'ai réglé leurs comptes, & je ne partirai point ſans les avoir payés de ma main. Le Marquis dit, en riant, qu'il va renvoyer ſon Intendant, puiſque je commence à exercer ſes fonctions ; & moi je lui réponds ſérieuſement que je ſuis à ſes ordres pour cet emploi : j'ai entrevu ;... mais ne jugeons point témérairement, j'éclaircirai toutes choſes à mon retour.

J'ai fait à Victoire le récit de ce qui m'étoit arrivé ; elle en a verſé des larmes, auſſi-bien qu'Henriette. Cette derniere m'a donné deux louis de fort bonne grace, ce qui eſt beaucoup pour elle ; Victoire, en rougiſſant, m'a offert le quart de cette ſomme ; elle a joué & perdu ; je n'ai pas ajouté un mot aux reproches que lui faiſoit ſa conſcience ; ſes remords ſe montroient ſur ſon viſage, il faut lui en laiſſer ſentir les pointes, les aiguiſer

même, mais imperceptiblement. Adieu, Madame, je donnerai des ordres précis pour qu'on me faſſe tenir votre réponſe; je ne me flatte pas de pouvoir la recevoir avant mon départ.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

COurage, ma chere Marquiſe; vous entrez dans le chemin où je vous ſouhaitois, & où j'aurois tâché de vous conduire, ſi je n'avois pas cru devoir vous abandonner à la conduite de Dieu: ſa volonté, ſa bonté ſe manifeſtent à votre égard, & vous y ſerez fidelle, j'en ſuis ſûre. Vos réflexions ſur la juſtice paroîtroient outrées à bien des gens; ce ne ſeroit pas votre faute, mais celle de leur ignorance des devoirs du Chriſtianiſme & de l'humanité. On a peine à comprendre ce que dit notre divin Maître ſur le petit nombre des élus. Hélas! ma Chere, ſi on examine la façon dont vivent les gens du grand monde, on eſt bien tenté de croire que ce ne ſera pas du milieu d'eux que ſera tiré ce petit nombre. Si on pouvoit ſuppoſer que les plaiſirs aux-

quels ils ſe livrent ſont ſans danger, les dépenſes énormes qu'il faut faire pour ſe les procurer, les rendroient criminels. Je ne parle pas du précepte de l'aumône, que ces dépenſes ne permettent pas de remplir en la centieme partie; je parle de la juſtice : ce qu'on appelle un honnête homme dans le monde, ſe croiroit obligé de paſſer ſon épée au travers du corps de celui qui le traiteroit de frippon. Qui ne croiroit, à voir leur délicateſſe à cet égard, qu'ils ſont de rigides obſervateurs de ce précepte du Décalogue : *Tu ne prendras pas le bien d'autrui?* cependant ces gens, ſi ſenſibles ſur le nom, ne craignent pas la réalité; ils en font gloire. Il ſemble que rien ne caractériſe mieux un homme du premier rang, que la multitude de ſes dettes. Que de gens au dernier jour ſeront rangés parmi les voleurs de grand chemin, & qui nous étourdiſſent aujourd'hui du mot d'honneur & de probité, ſans avoir même l'idée de la choſe dont ils parlent ſans ceſſe! Ne nous faiſons point illuſion, ma chere Marquiſe : nous pouſſons bien au-delà du juſte ce que nous croyons devoir à la décence du rang : & notre fortune ayant des bornes plus étroites que nos deſirs, c'eſt aux dépens du pauvre Artiſan que nous ſoutenons notre

magnificence : quelle baſſeſſe ! Je ne crains plus pour vous ce malheur, chere Amie ! Il pourroit même fort bien arriver que vous ayiez bientôt beſoin de leçons de modération ſur cet article : quand on a goûté une fois le plaiſir de faire des heureux, on en devient inſatiable ; il faut ſe faire violence, pour ſe rappeller qu'on doit auſſi la juſtice à ſes enfants. Le Préſident m'a dit que vous étiez groſſe : votre fécondité ne ſe bornera pas ſans doute à un enfant ; il faut compter là-deſſus dans l'ordre que vous allez mettre dans vos affaires. Vous voyez que je vous regarde déja comme l'Intendante du Marquis ; je veux croire que celui qui exerce cette charge chez vous eſt un fort honnête homme : cependant voici un fait. On ſait quels appointements ont ces ſortes de gens, & on pourroit calculer à un millier de livres près ce qu'ils peuvent poſſéder au ſortir de leurs ſervices. Ils en ſortent avec une fortune qui eſt le centuple de ce qu'ils devroient avoir : donc ils volent leurs maîtres ; cela eſt clair. Je ſais qu'il eſt bien pénible pour une femme de votre âge de ſe charger d'un ſi grand détail, cela eſt même contre l'uſage ; ce qui ne doit pas vous empêcher de le faire. Vous ſongerez, pour ſoute-

nir votre courage, que c'eſt pour vos bons amis les pauvres que vous travaillez, ou plutôt vous penſerez que c'eſt pour vous mettre en état de ſoulager Jeſus-Chriſt en leur perſonne, & accomplir toute juſtice; ayez des ſous-Intendants, mais voyez leurs comptes; & ôtez-leur l'occaſion d'être frippons, par votre vigilance. Cela vous coûtera peu, chere Marquiſe, avec ces encourageantes penſées : vous êtes née libérale; la Religion & la grace étendront, ſanctifieront cette diſpoſition naturelle. L'amour du plaiſir, au contraire, vient à bout de la changer : Victoire, par exemple, va chercher à endurcir ſon cœur contre les mouvements de compaſſion que la vue du miſérable ne manqueroit pas d'y exciter; & pour s'éviter la peine que lui cauſeroit ce combat, elle éloignera autant qu'il lui ſera poſſible tous les objets pitoyables : l'amour du plaiſir, devenu paſſion dominante, éteint tous les autres goûts, & met dans l'impoſſibilité de les ſatisfaire, quand bien même ils exiſteroient encore. Une autre regle de juſtice, à laquelle je vous exhorte d'être fidelle, c'eſt de ne rien prendre à crédit. On ne ſent pas ce qu'on dépenſe quand on ne tire pas l'argent de ſa poche, on excede celle qu'on devroit

faire, on paie beaucoup trop cher, on eſt moins bien ſervi, on s'incommode pour payer de groſſes ſommes, ou l'on ruine le Marchand & l'Artiſan.

J'avois preſque ſuccombé à la tentation d'aller paſſer quelques mois avec vous avant de rentrer dans ma ſolitude; un ſoin plus cher encore, permettez-moi de le dire, chere Amie, me force à un voyage plus long. Vous concevez qu'il ne peut être queſtion que de ma fille; j'en ai reçu des nouvelles ſûres; & ſi le Ciel m'avoit donné des ailes, j'aurois volé à Turin, où elle eſt, chez M. de Sainville, ſon Grand-Pere. Voici l'heureux incident qui m'a fait découvrir ſes traces.

Je vous marquois dans ma derniere Lettre, qu'une bague avoit renouvellé mes douleurs. Cette bague avoit été donnée, par mon Epoux, à la Nourrice de ma Fille, & les premieres lettres de nos noms y étoient gravées : je la trouvai chez l'Orfevre qui avoit mes diamants; &, par ſon conſeil, je fis publier que je donnerois cent écus à la perſonne qui avoit mis ce bijou en gage. Dès le lendemain, un homme, aſſez mal vêtu, ſe préſenta, & me dit que ſa femme, qui étoit malade, l'avoit mis en gage pour ſe procurer quelques ſecours; mais qu'elle n'a-

voit pas voulu la vendre, parce qu'elle lui venoit de perſonnes qui lui étoient extrêmement cheres. Ah, ma chere Marquiſe, que je fus peu maîtreſſe de mes mouvements à ce récit! je me levai avec une précipitation qui effraya cet homme; & joignant les mains, je le conjurai, en verſant des larmes, de me conduire auprès de ſa femme. Dupré voulut en vain me forcer d'attendre une voiture, j'étois déja dans la rue; & ſi la néceſſité d'être guidée, pour trouver une maiſon que je ne connoiſſois pas, ne m'eût forcée à régler mes pas ſur ceux de cet homme, en vérité, je crois que j'aurois couru. Quatorze ans d'abſence n'avoient point fait un changement aſſez grand en nous, pour nous empêcher de nous reconnoître mutuellement: cette femme jetta un cri de joie auſſi-tôt qu'elle m'eut enviſagée, & ne ſavoit de quelles paroles ſe ſervir pour me témoigner ſa ſatisfaction. Quelle joie pour ma chere Annette, s'écrioit-elle! mais, Madame, Monſieur votre Epoux eſt-il dans cette Ville? mon aimable enfant aura-t-elle la ſatisfaction raviſſante d'embraſſer ſon pere & ſa mere? Ces paroles m'arracherent un ſoupir; un mouvement douloureux, par rapport à mon ignorance ſur le ſort de mon Epoux, troubla pendant

quelques inſtants le bonheur de ſavoir que ma Fille exiſtoit encore, & que je pouvois me flatter de l'eſpoir de la retrouver bientôt. La Nourrice me fit voir une Lettre qu'elle en avoit reçue il y avoit quatre mois, par laquelle elle lui annonçoit que le Marquis de Sainville lui avoit donné dans ſon cœur la place qu'y avoit occupé ſon malheureux Fils. Quoique peu en état de faire attention au ſtyle de cette Lettre, il étoit ſi ſupérieur à ce que j'avois ſujet d'attendre d'une Fille que je préſumois ſans éducation, que je ne pus m'empêcher d'en marquer ma ſurpriſe à la Nourrice. Annette n'auroit rien à deſirer du côté de l'éducation, quand elle auroit été deſtinée à être une Reine, me dit cette femme; & je puis me vanter qu'elle eſt la fille la plus parfaite qu'on puiſſe imaginer pour le corps & pour l'eſprit. Je priai cette femme de m'apprendre comment elle avoit pu être en état d'élever ſi bien ma Fille; & elle me fit un récit que j'interrompis pluſieurs fois par mes actions de graces au Tout-Puiſſant, qui a multiplié les miracles de ſa providence en faveur de ma chere Enfant. Elle entre actuellement dans ſa dix-huitieme année, & la Nourrice dit qu'elle eſt auſſi formée que moi. Vous conce-

vez, ma Chere, qu'il ne m'eſt pas poſſible de reſter tranquille à Toulouſe après avoir reçu cette nouvelle; cependant je vois avec douleur que je ne puis la quitter avant d'avoir vu le tour que prendront mes affaires; j'approche du moment critique, & le Préſident me prie, de votre part, de reſter au moins une quinzaine. Je trouve ce délai inſupportable: faut-il, pour des biens que j'eſtime ſi peu, & qui valent ſi peu en effet, différer la jouiſſance d'un bien réel? J'ai eu la penſée d'écrire à Turin, & puis j'ignore dans quelles diſpoſitions ſera le Marquis de Sainville à mon égard: qui ſait s'il ne me rendra pas reſponſable de la perte de ſon Fils; & ſi, pour m'en punir, il ne me refuſera pas ma Fille? Il vaut mieux me préſenter que d'écrire; du moins aurai-je l'eſpoir de l'attendrir ou de mourir à ſes pieds. Vous voyez à quel excès je ſuis troublée; je rougis, ma chere Lucie, d'être encore ſi peu maîtreſſe de moi-même. Hélas! nos miſérables cœurs ſe reſſemblent tous! le mien, comme celui de notre pauvre Victoire, voudroit s'élancer au-devant du bonheur qu'il attend, en précipiter la jouiſſance, s'y repoſer; toute la différence eſt, que les objets de mon empreſſement doivent m'être chers. Cette im-

patiente vivacité n'en eſt pas moins, le dirai-je, chere Amie? oui, ce n'eſt point avec vous qu'il faut avoir de réſerves, des ménagements: cette vivacité n'en eſt pas moins un crime. Eſt-ce donc pour les objets créés que Dieu m'a donné un cœur ſi vif & ſi tendre? Je dois aimer ma Fille, ſans doute, & ne rien épargner pour la retrouver; mais cet amour doit être ſubordonné à celui que je dois à l'Etre bienfaiſant qui me l'a donnée, & qui veut me la rendre: c'eſt lui que je dois aimer en elle; & cependant mon trouble m'annonce que je l'aime encore en païenne: n'aurois-je point à craindre les murmures, ou du moins l'abattement, ſi quelqu'accident venoit me la ravir? Ah, que je ſuis encore loin de cette perfection où tendent mes deſirs! Ne nous y trompons point, Lucie; notre bonheur, auſſi bien que notre devoir, dépendent de cet important article: aimer toutes choſes en Dieu. Un ſeul deſir de notre cœur, dont il n'eſt pas le but unique, ſuffit pour le tourmenter. Je n'ai jamais oſé vous parler auſſi ouvertement que je le fais à préſent; une jeune perſonne a peine à comprendre des vérités ſi contraires à tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend: mais aujourd'hui, où je vous vois prête à en-

trer dans la carriere des grandes vertus, je ne dois rien diſſimuler. Veillez ſur votre cœur, chere Amie; non plus pour en écarter les attachements frivoles; graces au Ciel, vous les eſtimez ce qu'ils valent: il eſt queſtion à préſent de régler ſes penchants légitimes & vertueux Vous apprendrez, par mon exemple, combien il eſt dangereux d'aimer trop. Je finis; ſi je vous diſois tout ce que je penſe ſur cet important article, je craindrois de vous effrayer. Je vous écrirai de tous les endroits où il me ſera poſſible de le faire; car je vous connois trop, pour ne pas ſentir combien vous ſerez agitée juſqu'à ce que je ſois parvenue au terme de mon voyage.

VINGTIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

JE reçois votre Lettre à Rouen, où j'avois chargé un domeſtique de me l'apporter; car nous faiſons de petites journées à cauſe de mon état, & ce Valet nous a ſuivi en poſte. Elle a ſurpaſſé mes eſpérances, chere Amie; j'emporte le doux eſpoir de ne plus rien apprendre

de vous qui ne ſoit conſolant. Vous retrouverez cette chere Fille, & vous la retrouverez digne de ſa Mere. Mais pourquoi me laiſſer ignorer les événements de ſa vie & de la vôtre? pouvez-vous me croire aſſez indifférente pour être ſans curioſité à cet égard? & connoiſſant la vivacité de mon cœur pour tout ce qui vous touche, n'y a-t-il pas une vraie cruauté de me laiſſer ſi long-temps en ſuſpens? C'eſt un crime que je ne vous pardonnerai qu'à une condition; c'eſt de nous amener cette chere Fille: ſi vous refuſiez de ſatisfaire ce juſte deſir, en vérité, je me ſens le courage de paſſer les Monts, pour me procurer malgré vous cette ſatisfaction. Mais, mon Dieu! pourquoi ces reproches que vous vous faites à vous-même ſur votre vivacité dans une pareille occaſion? A moins d'être un Ange, auriez-vous pu être tranquille? Vous aimez la franchiſe, Madame; vous allez être contente de la mienne. J'ai eu peine à vous reconnoître dans votre derniere Lettre; vous y pouſſez, ce me ſemble, la délicateſſe trop loin. Pendant les années que j'ai eu le bonheur de paſſer avec vous, j'oſe vous avouer que je vous ai curieuſement examinée; mon admiration m'a conduite à cette amitié tendre, fon-

dée ſur la plus haute eſtime : je vous ai toujours vue ce qu'il y a de plus parfait, & l'une des choſes qui me charmoit le plus en vous, c'eſt qu'avec une vertu qui ne laiſſoit voir aucun défaut, vous aviez ſu vous préſerver de l'écueil de la dévotion. Votre perfection étoit celle d'une créature humaine, & vous fuyiez les excès. Comment le court eſpace qui nous a ſéparées, a-t-il pu apporter un tel changement dans vos idées ? Vous me parlez un langage nouveau : étoit-ce, comme vous le dites franchement, par ménagement pour ma foibleſſe ? En ce cas, Madame, j'approuve votre prudence. J'ai toujours aſpiré au bonheur de vivre en Chrétienne, ſans vouloir pouſſer l'ambition juſqu'à être une Sainte ; & j'ai cru que ces vertus héroïques, auxquelles vous m'inſinuez d'aſpirer, ne devoient pas être le partage des perſonnes deſtinées à vivre dans le monde. Pardon, chere Amie, de vous parler ſi librement ; peut-être ſuis-je dans l'erreur ; il faut vous mettre en état de m'éclairer, en vous faiſant lire au fond de mon ame : quelque répugnance que je me ſente pour une dévotion outrée, je me ſens capable de la ſacrifier ſi vous me diſiez nettement, Dieu le veut, votre ſalut y eſt attaché. Juſqu'à ce que vous

ne prononciez ces grands mots, je me ornerai à être ce que je vous ai vue; & e ſerai très-contente de moi, ſi je parviens à vous reſſembler. Promettez-moi auſſi de me faire part de ce qui vous a fait changer les idées que vous avez eues juſqu'à préſent; car, encore une fois, je ne vous reconnois plus aux dernieres lignes de votre Lettre; elle eſt plutôt d'une Carmélite que d'une femme du monde.

Je n'ai pu avoir Henriette, qui s'eſt excuſée ſur une maladie : voilà l'ouvrage de Victoire; elle triomphe, j'en ſuis ſûre, de l'avoir emporté ſur moi. C'eſt quelques heures avant de partir, que j'ai reçu l'excuſe d'Henriette; & on avoit ménagé cette circonſtance, pour me mettre hors d'état de vérifier cette prétendue maladie; ſi j'en crois M. de Sauvebœuf, c'eſt moins que rien. J'ai cru devoir me contenter de ce que j'ai fait, & j'abandonne le tout à la Providence. Nous ſommes en marche tout le jour pour faire peu de chemin, & je commençois à trouver le voyage long. Il finira ce ſoir, & demain je reprendrai ma Lettre.

J'arrivai donc hier au ſoir extrêmement fatiguée, & quoiqu'on n'eût pas de certitude du moment où nous devions être au Château, nous le trouvâmes illuminé.

Comme les jours ſont très-courts, & que le temps étoit couvert, la lumiere nous manqua à une demi-lieue du gîte, & nous fûmes agréablement ſurpris de voir des Payſans bien enharnachés de rubans, de cocardes, le fuſil ſur l'épaule, & un flambeau à la main. Non-ſeulement ces premiers nous accompagnerent, mais la troupe ſe groſſit de cent pas en cent pas, & nous fûmes forcés de commander au Poſtillon de modérer la courſe de ſes chevaux, pour ne pas mettre notre cortege hors d'haleine. On avoit deſſein de tirailler; le Marquis l'empêcha à cauſe de ma ſituation, de crainte qu'il n'arrivât quelque accident. Tous ces honnêtes gens nous accompagnerent juſqu'à la cour du Château, qui étoit pleine de leurs femmes & de leurs enfants, tous en habit de Dimanches; en vérité tout cela étoit gelé, car il faiſoit un froid horrible. Je me hâtai de jetter quelque argent, & renvoyai tout ce monde ſe chauffer, en buvant à ma ſanté. Je trouvai tous les Domeſtiques du Château rangés en deux files dans le veſtibule; & brûlant d'envie de me repoſer, je fus tentée de paſſer rapidement. L'humanité m'indiqua une autre conduite : ces pauvres gens méritoient quelques inſtants d'attention; c'eût

té leur faire trop ſentir la ſupériorité du ıng, que de leur refuſer mes regards. ıh! Madame, que je me ſerois ſu mauais gré de n'avoir pas écouté ce ſentiıent! Mes yeux furent fixés par la vue 'une petite Payſanne, de quatorze ou uinze ans, qui eſt bien ce que j'ai jamais 'u de plus parfait. Ses habits, qui étoient ort pauvres, n'empêchoient point qu'elle 'eût l'air d'une Princeſſe; & machinalenent je la ſaluai, ce qui rendit la pauvre nfant ſi honteuſe qu'elle étoit prête à leurer. J'allois appeller le Marquis, qui arloit au Concierge, pour lui faire admirer cette merveille; une penſée ſubite ne retint: il eût peut-être été dangereux le faire appercevoir cette enfant de mon dmiration pour des charmes qu'elle pouoit fort bien ignorer, & je me hâtai le faire quelques ſignes de bienveillance aux autres Domeſtiques, pour égaliſer en quelque ſorte le traitement. A peine fusje dans ma chambre, que je demandai au Concierge ce que c'étoit que cette petite fille. Elle eſt d'un Village à quatre lieues d'ici, me dit-il; un de ſes Couſins me dit qu'elle cherchoit condition, & je la pris pour faire le tracas du ménage; mais elle eſt ſi mal adroite, que ma femme vouloit la renvoyer au bout de deux jours,

car elle caſſe tout ce qu'elle touche. Je penſai que ce ſeroit expoſer la brebis à la gueule du loup, que de la mettre dehors ; elle eſt ſi mignonne, qu'on pourroit bien chercher à la mettre à mal. Je lui ai donc donné les bêtes à conduire à l'herbe : comme je ſavois que Madame devoit venir inceſſamment, j'ai cru que je devois la garder en attendant, parce que ſi vous vouliez avoir pitié d'elle, vous feriez, je penſe, une grande charité. J'applaudis fort à celle de cet homme, & je me promis de voir cette enfant le lendemain ; il ne me fut pas poſſible de le faire. Toute la Nobleſſe des environs eſt tombée au Château, & à peine ai-je trouvé le moment d'écrire ces lignes.

Il s'eſt paſſé deux jours, Madame, avant de pouvoir reſpirer un inſtant ; & je vous avoue qu'au milieu de ce tourbillon, je n'ai plus penſé à ma petite beauté. Aujourd'hui nous avons été trente perſonnes à table : on a parlé de chiens, de chevaux, & d'autres matieres dans leſquelles je ne ſuis pas fort ſavante ; il m'ennuyoit cruellement : un Chevalier de Malthe, qui eſt venu de Caën pour voir le Marquis, qu'il connoît, m'a propoſé, au deſſert, de faire un tour avec deux de ſes Sœurs fort aimables, & qui demeurent

lans la même Ville. Le Marquis, qui voyoit que j'étois excédée, a fait mes excuſes à la compagnie, ſous prétexte de non état, & nous nous ſommes ſauvés le cette cohue. Le Chevalier nous a conduit dans le Parc qui eſt immenſe; & comne j'aime beaucoup à marcher, nous y avons fait bien du chemin, & nous nous ommes trouvés à l'extrémité ſans y ſonger. Ce Parc eſt attenant à une Forêt qui ous appartient; & comme je commençois être fatiguée, nous n'aurions pas été tenés d'y entrer: nous allions donc reprendre le chemin du Château, lorſque nos oreilles ont été frappées de la plus belle voix qu'il ſoit poſſible d'entendre. Dans e premier moment j'ai cru que le Marquis m'avoit voulu ménager une ſurpriſe, en plaçant des Muſiciens dans ce bois; cependant, en réfléchiſſant, j'ai vu que cela n'étoit pas vraiſemblable: il n'avoit ou prévoir notre promenade, ni le lieu où nous porterions nos pas. Nous étions tous quatre demeurés immobiles; j'ai prié a compagnie de m'attendre, & je me ſuis avancée vers un endroit aſſez touffu d'où partoit cette voix. Jugez de mon étonnement, Madame, lorſque j'ai découvert que ce roſſignol étoit ma petite Payſanne. J'ai jetté un cri d'étonnement, & la pe-

tite fille a été ſi effrayée, que je l'ai vue prête à s'enfuir. Ma compagnie s'étoit approchée, & tous enſemble nous avons joint cette enfant, qui, les yeux baiſſés, la tête penchée ſur ſa poitrine, paroiſſoit être dans une confuſion inexprimable. Raſſurez-vous, mon enfant, lui ai-je dit, en la prenant par la main, vous avez une fort belle voix : mais vous chantiez un air d'Opéra; qui vous l'a appris? Madame, m'a répondu cette belle innocente, mon Pere, quand il étoit jeune, a été Laquais d'un homme de l'Opéra à Paris; ſon Maître lui avoit appris la muſique, pour le faire auſſi entrer à l'Opéra : il ne le voulut pas, car on dit que ces gens-là ſont excommuniés, & il avoit peur de devenir loup-garou. Mon pere m'a appris auſſi la Note; il diſoit comme cela que çà pourroit un jour me faire Religieuſe. Ce ſeroit un meurtre, répondit le Chevalier; puis, ſe tournant vers moi : Ah! Madame, c'eſt un Ange. Non, Monſieur, dit la petite fille, je ne m'appelle pas Ange, mais Marie; & mon Pere, avant qu'il fût mort, s'appelloit Jean Picard. Je ne ſais ſi le Chevalier n'a pas trouvé cette réponſe ſpirituelle, car il regardoit en écoutant; & quand on écoute une belle fille de cette façon, on n'eſt guè-

guères en état d'apprécier ce qu'elle dit. Je fis cette réflexion; & cherchant à le tirer promptement d'un lieu que je ne croyois pas sûr pour lui, j'ai dit à la petite Marie: Suivez-nous au Château, ma Chere, il est temps de rentrer. Et mes vaches, Madame, qui les ramenera? votre Concierge n'entend pas raillerie; & s'il s'en égaroit une seule, oh dame! il feroit un beau tapage. Chassez-les devant nous, mon enfant, lui ai-je répondu; je dirai au Concierge que c'est moi qui vous l'ai commandé, & assurément vous ne serez pas grondée. En même-temps, j'ai pris le bras du Chevalier, qui n'a pu me refuser cette politesse; il étoit aisé de voir qu'il s'en seroit dispensé s'il l'eût pu, & qu'il eût préféré, à l'honneur d'être mon Ecuyer, le plaisir d'entretenir la petite Marie: il se retournoit à tous moments, pour voir, disoit-il, si elle nous suivoit. J'ai compris qu'il me faudroit user de précautions pour l'empêcher de la revoir; peut-être l'a-t-il déja trop vue. En arrivant au Château, j'ai chargé ma Femme-de-chambre de prendre cette Fille, & d'empêcher que personne ne lui parlât. Vous comprenez bien qu'il n'a été question que de cette aventure pendant le souper: tout le monde vouloit voir ce joli

viſage, entendre cette belle voix. J'aurois ſouhaité ne point expoſer cette enfant à tant de regards : le Marquis m'a fait entendre que je ne pouvois refuſer cette ſatisfaction à la compagnie : j'ai donc fait dire à celle de mes femmes à qui je l'avois confiée, de nous l'amener; heureuſement, il n'a pas été poſſible de l'y faire conſentir; elle pleuroit, & diſoit qu'elle ne vouloit point être vue de tous ces Meſſieurs de la Ville, qui ne cherchions qu'à ſe moquer d'elle, à cauſe de cette vilaine voix : voilà la réponſe qui nous eſt venue de ſa part, & qui m'a fait un grand plaiſir. Elle n'a pas eu la même répugnance à venir dans mon cabinet, où je l'ai fait appeller avant de nous coucher. Etes-vous fâchée, ma Chere, de ce que je vous ai miſe avec ma Femme-de-chambre? Non, Madame. Voulez-vous reſter avec moi, & vous n'irez plus garder les bêtes? Comme vous voudrez, Madame. Si vous êtes une bonne fille, j'aurai ſoin de vous. Je vous ſerai bien obligée. J'ai commandé à cette femme de la traiter avec douceur; & elle m'a dit, en me coëffant, qu'elle paroît fort douce. Je voudrois qu'elle eût la vocation religieuſe : ſon Pere penſoit fort bien que ſa voix pourroit lui ſervir de dot. Si elle n'a point

de goût pour le Couvent, je lui ferai apprendre une profeſſion.

Nous voilà débarraſſés de nos viſites, & je veux commencer à m'appliquer à prendre connoiſſance de nos affaires; le Marquis, après m'avoir exagéré la fatigue à laquelle je vais m'expoſer, vient d'y conſentir. Le motif qui avoit engagé le Concierge à garder la petite Marie, m'ayant donné bonne opinion de lui, j'ai voulu juger de ſon eſprit, & je lui ai trouvé un gros bon ſens, qui pourra m'être très-utile pour ce que je médite. Je lui ai déclaré que je n'étois venue dans cette Terre que pour y établir le bon ordre & ſoulager nos Vaſſaux. Dieu vous béniſſe, m'a répondu ce bon homme; vous aurez beaucoup à faire. Comment! y a-t-il de ſi grands déſordres? Je ne veux dire de mal de perſonne, a-t-il dit; mais aſſurément Madame fera une bonne œuvre. Il faut m'aider à la faire, Maître Comtois, lui ai-je dit: d'abord je vous promets le ſecret; en ſecond lieu, vous ne devez pas craindre de bleſſer la charité en me découvrant les fautes de ceux qui ſont en place, puiſque je ne ſouhaite de le ſavoir que pour les obliger de faire leur devoir, & empêcher qu'ils ne maltraitent les pauvres. Il m'a fallu toute ma

rhétorique pour perſuader à cet homme qu'il n'offenſeroit point Dieu en me diſant ce que je lui demandois; il travaille actuellement à un Mémoire que je lui ai demandé ſur le caractere des perſonnes en place, & ſur les injuſtices qu'elles auroient pu commettre : pendant ce temps je vais chez ma Femme-de-chambre pour examiner ce qu'il conviendra de faire de la petite Marie.

J'ai de grands ſoupçons par rapport à cette enfant; aſſurément elle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître : jugez-en vous-même. J'ai d'abord connu qu'elle avoit de la répugnance pour le Couvent; & je lui ai propoſé de lui faire apprendre à travailler, pour la mettre en état de gagner honnêtement ſa vie. Je ſais très-bien travailler, m'a-t-elle répondu; une Tante, que j'avois à Caën, m'a appris à raccommoder la dentelle & à broder. Comment donc, lui ai-je dit, en la regardant fixement, avez-vous pu vous réſoudre à devenir Servante, puiſque vous pouviez faire uſage de votre talent? Elle a rougi; & après quelques inſtants de ſilence, elle m'a dit qu'elle n'avoit oſé aller dans la Ville pour chercher de l'ouvrage : mais que ſi je voulois avoir la bonté de lui permettre de reſter chez moi, elle travaille-

roit de bon cœur, & me feroit de belles manchettes. J'ai pris cette excuſe comme pour bonne, & j'ai conſenti à la garder. Franchement, je commence à regarder cette fille comme une habile Comédienne qui joue l'innocente : quelle apparence qu'elle ait eu la hardieſſe de demander à entrer au Château, & que celle de chercher de l'ouvrage lui ait manqué? je veux prendre des éclairciſſements à cet égard. Mais quelles peuvent avoir été ſes vues en choiſiſſant un genre de vie auſſi obſcur & auſſi abject? Elle ne cherche pas à ſe montrer : au contraire, elle a prié ma Femme-de-chambre de ne la pas faire manger à l'office ; & dit qu'elle ſera contente de vivre de pain & d'eau, pourvu qu'elle le mange dans ſa chambre. J'ai commandé qu'on lui laiſſât faire ce qu'elle jugeroit à propos en cette occaſion ; & à vous dire le vrai, je n'aime pas qu'on la voie. Il me vient une penſée : c'eſt peut-être une fille de famille qui a fait quelque faute, & qui, cherchant à ſe dérober à la colere de ſes Parents, a pris ce maſque. Si cela eſt, il faut qu'elle ſoit bien maîtreſſe d'elle-même, pour ne rien laiſſer échapper qui puiſſe faire naître des ſoupçons : ma Femme-de-chambre, par mon ordre, doit eſſayer de la faire parler ; peut-

être ne pourra-t-elle ſoutenir long-temps un perſonnage qui doit lui être ſi pénible.

Depuis deux jours je ſuis occupée à examiner le Mémoire que j'ai reçu de notre Concierge. Ah! Madame, je ne l'avois que trop bien prévu! On a cruellement abuſé du nom du Marquis, & il n'y a point de vexations qu'on n'ait fait ſouffrir à ſes pauvres Vaſſaux. L'honnête homme qui m'éclaire à cet égard, m'a nommé deux Curés du voiſinage, & un bon Gentilhomme, qui peuvent non-ſeulement conſtater les faits qu'il avance, mais encore nous nommer ceux auxquels nous pourrions dans la ſuite commettre notre autorité. Le Marquis doit les inviter à venir paſſer quelques jours au Château; & il eſt bien déterminé à ne pas quitter ce lieu ſans prendre de bonnes meſures, pour qu'à l'avenir ces pauvres gens ne ſoient pas maltraités. Pour M. notre Intendant, c'eſt dans la vérité un homme à pendre : on ne peut nombrer les fripponneries qu'il a faites depuis dix ans; & trente mille livres ne reſtitueroient pas ce qu'il nous a volé dans ces quartiers. Le Marquis va travailler à vérifier ces vols, & lui fera rendre gorge en le chaſſant. Cet argent m'eſt abandonné, & je prétends bien n'en pas rem-

porter un ſol; il ſera répandu dans nos Paroiſſes. J'ai déja fait venir de Caën des ballots d'étoffes de laine, dont je prétends habiller tous les pauvres. Je veux auſſi établir dans chacune de ces Paroiſſes une honnête perſonne, qui ſera à mes gages, pour diſtribuer de l'ouvrage à tous ceux qui n'en auront point; elle vendra leur ouvrage à Caën; j'en avancerai le prix chaque ſemaine, & il y aura une bonne récompenſe à la fin de l'année pour les meilleures Travailleuſes. Tous ces arrangements m'occupent d'une maniere ſi agréable, que je conſentirois volontiers à paſſer ici ma vie; du moins je prends réſolution d'y venir chaque année demeurer trois mois, pour tenir la main à tout ce qui va être réglé. La petite fille eſt tellement ſur ſes gardes, qu'il n'eſt pas poſſible de l'engager dans une converſation ſuivie; elle ne répond que par monoſyllabes: je ſuis réſolue de la mener à Paris. Si elle eſt de ces quartiers, & que ce ſoit la crainte de ſes Parents qui lui ferme la bouche, peut-être ſera-t-elle plus ouverte lorſqu'elle ſera dépayſée.

Comme cette Lettre, ou plutôt ce Journal pourroit bien ne pas vous trouver à Toulouſe, je l'adreſſe à Chambery, ou plutôt le Marquis l'envoie à un Domeſti-

que qu'il a eu autrefois, & qui eſt établi dans cette Ville. Il lui ordonne d'aller dans la ſeule Auberge qui ſoit dans cette Capitale de la Savoie, & d'y laiſſer ſon nom pour être averti de votre paſſage, & de vous rendre tous les ſervices qui ſeront en ſon pouvoir; vous en aurez peut-être beſoin dans cette rigoureuſe ſaiſon. Le Marquis fut un jour forcé d'attendre quinze jours pour paſſer la montagne, qui eſt inacceſſible dans les grands froids: & ſi on pouvoit le ſuppoſer, il vous faudroit des vivres, des habits. Ainſi le Marquis ordonne à cet homme de vous accompagner; il connoît le Pays, & pourra vous rendre ſervice.

VINGT-UNIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

MAlgré mon empreſſement à finir mon voyage, ma chere Marquiſe, l'ordre de la Providence me retiendra peut-être pluſieurs jours à Chambery. Nous verſâmes hier, ma chaiſe & moi, dans un marais qu'on appelle les Abymes de Mian; il fallut reſter trois heures dans cet agréable lieu: il faiſoit une petite pluie, un

dégel, je fus percée juſqu'aux os; & ma pauvre machine en eſt ſi détraquée, qu'il faut lui donner un peu de repos. N'allez pas dire : Ah, que cela eſt fâcheux ! Non, ma Chere, cela n'eſt point fâcheux : notre bon Pere eſt l'auteur de cet événement, comme de tous les autres; & il ne nous arrive, & ne peut rien nous arriver de ſa main, qui ne ſoit bon, & très-bon. Je veux m'amuſer à compter avec vous les biens que ce petit accident me procure. J'avouerai, à ma honte, que, depuis Toulouſe juſqu'ici, je m'étois tellement enivrée du doux eſpoir de revoir ma Fille, que mon ame, pour ainſi dire, m'étoit échappée; je n'en gouvernois plus les mouvements, je ne voyois plus ce qui s'y paſſoit, j'étois comme tranſportée, enlevée. Comme la Poſte, quelque vive qu'elle ſoit, a des allures beaucoup plus tranquilles que celles d'une ame auſſi agitée que la mienne l'étoit alors, je ſouffrois une telle agonie de ne pouvoir franchir, en vingt-quatre heures, l'eſpace qui ſe trouve entre Toulouſe & Turin, que j'en avois une bonne fievre : j'étois quelquefois tentée de deſcendre, & de courir devant la chaiſe pour inviter les chevaux à aller plus vîte; &, pour vous confeſſer toutes mes folies, j'ai profité de deux

belles nuits pour avancer chemin, en ſorte que deux fois j'ai été quarante-huit heures ſans ſortir de ma chaiſe; il me ſembloit qu'il importoit peu d'arriver agoniſante, & que, pourvu que j'euſſe pu embraſſer ma Fille, j'euſſe été contente de mourir un quart-d'heure après. Voilà les belles diſpoſitions où j'étois, quand la Providence m'a terraſſée au plus fort de ma courſe. La nature a voulu ſe révolter, ſe fâcher au moins; Dieu m'a fait la grace de ne faire ni l'un ni l'autre. J'ai connu clairement que ce petit retardement me donneroit la force de poſſéder mon ame; & j'ai dit de bon cœur, *fiat*. Autre avantage que j'ai tiré de ma chûte: J'étois ſeule dans ma chaiſe, rien ne faiſoit diverſion à mes penſées; & peut-être, après avoir gémi de mon ivreſſe, étois-je dans le danger d'une rechûte: & je viens de trouver, en dînant, un Camarade de voyage, qui arrive de Paris en poſte, qui ne peut plus ſe tenir à cheval, parce que la rapidité de ſa courſe l'a tellement écorché à l'endroit ſur lequel il faut néceſſairement poſer quand on galope, qu'il eſt néceſſité de reſter ici pour ſe guérir, & qu'il me demande comme une faveur de partager ma chaiſe, qui, comme moi, eſt entre les mains du rac-

commodeur; car nous étions, elle & moi, dans le plus mauvais équipage en arrivant. Autre bonheur que m'a procuré ma chûte. J'ai pu voir, comme dans un miroir, en enviſageant ce jeune homme, tout le ridicule de mon impatience : je ne ſais quelles affaires l'appellent à Turin, où il va; mais il eſt ſûr que ſon empreſſement ne cede point au mien. Ma chambre n'eſt ſéparée de la ſienne que par une cloiſon aſſez mince, qui ne peut me dérober ſes mouvements ; il a manqué battre le Chirurgien, qui lui a déclaré qu'il lui falloit ſéjourner ici, parce que ſon mal pourroit devenir de conſéquence s'il le négligeoit; il frappe du pied, fait des exclamations qui me divertiroient ſi je ne me rappellois ma ſituation, qui differe peu de la ſienne, excepté que je ne jure pas comme lui. C'eſt un Gaſcon, & rien n'eſt ſi comique & ſi énergique que les expreſſions dont il ſe ſert pour exprimer la fureur que lui cauſe ce délai. Vous ne ſentez peut-être pas comme moi tous ces avantages; en voici un qui vous trouvera plus ſenſible. Je veux employer le temps que je reſterai ici, à vous tracer ce que je pourrai me rappeller des premiers événements de ma vie. Il me ſemble vous voir faire un cri de joie, & treſſaillir en liſant

ces lignes. Modérez-vous un peu, s'il vous plaît; avant d'en venir là, il faut vous rendre compte de la maniere dont j'ai tout arrangé avant de partir de Toulouse: j'étois si troublée en vous écrivant ma derniere Lettre, que je ne pensai pas à vous en instruire, non plus qu'à vous prier de me faire tenir votre Réponse ici, où j'aurois fort bien pu la recevoir. Faites-là partir pour Turin à la poste restante, j'aurai soin de la faire prendre en arrivant.

Mes affaires alloient être terminées quand je suis partie, & je suis sûre qu'actuellement tout est conclu. J'ai laissé tout pouvoir à Dupré pour finir; je reste avec mille écus de rente, & je les dois au Marquis. On dit que les bienfaits sont un fardeau; je ne connois point ce fardeau, je vous assure; j'aime à vous devoir tout ce que j'ai, & je suis même disposée à vous devoir davantage; c'est une preuve non équivoque de la sincérité de mes sentiments à votre égard. Le chef-d'œuvre de l'amitié est de recevoir, sans rougir, les bienfaits d'un Ami, & de partager le plaisir qu'il prend à obliger. Voilà ma disposition à votre égard, ma chere Marquise, & je ne balancerai jamais à m'adresser à Monsieur votre Epoux, lors-

que je me trouverai dans des circonſtances qui exigeront ſon ſecours : celles qui m'avoient engagée à accepter la ſomme qu'il m'avoit fait remettre ne ſubſiſtant plus, j'eſpere que vous ne déſapprouverez point le parti que j'ai pris ; je l'ai remiſe à M. le Préſident D***. Cependant, comme les mille écus que j'ai eus ſur mes diamants, pourroient ne pas ſuffire pour les fraix que je ſerai obligée de faire, je me ſuis réſervée le pouvoir de m'adreſſer à lui, ſi j'avois beſoin de plus groſſes ſommes. Adieu, chere Amie ; la journée de demain vous ſera entiérement conſacrée, & je ferai partir le paquet que je vous deſtine, avant de quitter Chambery.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

ÉMERANCE A LUCIE.

COmme j'ai été forcée de reſter cinq jours à Chambery, j'y ai reçu votre Lettre ; l'honnête homme qui me l'a rendue, s'eſt obſtiné à me ſuivre, & véritablement le preſſentiment de votre Epoux eſt juſtifié, ma chere Marquiſe. Nous ſommes arrêtés dans un Village, au pied

du Mont Cénis, ſans qu'aucun Porteur ait oſé riſquer à nous monter; le froid eſt ſi violent, & il fait une biſe ſi coupante, ſi.... oh! je ne trouve rien qui reſſemble à ce froid-là; & quoiqu'il y ait au moins trois arbres entiers dans ma cheminée, il me pénetre : je devois dire, il nous pénetre; mon compagnon de voyage ne quitte ma chambre que quelques heures pendant la nuit, encore aime-t-il mieux la paſſer dans une chaiſe auprès du feu, que de ſe retirer dans la ſienne, qui eſt moins cloſe, & par conſéquent moins tenable. C'étoit bien la peine de nous tant hâter. Voilà de ces occaſions où l'on ſe trouve bien d'avoir pris l'habitude de ſe commander un peu, ſans quoi il faudroit ſe pendre. Je crois que le jeune homme qui m'accompagne auroit pris ce parti, s'il n'étoit ſoutenu par mon exemple. En vérité je ſuis tentée de m'accuſer d'hypocriſie : je lui dis mille belles choſes ſur la ſoumiſſion à la Providence; elles ſont aſſurément dans mon eſprit, cependant je crains qu'elles ne ſoient pas dans mon cœur, au moins comme je ſouhaiterois qu'elles y fuſſent. Quand j'entends ſouffler cette terrible biſe qui me cloue ici, Dieu ſeul ſait pour combien de temps, il me prend des envies de murmurer, qui me

font bien ſentir que je ſuis moins réſignée que je ne le parois; n'eſt-ce pas tromper ce jeune homme, qui me juge ſur mes diſcours, & qui ne voit pas le fond?

Ma derniere Lettre vous a ſurpriſe, ma Chere : vous me croyez changée; plût à Dieu que vos conjectures à cet égard fuſſent réelles, & que je miſſe en exécution ce que j'ai toujours cru. Je vais vous dévoiler toute mon ame, il en eſt temps, digne Amie; & l'heureux moment que j'ai ſouhaité pour vous avec tant d'ardeur, eſt enfin arrivé. Vous verrez par le récit de mes malheurs, que je vous ferai tenir au moment où je pourrai le faire ſûrement; vous verrez, dis-je, que juſqu'à l'âge de treize ans, j'ai totalement ignoré ce que je devois à l'Auteur de mon être. Lorſque je commençai à réfléchir ſur ce qu'il étoit, ſur ce qu'il avoit fait pour moi, ſur ce qu'il avoit droit d'attendre de ma reconnoiſſance, il ſe forma dans mon ame un vif deſir de remplir à ſon égard des devoirs reſpectables, auxquels je n'aurois pu manquer ſans devenir la plus criminelle de toutes les créatures. Je ne craindrai point de vous détailler l'étendue de mes obligations, telles que je les connus alors. Faite par Dieu & pour Dieu, je regardai comme un vol

ſacrilege que je lui ferois, tout ce qui n'auroit point ſa gloire pour motif; je ne connoiſſois le monde que par récit, & j'avois peine à comprendre qu'on y pût vivre dans un tel oubli de ſa fin. Hélas! mes malheurs m'apprirent bientôt combien il eſt aiſé de s'écarter dans la pratique des vertus, qui paroiſſent ſi faciles dans la ſpéculation; je reſtai convaincue des grandes vérités qui m'avoient affectée d'une maniere ſi vive, & cette conviction ne fut pas capable de me ſoutenir contre le déſeſpoir. Il eſt vrai que ma chûte ne fut pas complette : ma volonté, ce me ſemble, n'eut point de part aux tranſports & aux murmures qui m'échapperent: cependant j'ai toujours penſé que ſi elle eût été parfaitement ſoumiſe, ſi ma vertu eût été plus réelle, j'euſſe commandé à mes ſens déſolés. Après le retour de ma raiſon, que la douleur m'avoit ôtée, je compris que ce nouveau bienfait de Dieu étoit une puiſſante raiſon de me conſacrer toute entiere à lui. Je l'avoue en gémiſſant, je ne me ſuis que trop écartée de cette louable réſolution; cependant la bonté du Tout-Puiſſant m'a tellement ſoutenue, que je ne m'en ſuis jamais éloignée volontairement. Loin de regarder certaines idées de perfection comme outrées, ainſi qu'elles vous

l'ont paru, je les ai crues un devoir ſtrict, & tellement ſtrict, que le ſalut étoit fort en danger, ſi on ceſſoit de les prendre comme des regles de conduite néceſſaires. Oui, mon aimable Marquiſe, tout Chrétien eſt obligé de tendre à la perfection. Les devoirs d'une Carmélite à cet égard, ne ſont pas plus étendus que ceux d'une femme du monde; mais les moyens de perfection ne ſont pas les mêmes, & voilà ce qui vous empêche de me comprendre. Les jeûnes, les auſtérités, une ſéparation extérieure du monde, de longues prieres, une obéiſſance aveugle, une pauvreté qui ne diſpoſe de rien, la conſécration parfaite de ſon corps au divin Epoux qu'elle a choiſi, voilà le chemin qui conduit une Carmélite à la perfection. Il lui eſt facile d'y atteindre; elle a retranché le plus grand nombre des occaſions dangereuſes pour le ſalut. Une femme du monde n'a pas les mêmes facilités qu'une Carmélite pour atteindre à la perfection de ſon état, & doit pourtant y aſpirer. Environnée d'ennemis, qui ne cherchent qu'à lui nuire, il lui faut les efforts les plus héroïques pour ſe garantir de leurs attaques. En quoi donc conſiſte la perfection d'une femme du monde? A fuir le mal, à faire le bien. S'il

n'étoit pas très-sûr que manquer à faire le bien, c'eſt ſe rendre coupable du mal, je vous dirois, ma chere Marquiſe, que vous pratiquez ce premier moyen de la perfection chrétienne ; vos mœurs ont toujours été pures & innocentes ; &, comme on le diſoit de Coriolan, vous avez une averſion naturelle pour le vice : cette diſpoſition, qui eſt un grand préſent du Ciel, fait de nous d'honnêtes Païennes, ſi nous n'avons pas ſoin de la motiver. Haïr le mal, parce que c'eſt un déſordre honteux ; voilà le motif de Coriolan : haïr le crime parce qu'il déplaît à Dieu, qui eſt l'auteur de l'ordre ; voilà des motifs de Chrétienne. Les avez-vous bien eus, ma chere Amie ? & ſi vous me répondez qu'oui, je vous demanderai ſi vous avez jamais bien compris ce que c'eſt que crime & déſordre ? Aſſaſſiner ſon ennemi, lui ravir ſon bien, s'écarter de la décence, détruire la réputation du Prochain par des calomnies, lui ravir l'eſtime d'autrui par des médiſances, lui ôter l'amitié de quelqu'un par des rapports indiſcrets, voilà ce que vous appellez crime. Mais il en eſt d'une autre eſpece, pour laquelle nous n'avons point d'horreur, quoiqu'ils ſoient très-énormes. Vivre dans une monſtrueuſe indifférence

pour un Dieu, ſource de toute perfection, pour un Dieu bienfaicteur, n'eſt-ce donc qu'une bagatelle? Vous ne voulez pas être une Sainte, me dites-vous dans votre Lettre; concevez-vous le ſens de ces paroles, ma chere Amie? C'eſt comme ſi vous m'euſſiez dit: Je veux bien aimer Dieu autant qu'il m'eſt néceſſaire pour ne pas aller en Enfer; mais je ne prétends pas aller plus loin; cela ne convient point à mon état; je ne ſuis pas curieuſe d'arriver à cette perfection. Vous frémirez, j'en ſuis ſûre, de ce commentaire; avouez cependant qu'il n'eſt que trop juſte. Je ne vous ai jamais tenu ce langage, direz-vous encore. Non, clairement; il ne falloit pas vous effrayer: il faut même ſe hâter de vous raſſurer, quoique je vous croie plus forte qu'autrefois. Il n'eſt pas queſtion, pour arriver à cette perfection, d'ajouter beaucoup à ce que nous faiſons; il ne faut que le mieux faire. Déja vous haïſſez le monde & les plaiſirs; vous ne regardez vos richeſſes que comme un moyen de ſoulager l'indigence; vous êtes vraiment déterminée à accomplir ſcrupuleuſement tous les devoirs de juſtice; il ne vous manque qu'une choſe pour être parfaite, & la voici: Mettez Dieu dans votre cœur au-

deſſus de toutes les créatures; aimez votre Epoux, vos Amis en lui; ſoyez toujours prête à les lui ſacrifier s'il le demande; purifiez votre intention quand vous ſoulagerez le pauvre, & que ce ne ſoit pas uniquement pour ſatisfaire votre cœur oppreſſé à la vue des miſérables. Ces derniers articles ſont bien pénibles, & c'eſt faute d'y être fidelle que je ne ſuis encore guères avancée dans le chemin de la perfection, où je tends ſans ceſſe. Ces diſpoſitions du cœur ne peuvent être connues de ceux avec leſquels vous vivrez; vous aurez tout le profit de la dévotion ſans en avoir l'éclat, & cela eſt bien plus ſûr. J'eſpere, ma chere Marquiſe, que vous comprendrez actuellement en quoi votre perfection doit différer de celle d'une Carmélite; je le répete, c'eſt dans la différence des moyens: ſi je ſavois faire uſage de celui que Dieu m'envoie dans la continuation du mauvais temps, je profiterois davantage qu'en jeûnant au pain & à l'eau, & qu'en portant le cilice.

J'ai lu avec plaiſir l'article de votre petite Payſanne, & je vous crois fondée à penſer qu'elle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître. Il peut fort bien être que quelque amourette l'aura forcée à déſerter la mai-

ſon paternelle; dépourvue de tout, craignant d'être reconnue, elle aura été contrainte de ſe réfugier chez vous. Si ces conjectures étoient vraies, ce n'eſt qu'un motif de plus pour vous engager à la ſecourir. La vraie vertu ne confond point le pécheur avec le péché. Si cette pauvre fille a fait une faute, nous n'avons pas droit de la mépriſer pour cela; elle eſt d'une figure à en faire mille, & nous devons lui tenir compte de toutes celles auxquelles elle a échappé. Une ſeule choſe me fait de la peine; c'eſt qu'il faut qu'elle ait un grand fond de ruſe pour ſoutenir bien un perſonnage ſi étrange, & cela dans une telle jeuneſſe. Cela doit vous engager à la veiller de bien près, ſur-tout ſi vous la menez à Paris. Une fille de ſa figure eſt un dépôt pénible; je la crois pourtant plus en ſûreté ſous vos yeux que par tout autre endroit; d'ailleurs, comme vous le remarquez fort bien, ſon goût pour la retraite & le travail ſont d'un bon augure. N'admirez-vous point qu'au milieu des circonſtances fatigantes qui m'environnent, je puiſſe m'occuper d'autre choſe? J'en ſuis ſurpriſe moi-même, auſſi-bien que de l'eſpece de tranquillité dont je jouis. La partie ſuperficielle de mon ame eſt troublée; le fond, la partie

intime eſt calme, & goûte une profonde paix. Voilà de ces choſes incompréhenſibles à qui ne les a pas ſenties. Je ſuis ſûre pourtant que vous m'entendrez quelque jour. Que peut-il m'arriver après tout qui ne ſoit prévu, ordonné, ménagé par une Providence ſage & miſéricordieuſe? Voilà le principe de ma paix, qui n'eſt jamais troublée qu'au moment où je veux trouver ma conſolation & le remede à mes maux dans la Philoſophie ou la raiſon humaine.... Comme j'allois fermer ma Lettre, j'en reçois une ſeconde de votre part, & je me hâte de la lire.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

LUCIE À ÉMERANCE.

VOus ſerez ſurpriſe, Madame & chere Amie, de recevoir une de mes Lettres de Paris. J'ai été forcée de quitter bruſquement nos Terres, par l'événement qui pouvoit devenir le plus triſte pour moi. Mon Pere, mon tendre Pere a failli de m'être ravi. On n'attendoit plus que l'inſtant de ſa mort lorſque je ſuis arrivée, & j'ai la ſatisfaction d'entendre dire que la criſe qui lui a ſauvé la vie, a été

l'effet de l'émotion agréable que lui a cauſé ma préſence. Il eſt abſolument hors de danger, & c'eſt de ſon cabinet que je vous écris pendant qu'il repoſe. Comme le froid exceſſif qu'il fait ici pourroit fort bien vous avoir fermé les paſſages, c'eſt au Directeur de la Poſte de Chambery que j'adreſſe ma Lettre, avec priere d'ordonner au Courier de s'informer à Lunebourg ſi vous y étiez, ou de vous la faire rendre chez le Marquis de Sainville à ſon arrivée, ſuppoſé que vous ayiez paſſé. Il ne m'a pas encore été poſſible de voir Henriette & Victoire, qui ſont inſéparables, à ce qu'on m'a dit, & ne quittent point Verſailles. Malgré la répugnance que j'ai pour ce ſéjour, je me forcerai à y aller toutes les ſemaines, & elles ſeront l'unique motif de ces pénibles voyages. Je vous enverrai le reſte de mon Journal auſſi-tôt que je vous ſaurai à Turin. Je me ſuis hâtée de vous écrire ce mot, par la crainte que le récit de vos malheurs n'aille me chercher en Baſſe-Normandie, où je ne ſuis plus; ce qui retarderoit le plaiſir que je me promets en le liſant. Il faut pourtant que je vous diſe un mot de ma petite Marie. Elle avoit été impénétrable à ma Femme-de-chambre, comme je vous l'ai marqué; un incident im-

prévu l'a démaſquée. Mon Epoux a un Valet-de-chambre qui a quarante ans, & qui, depuis vingt, eſt à ſon ſervice; comme il poſſede des qualités rares dans un Domeſtique, le Marquis lui eſt très-attaché, & l'a mis en état de vivre fort à ſon aiſe s'il avoit le malheur de le perdre. Cet homme eſt devenu éperdument amoureux de notre petite Aventuriere, & m'a choiſie pour ſa confidente. Il lui offre ſa fortune & ſa main, & certainement c'étoit tout ce que cette enfant pouvoit eſpérer de plus avantageux, ſi elle n'eût été que ce qu'elle paroiſſoit. Je vis tout d'un coup ce que je pouvois eſpérer de cet incident pour la connoître; la maniere dont elle recevroit cette propoſition, devoit fixer ou détruire mes ſoupçons. Je n'ai pas été trompée dans cette eſpérance. A peine lui ai-je fait entendre que j'approuvois les vues que cet honnête homme avoit ſur elle, qu'elle n'a pu ſe défendre d'un mouvement d'indignation; ſes beaux yeux ſe ſont remplis de larmes, & les levant au Ciel, elle s'eſt écriée : A quoi ſuis-je réduite? A peine ce mot étoit-il ſorti de ſa bouche, qu'elle a prodigieuſement rougi, a baiſſé les yeux, & a paru quelques inſtants recueillie en elle-même. Elle eſt ſortie tout-à-coup de

cet

cet état, s'eſt jettée à mes pieds, avant que je puſſe le prévoir & l'empêcher. Madame, m'a-t-elle dit, je ſerois indigne de vos bontés, ſi je continuois de feindre avec vous. Vous avez ſans doute pénétré une partie de mon ſecret, & je meurs de honte d'avoir pu le garder ſi long-temps vis-à-vis d'une bienfaictrice ſi généreuſe. Je ſuis fille de qualité; la néceſſité de m'arracher à un mariage odieux, m'a forcé à fuir mes Parents; ils ſont puiſſants; &, pour me ſouſtraire à leurs recherches, je m'étois déterminée à me retirer dans un Couvent. L'infidélité du Guide auquel on m'avoit confié, m'en ayant ôté les moyens, & me trouvant abſolument dépourvue de tout, le déſeſpoir me fit rechercher le déguiſement le plus abject. Votre bonté m'a ſouſtraite à une vie ſi différente de celle que j'ai menée juſqu'à ce jour; & j'ai trouvé chez vous un aſyle, où probablement je ne ſerai point recherchée. Ajoutez à tout ce que vous avez fait pour moi, une derniere grace; c'eſt de me permettre de vous taire mon nom & les circonſtances de mes malheurs. Je dépends d'un pere dont il ne me ſeroit pas poſſible d'éluder l'autorité, & je mourrois plutôt que de conſentir à l'union qu'il me propoſe. Ne me condamnez pas en-

core, me dit-elle, en joignant les mains d'une façon toute charmante : une fille de mon âge ſemble ne pouvoir trouver d'excuſe lorſqu'elle refuſe d'acquieſcer aux ordres de ſes Parents; mais, Madame, mon cœur & ma main, dont on vouloit diſpoſer, n'étoient plus à moi. L'amour, la reconnoiſſance, les ſerments les plus ſacrés, tout me faiſoit un devoir de mes refus. J'ai cru ſatisfaire à ce que je devois à mes deſpotiques parents, en jurant de n'être jamais à perſonne, puiſque je ne pouvois obtenir leur aveu pour la ſeule union que je me cruſſe permiſe. J'ai trouvé tous les cœurs inexorables, & je n'ai eu d'autre reſſource que la fuite ou la mort; j'ai eu recours à la premiere, très-déterminée à me ſervir de la derniere ſi j'y étois réduite.

J'ai mêlé mes larmes avec celles que cette aimable enfant a répandues en me faiſant ce récit. Je lui ai promis de reſpecter ſon ſecret juſqu'à ce qu'elle crût pouvoir le dépoſer dans mon ſein. Ah! s'eſt-elle écriée, le Ciel m'eſt témoin, Madame, que mon ſilence ne provient d'aucune défiance; mais mon ſecret ne m'appartient pas tout entier. Permettez-moi d'obtenir un conſentement dont j'ai beſoin pour vous ouvrir mon ame, & vous

connoîtrez que ma confiance pour vous n'a pas de bornes. J'ai laiſſé la belle Marie maîtreſſe de faire à cet égard ce qu'elle jugeroit à propos, & je l'ai priée d'agir dans ma maiſon comme elle le feroit dans celle de ſes Parents. La pauvre enfant s'étoit aſſujettie juſqu'à ce jour à un travail ſans relâche; je l'ai engagée à ſe livrer à ſa paſſion pour la lecture; j'avois découvert qu'elle en avoit beaucoup, ma Femme-de-chambre l'ayant ſurpriſe pluſieurs fois dans la Bibliotheque du Marquis, qui eſt attenante à ſa chambre, où elle ſembloit dévorer les Livres des yeux. C'eſt, a-t-elle dit à cette femme, que je ne ſais pas bien lire, & je ſerois charmée de pouvoir me perfectionner. J'ai rappellé en riant cette excuſe à la belle enfant, qui n'a pu s'empêcher d'en ſourire, & qui m'a avoué que la lecture étoit ſon occupation favorite, ſur-tout lorſqu'elle pouvoit lire la plume à la main, & en faiſant des extraits de ſes lectures. Tout ceci s'eſt paſſé la veille du jour où nous avons quitté la Campagne, & j'en ſuis charmée; j'aurois laiſſé cette aimable fille à ma Femme-de-chambre pour la mener à Paris : & qui ſait les accidents qui pouvoient lui arriver pendant ce voyage? Je l'ai miſe ſur le devant de ma chaiſe de

poſte, & elle eſt en poſſeſſion d'une chambre, d'où elle peut venir dans la mienne ſans être apperçue. Dans le peu de temps qui s'eſt écoulé depuis que nous la connoiſſons, le Marquis a pris beaucoup de plaiſir à ſon entretien; elle a l'eſprit très-orné, & ce ſera une compagnie fort agréable pour moi. Adieu, chere & reſpectable Amie; vous êtes ſans doute à Turin, au comble de vos vœux; hâtez-vous de me faire partager votre joie, & embraſſez pour moi cette chere fille, que je brûle d'envie de connoître, & que j'aime déja beaucoup plus qu'il ne m'eſt poſſible de le dire; mais vous pouvez l'imaginer en vous rappellant combien j'aime ſa Mere.

*Suite de la Lettre d'*ÉMERANCE.

Non, ma chere Marquiſe, je ne ſuis pas encore à Turin; cependant le mauvais temps ne m'auroit pas retenue ici, ſi j'avois trouvé des Porteurs aſſez complaiſants pour oſer entreprendre de franchir le Mont. Je ne ſais ſi c'eſt pour m'engager à me tranquilliſer, mais ils m'ont aſſuré ce matin que le vent commençoit à changer, & qu'infailliblement le froid diminueroit aſſez pour nous permettre le paſſage. Tout ce temps d'ennui eſt conſa-

cré à mon Journal, que je remettrai au premier Courier, à celui même qui portera cette Lettre. Mon récit étoit trop peu avancé quand j'ai ſorti de Chambery, pour vous l'envoyer.... Les aventures de votre petite Marie m'ont trouvée bien ſenſible, peut-être par le rapport qu'elles ont avec les miennes. Comme elle, dans ma jeuneſſe, une mere deſpotique voulut me forcer à un mariage pour lequel j'avois une horreur infinie; comme elle, je ne vis rien de plus affreux que de diſpoſer de ma main ſans pouvoir donner mon cœur, ou plutôt j'avois déja donné mon cœur ſans en avoir le plus léger ſoupçon, ſans qu'il fût même poſſible que je connuſſe mon état. Enfin, comme elle, j'évitai par la fuite le ſort qui m'étoit deſtiné, & l'infidélité de mon guide m'empêcha de me retirer dans un Couvent où il m'avoit promis de me conduire. Faſſe le Ciel que la conformité de nos aventures finiſſe ici, & qu'elle n'ait que ces rapports avec moi. A quels maux la dureté des Parents n'expoſe-t-elle point les enfants? Si ma mere eût prévu l'abyme qu'elle creuſoit ſous mes pas, eût-elle pu ſe réſoudre à m'y pouſſer? Que ſeroit devenue cette pauvre fille, ſi le Ciel ne vous eût envoyée à ſon ſecours? Continuez,

ma chere Marquiſe, à lui ſervir de mere; & lorſqu'elle vous permettra d'agir en ſa faveur, tâchez de faire comprendre à ſes Parents, que les enfants ont des droits auſſi-bien qu'eux. N'allez pas croire que je veuille excuſer ſa démarche & la mienne. Il n'eſt point d'extrémité à laquelle une fille bien née ne doive s'expoſer plutôt que de fuir; mais je dis que ſes Parents ſont plus coupables qu'elle, quand ils ſont aſſez barbares pour vouloir forcer l'inclination dans l'action de la vie qui doit être la plus volontaire. Il eût fallu que cette fille, auſſi-bien que moi, ſe fût ſoumiſe aux traitements les plus rigoureux, plutôt que de quitter la maiſon paternelle. Après tout, on ne pouvoit nous marier malgré nous. Je raiſonne à préſent comme il faut ſur cette matiere, à douze ans je n'avois pas les mêmes lumieres; il me ſembloit à chaque inſtant qu'on m'alloit traîner à l'odieux perſécuteur auquel on m'avoit vendue, plutôt que promiſe. Je m'arrête; il ne faut pas anticiper le récit de mes malheurs que vous allez lire; ceux de cette pauvre enfant m'en ont renouvellé le ſouvenir d'une maniere bien vive. Nous partons, chere Amie, moi & mon paquet. J'ai plus de deux cents livres peſant de hardes ſur le corps,

& je ſuis en outre enveloppée dans une forte couverture, munie de bouteilles de liqueurs & d'eſprit de vin. On me fait avaler un verre d'eau-de-vie, & mon compagnon, qui eſt un buveur d'eau, vous divertiroit par la grimace qu'il fait; mais nous ſommes ſous la férule des Porteurs, il faut leur obéir. Adieu, chere Amie; vous ſerez quelques jours ſans recevoir de mes nouvelles, ma triſte Hiſtoire vous occupera.

HISTOIRE D'ÉMERANCE.

Le Baron de Vaſque, originaire du Piémont, naquit à Nice, Ville frontiere des Etats du Roi de Sardaigne. Il avoit très-peu de bien, ce qui ne l'empêcha pas de ſe marier, par inclination, à une Provençale, qui n'avoit rien du tout. Ils s'apperçurent bientôt qu'on ne vit pas d'amour; & les chagrins qu'entraîne l'indigence ayant aigri leur caractere, ils ne trouverent que des peines & un ſupplice inſupportable dans une union dont ils attendoient leur félicité. Au bout de cinq ans, qui leur parurent cinq ſiecles, la mort ſépara ces deux Epoux mal-aſſortis, & ma Mere demeura veuve, n'ayant que moi d'enfant. Elle aimoit naturellement

la ſolitude; & la médiocrité de ſa fortune ne lui permettant pas de faire à Nice une figure convenable à ſon rang, elle ſe retira dans une maiſon de campagne, attenante d'une petite Ferme, qui étoit tout ce qu'elle poſſédoit au monde; car il avoit fallu vendre tout le reſte pour payer les dettes que ſon mari avoit contractées pour ſe ſoutenir. Le Seigneur de la Paroiſſe d'où dépendoit notre Ferme, ayant vu ma Mere à l'Egliſe, en devint amoureux; & comme il étoit riche, il crut n'avoir qu'à déclarer ſes vœux pour être écouté. Ma Mere s'étoit trop mal trouvée de ſon premier mariage, pour être tentée d'en contracter un ſecond: c'étoit une femme vertueuſe, qui ne manquoit pas d'eſprit; mais elle étoit ſinguliere, attachée à ſes idées, dont il eût été abſolument impoſſible de la faire revenir; ainſi ſes réſolutions avoient chez elle la force de vœu. D'ailleurs la tentation n'étoit pas violente; M. de Marſin (c'étoit le nom de ſon nouvel Amant) étoit de la figure la plus déſagréable, & avoit, à trente-cinq ans, un viſage qui auroit pu convenir à un homme de cinquante, tant il étoit caſſé, ridé, flétri, chaſſieux, édenté; ſes ſeules richeſſes pouvoient faire une ſorte de compenſation.

Malheureuſement ma Mere n'étoit point intéreſſée pour elle-même, quoiqu'elle le fût pour moi : j'étois ſon idole après ſa liberté, qu'elle aimoit par-deſſus tout. Si j'avois ſoixante ans, diſoit-elle, ou que M. de Marſin en eût cent, je conſentirois de bon cœur à l'épouſer, pour faire la fortune de ma chere Emerance : à l'âge où eſt M. de Marſin, mon ſacrifice lui deviendroit inutile ; j'aurois d'autres enfants, qui la priveroient encore d'une partie de ce que j'ai. Elle déclara donc formellement à ſon Amant qu'elle s'étoit vouée à la viduité, & ajouta que s'il vouloit ſe réduire à la qualité d'ami, elle le verroit volontiers : cet homme avoit ſans doute les qualités qu'elle croyoit ſuffiſantes pour l'amitié ; d'ailleurs elle dépendoit de lui dans pluſieurs bagatelles qui l'auroient inquiétée, s'il eût voulu uſer à la rigueur des Droits ſeigneuriaux. M. de Marſin, bien convaincu de l'opiniâtreté de ma Mere dans ce qu'elle avoit une fois réſolu, ceſſa de la tourmenter, & ſe crut fort heureux de pouvoir changer le titre d'Amant en celui d'Ami. La miſanthropie l'avoit éloigné de la Ville, & ce n'étoit pas le ſeul travers qu'il eut dans l'eſprit : mon malheur voulut que ſes défauts fuſſent préciſément ceux de ma Mere, & la ſympa-

thie les unit bientôt de la maniere la plus forte. Il ne ſe paſſoit pas un ſeul jour qu'il ne vînt chez nous, ou qu'il ne nous invitât chez lui; & malgré l'innocence de leur commerce, les Payſans en furent bientôt ſcandaliſés : le Curé même, qui étoit un homme de bien, ſe crut obligé d'avertir ma Mere des diſcours auxquels elle donnoit lieu. Que n'épouſez-vous M. de Marſin, lui dit-il? il n'y a que l'eſpoir d'un mariage prochain qui puiſſe autoriſer les aſſiduités d'un homme : Mademoiſelle votre Fille eſt trop jeune pour ſuppoſer que ce ſoit elle qui attire M. de Marſin chez vous; il faut donc que ce ſoit vous qu'il y cherche; & vous êtes obligée en conſcience, ou de vous marier avec lui, ou de l'éloigner pour faire ceſſer le ſcandale. J'avois alors ſept ans; mais j'étois ſi formée, qu'on eût pu m'en donner neuf ou dix; & ma Mere, qui n'étoit pas diſpoſée à faire ce que le Curé exigeoit d'elle, ſaiſit avec avidité l'excuſe qu'il lui offroit ſans y penſer. Ma Fille n'eſt pas ſi jeune qu'elle le paroît, Monſieur, lui dit-elle; elle eſt délicate, & vous ne vous doutez pas qu'elle a dix ans paſſés, & qu'auſſi-tôt qu'elle aura atteint ſa quatorzieme année, M. de Marſin deviendra mon Gendre; c'eſt une choſe

connue dans ma maiſon, & il ne l'appelle déja que ſa petite femme : effectivement cet homme me donnoit ce nom, qui n'excitoit alors en moi aucun mouvement déſagréable, parce que je n'étois pas en âge de réfléchir à ce qu'il ſignifioit, & ce à quoi il ne penſoit pas ſûrement. Le Curé leva les épaules en écoutant ma Mere : ce mariage, lui dit-il, me paroît bien mal aſſorti ; cependant, Madame, vous êtes la maîtreſſe de votre Fille. Il quitta ma Mere, &, par charité, publia par-tout qu'elle n'étoit que folle, & point déréglée ; car il eût été difficile de penſer qu'elle le fût aſſez pour deſtiner à ſa Fille un homme qui auroit été ſon Amant. M. de Marſin rit d'abord de la maniere dont Madame de Vaſque s'étoit débarraſſée du Curé ; puis, à force de parler de ce prétendu mariage, il ceſſa de lui paroître ſi ridicule : cependant il n'oſoit s'en ouvrir à ma Mere, & ſe contentoit de dire quelquefois qu'il étoit au déſeſpoir de n'être pas né dix ans plus tard, ou moi dix ans plutôt. Ce badinage fit naître à ma Mere l'étrange idée de réaliſer la fable qu'elle avoit imaginée. Un mariage d'inclination l'avoit rendu malheureuſe ; elle voulut eſſayer ſi un mariage d'intérêt ne rendroit pas ſa Fille plus ſatisfaite. Elle s'ouvrit

de ce beau projet à ſa Femme-de-chambre, qui étoit ſœur de notre Fermiere. M. de Marſin, lui dit-elle, n'aura que quarante ans quand ma Fille en aura douze, cet âge n'eſt point caduc; il eſt vrai qu'il n'a pas de ſanté, mais c'eſt cela même qui me fait naître l'idée de ce mariage. Ma Fille, encore jeune, ſans connoiſſance du monde, ne ſentira point le déſagrément d'une pareille alliance; & lorſque l'âge lui ouvrira les yeux ſur ce ſujet, elle touchera au moment d'être veuve & riche : car il eſt certain que cet homme ne peut vieillir; il a pluſieurs maladies, qui vraiſemblablement l'enleveront de bonne heure; & pour peu que ma Fille ſoit raiſonnable, l'agréable perſpective du futur la conſolera du préſent. Ce beau raiſonnement ne put perſuader Conſtance, ſa Femme-de-chambre, qui pourtant n'oſa la contredire, parce qu'elle n'y eut rien gagné : ma Mere, qui étoit la plus exacte à demander des conſeils, ſe piquant toujours d'agir à ſa tête; j'en demande bien pardon à ſes manes, mais elle avoit tous les défauts qu'occaſionnent la petiteſſe d'eſprit & une fauſſe dévotion.

La Fermiere, qui avoit été ma Nourrice, apprit de ſa ſœur, que ce mariage, qui n'étoit d'abord qu'une fable, pour-

roit fort bien ſe réaliſer un jour : cette Fermiere m'aimoit en vraie Nourrice ; c'eſt-à-dire, ſans rime ni raiſon : elle s'emporta à cette nouvelle, jura qu'elle étrangleroit plutôt M. de Marſin que de ſouffrir que je lui fuſſe ſacrifiée ; & Conſtance eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller dire des injures à ma Mere. Pour ſe dédommager de la contrainte que ſa ſœur lui impoſoit, elle ne perdit aucune occaſion d'augmenter la répugnance que j'avois pour M. de Marſin, & elle ne réuſſit que trop. Mon horreur pour lui augmentoit avec mon âge : malheureuſement pour moi, il étoit dans des diſpoſitions toutes contraires. Son amour, (car il en étoit venu à m'aimer, par déſœuvrement, je crois,) ſon amour, dis-je, croiſſoit avec moi, & il trouvoit le terme que ma Mere avoit fixé, bien long. Son opiniâtreté me ſervit en cette occaſion ; elle avoit prononcé que je ne me marierois qu'à quatorze ans ; ſa parole étoit la Loi & les Prophetes ; il ne falloit pas penſer à en rabattre un ſeul jour. J'en avois douze, lorſque je tombai dans une langueur qui avoit ſa ſource dans ma répugnance pour le mariage projetté ; ma Mere n'en voulut pas convenir, & prétendit qu'un peu de ſociété me rendroit ma pre-

miere gaieté. Ma Nourrice avoit une fille de ſeize ans, qui étoit depuis la premiere enfance auprès de ſa Marraine, qui s'étoit retirée dans un Couvent. Ma Mere propoſa à ſa Fermiere de faire venir cette fille, & M. de Marſin promit d'avoir ſoin de l'établir; l'eſpoir d'avoir une compagne me rendit bientôt une partie de ma belle humeur, car il faut peu de choſe à douze ans pour faire diverſion. Cependant l'idée que je m'en étois formée, n'approcha pas du plaiſir que je goûtai en la voyant: mon cœur vola vers elle, & je dis à M. de Marſin que je deviendrois de bon cœur ſa femme, pourvu qu'il me jurât de ne me ſéparer jamais de ma chere Annette. Il applaudit à mon goût, & jura tout ce que je voulus: il falloit que ſon ridicule amour pour moi fût un de ces maux incurables qui réſiſtent à tous les remedes, puiſque la vue d'Annette ne le rendit pas infidele. Imaginez-vous une grande fille, faite au tour, & dont les moindres mouvements avoient une grace infinie; de grands yeux bleus aſſortiſſoient parfaitement à des cheveux d'un noir parfait; tous ſes traits étoient faits l'un pour l'autre, & ç'eût été une beauté accomplie, ſi ſon teint eût été plus blanc: ce défaut étoit compenſé par des couleurs

vives; en un mot, elle paroiſſoit faite pour plaire, & plaiſoit effectivement au premier coup d'œil. Je ne vous parlerai pas des graces de ſon eſprit, mon pinceau ſeroit ſuſpect, & j'en ai déja trop dit pour une Amante, pour une Epouſe. Vous croyez ſans doute que ces mots m'ont échappé, & que je voulois dire une Amie : il n'eſt pas queſtion d'un homme, dites-vous; mais de la Fille de la Fermiere. Vous êtes excuſable de parler ainſi, chere Amie : ah! ne l'étois-je donc pas de m'y méprendre? pouvois-je être en garde contre un amour qui ſe couvroit ſi habilement du voile de l'amitié? Une perſonne plus expérimentée que moi n'auroit pu ſe défendre d'un piege ſi adroitement tendu; comment une fille de douze ans eût-elle pu s'en préſerver? mais il eſt temps que je vous développe ce myſtere.

Je vous ai déja dit que ma Nourrice ne pouvoit penſer ſans horreur au mariage qui m'étoit deſtiné : elle rouloit dans ſa tête mille projets pour le rompre, & n'étoit ſatisfaite d'aucun; le hazard la ſervit à ſouhait. Une de ces nuits d'été qu'on préfere au jour pour voyager en Provence, un orage imprévu obligea un Voyageur de chercher un aſyle dans la Ferme;

il n'étoit ſuivi que d'un ſeul domeſtique, mais ſes habits annonçoient un homme de condition. La Fermiere apprenant des deux Voyageurs qu'ils n'avoient point ſoupé, leur offrit un repas frugal, & les ſervit à table : elle aimoit beaucoup à parler ; & comme j'étois l'objet permanent de ſes penſées, elle n'eut rien de plus preſſé que de raconter mon hiſtoire à ce jeune Seigneur. Il l'écoutoit avec une attention qui lui parut de bon augure ; & ſans ſavoir où cela la conduiroit, elle lui exagéra tellement mes charmes, qu'elle lui inſpira un deſir violent de me voir : il la pria de lui procurer cette faveur, avec une vivacité qui reſſembloit déja à de l'amour. Hélas ! il s'introduit par les oreilles auſſi-bien que par les yeux ! La Fermiere le lui promit, perſuadée que ma préſence acheveroit ce que ſon diſcours avoit commencé. Il étoit queſtion de gagner le domeſtique, qui étoit une ſorte de Valet-de-chambre, à qui le pere du jeune Voyageur avoit donné beaucoup d'autorité ſur ſon fils ; cela ne fut pas fort difficile : ces ſortes de gens ſont toujours prêts à ſervir les paſſions de leurs Maîtres quand ils en eſperent quelque profit ; & ce Valet, qui ſe nommoit Dubois, ſavoit que ſon jeune Pupille étoit auſſi libéral

que ſon Pere l'étoit peu. On les cacha donc tous deux dans un endroit d'où ils pouvoient me voir ſans être vus ; &, dès le matin, ma Nourrice m'envoya dire qu'elle vouloit me faire préſent d'un nid où il y avoit ſix oiſeaux. C'étoit un préſent trop conſidérable pour moi, pour y manquer ; je courus à la Ferme, & ma Nourrice, ſous prétexte de me faire acheter le don qu'elle vouloit me faire, m'obligea de chanter & de danſer. Mon éducation, négligée ſur tous les autres points, avoit été parfaite du côté de ces avantages : ma Mere, qui excelloit dans ces deux Arts, s'étoit fait un amuſement de cultiver mes talents pour l'un & pour l'autre, & l'on diſoit que je ſurpaſſois ma Maîtreſſe. A peine fus-je ſortie, que, courant à l'endroit où elle avoit caché l'Etranger, elle lui demanda, d'un air ſatisfait, comment il trouvoit ſa Fille. Ma bonne Mere, lui dit ce jeune homme, je n'ai rien vu juſqu'à préſent qui puiſſe lui être comparé ; mais hélas ! que le plaiſir de l'avoir vue me coûtera cher, ſi vous n'avez pitié de la ſituation où je ſuis, & ſi vous me refuſez votre ſecours ! Je ſuis fils unique du Marquis de Sainville : je ne vous diſſimulerai point que mon Pere aura d'abord quelque répugnance à me

laiſſer contracter un mariage qui dérangera les vues qu'il a ſur mon établiſſement; cependant il m'aime avec tant de tendreſſe, qu'il ne pourra réſiſter à mon déſeſpoir. D'ailleurs, le bien de ma Mere eſt aſſez conſidérable pour faire un ſort avantageux à la charmante Emerance; je jure, en préſence du Ciel & devant vous, de ne point abuſer de la grace que je vous demande : procurez-moi le plaiſir de la voir, de m'en faire aimer, & comptez ſur ma reconnoiſſance & ſur mes bienfaits. Oh pour cela, dit la Fermiere, ce n'eſt pas dont je ſuis en peine; je ne ſuis point intéreſſée, Dieu merci, & je ne demande qu'à voir cette chere enfant heureuſe. Quant à ce que vous me dites de votre Pere, je lui défie de trouver mieux que ma Fille, qui, outre ſa gentilleſſe, eſt Fille d'un Pere auſſi noble que le Roi. Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe, c'eſt le moyen de vous faire parler à cette chère Petite. Elle s'arrêta après avoir dit ces paroles, &, après avoir rêvé quelque temps, elle apprit au Marquis qu'elle devoit, dans deux jours, envoyer chercher une Fille qu'elle avoit au Couvent, pour me tenir compagnie. Annette, ma fille, n'eſt point connue ici, ajouta-t-elle; vous êtes à peu près de ſon âge, rien n'empêche que vous

ne paſſiez pour elle. M. de Sainville manqua mourir de joie d'avoir trouvé cet expédient, qui lui parut admirable : ſon Valet-de-chambre voulut lui en faire remarquer les conſéquences ; ſon jeune Maître lui ferma la bouche, en lui jurant que ſa fortune ſeroit le prix de ſa complaiſance. La Fermiere donna une Lettre à Dubois pour retirer ſa Fille du Couvent, & la conduire tout de ſuite dans un autre, ce qui étoit d'autant plus facile que la jeune Fille étoit prévenue ſur ſa ſortie : tout s'exécuta heureuſement, &, ſix jours après, le Marquis fut préſenté à ma Mere, ſous les habits & ſous le nom d'Annette.

Permettez-moi de reſpirer, ma chere Lucie : je n'ai pu me rappeller, ſans frémir, l'origine de mes infortunes, & je me ſens incapable de continuer à ce moment à vous les tracer. Je vous avouerai pourtant qu'il m'en coûte de quitter à cet endroit. Ce début ſemble annoncer des fautes d'une autre nature que celles dont je ſuis coupable. Suſpendez votre jugement, chere Amie ; je n'ai, dans ce qui va ſuivre, que des imprudences à me reprocher, & j'eſpere que mon âge & mon ignorance vous les feront excuſer. D'ailleurs, le Marquis, auſſi imprudent que moi, n'étoit pas capable d'un crime ; il

en commettoit un pourtant, en abuſant du foible que ma Nourrice avoit pour moi, pour tromper ma Mere. Cependant, qu'il me ſoit permis de l'excuſer à vos yeux. Le déguiſement qu'il avoit pris, ne lui paroiſſoit qu'un artifice louable pour délivrer une infortunée des maux qu'on lui deſtinoit : les paſſions d'un homme de dix-huit ans ſont éloquentes & habiles, quand il eſt queſtion de raſſurer ſon ame encore timorée contre ce qui eſt criminel, ſi l'action peut être enviſagée ſous une ſeule vue honnête ; & voilà ce qui fit illuſion au Marquis. Une ſéduction qui n'auroit pas eu pour fin une union légitime, auroit été à ſes yeux une baſſeſſe indigne d'un honnête-homme. L'artifice dont il ſe ſervoit pour ſe faire aimer de moi, ne lui parut, au contraire, qu'une ruſe innocente, qu'il crut même une vertu, puiſqu'il s'étoit promis de ne s'écarter jamais avec moi de la plus exacte décence. Il tint parole, ma Chere ; ce qui ne l'empêcha pas de gémir ſur un écart que tout auroit juſtifié, lorſque des lumieres plus pures lui en eurent fait enviſager tout le crime. Hélas ! ſes regrets ne furent pas ſuffiſants pour l'expiation de ſa faute, & le Ciel en a pris la vengeance la plus terrible, comme je vous le détail-

lerai dans ma premiere Lettre : il ſe pourroit bien faire que j'en reçuſſe encore une ici, car le mauvais temps augmente ; il faut bénir Dieu de tout.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

QUe je vous ſuis obligée, chere Amie, pour le récit intéreſſant que vous avez bien voulu me faire ; vous devez juger de mon impatience pour la ſuite de votre Hiſtoire, par le vif intérêt à tout ce qui vous touche. Oui, Madame, je vous le répete ; c'eſt moins la curioſité qui m'engage à vous prier de ne point différer à nous inſtruire, que l'eſpoir de vous devenir utiles. Croyez que ſi votre Epoux jouit encore de la lumiere, nous découvrirons ſes traces ; le Marquis ſaura trouver les moyens d'intéreſſer les Puiſſances dans nos recherches, & il ſe flatte qu'elles ne ſeront point infructueuſes.

En liſant le commencement de votre Hiſtoire, je n'ai pu m'empêcher de ſouhaiter qu'elle fût un jour publique : elle offre d'importantes réflexions aux parents, ſur la conduite qu'ils doivent garder à

l'égard de leurs enfants. Peut-être auſſi multiplieroit-on inutilement les leçons ſur cet important article; les exemples réitérés des malheurs qui ont été occaſionnés par la dureté & le deſpotiſme paternel, ont été juſqu'ici en pure perte: ceux qui ſont raiſonnables, n'en ont pas beſoin; & les autres, aveuglés par quelque paſſion, ne veulent pas ſe les appliquer. Je ſoupai hier avec un Gentilhomme Anglois, qu'on peut mettre au nombre des victimes d'une autorité pouſſée à l'excès; je ne puis me refuſer de vous écrire ſa ſinguliere Hiſtoire.

Sir Jean Campel eſt fils d'un Pere qui avoit de très-grands biens; il entra dans ſa ſeptieme année, lorſqu'un des Amis de ſon Pere mourut, & laiſſa une fille, qui, étant unique, devenoit une riche héritiere. Le mourant, par ſon teſtament, déclara M. Campel Tuteur de ſa fille, le pria de lui ſervir de pere, & de la marier quand elle ſeroit en âge. Cette fille, qu'on nommoit Lady Bel, fut élevée avec le petit Campel, & ces enfants s'aimoient comme s'ils euſſent été frere & ſœur. Sir Campel voyoit avec joie l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, car il avoit décidé de les marier enſemble; & peut-être ces enfants l'euſſent-ils ſouhaité, s'ils n'euſſent

pas découvert qu'on vouloit les y forcer. Mais tel eſt le cœur de l'homme : les plus grands biens ne le touchent plus s'il ne les deſire ; & il eſt au moment de les déteſter s'il touche à celui d'être contraint d'en jouir. Le jeune Campel avoit ſeize ans, lorſque ſon pere, l'ayant fait venir dans ſon cabinet, lui annonça qu'il devoit ſe préparer à partir pour faire ſes voyages, qu'il ne lui donnoit que huit jours pour prendre congé de ſes Amis, & épouſer Lady Bel. Un coup de foudre n'eût pas plus effrayé le jeune homme, que cet ordre. Il repréſenta à ſon Pere qu'il étoit trop jeune encore pour prendre un engagement irrévocable ; qu'à la vérité Lady Bel promettoit beaucoup ; mais que le caractere d'une fille de douze ans n'étoit pas décidé ; qu'il ne vouloit s'engager qu'avec une perſonne qu'il pût aimer, & dont l'eſprit, les vertus, les défauts même puſſent ſympathiſer avec les ſiens : il ajouta qu'il n'avoit aucune répugnance pour cette enfant, & que peut-être un jour il s'eſtimeroit heureux de l'obtenir ; que ce jour n'étoit pas encore venu, &, ſelon le jeune homme, il falloit l'attendre. Sir Campel ne fut pas de cet avis : il reſſembloit à Madame votre mere ; quand il avoit déclaré ſon ſentiment, tout étoit dit, & il

falloit que tout fût accompli. Ainſi, malgré les larmes du fils, il fallut paſſer outre. Le lendemain des noces, Sir Jean, pourvu d'un Gouverneur, d'un bel équipage, & d'une forte doſe d'antipathie pour ſa femme, partit pour ſes voyages. Son Pere, ſatisfait de l'avoir fixé, fournit abondamment à ſes beſoins & à ſes plaiſirs; hélas! il n'en étoit plus pour lui. Ce jeune homme ſe conſidéroit comme un eſclave auquel on avoit lâché la chaîne: il peut ſe promener dans un cercle de cinquante pas; cependant cette ombre de liberté diſparoît dès qu'il veut franchir ce cercle, la réſiſtance de ſa chaîne l'avertit déſagréablement des bornes de cette apparence de liberté qui l'avoit déçu. Les femmes du mérite le plus mince paroiſſoient des divinités à notre jeune Anglois; il envioit le ſort de ceux qui pouvoient encore leur offrir leur main. Ce n'eſt pas que ſon cœur reçut la moindre égratignure pendant huit années qu'il fut abſent; il revint libre en Angleterre avec une crainte violente de revoir ſon Epouſe; il n'y ſeroit pas même revenu, ſon Pere l'en preſſoit inutilement depuis long-temps, le ſeul beſoin d'argent le ramenoit au gîte. Il ne vouloit que ſe faire rendre compte des biens de ſa Mere, & repartir ſur le champ,

champ. Il étoit ſi fort irrité, qu'il ne voulut pas même faire avertir ſon Pere de ſon arrivée, & deſcendit chez un Baigneur. Il fut de là à la Comédie, & ſe plaça à côté d'un de ſes camarades d'école, qu'il avoit reconnu. Sir Jean ſe trouvoit comme un étranger à Londres, & cherchoit à ſe rappeller les traits des perſonnes de ſon âge, qui avoient prodigieuſement changé depuis ſon départ. Ses yeux errants furent bientôt fixés par un objet qui ne lui permit plus la plus légere diſtraction. C'étoit une jeune perſonne dont la beauté lui parut éblouiſſante, & qui lui apprit, pour la premiere fois, qu'il avoit un cœur. Les diamants dont elle étoit couverte annonçoient qu'elle n'étoit pas du commun, & qu'on pouvoit ſans rougir l'avouer pour vainqueur. Sir Jean ne ſentit d'abord que le plaiſir de s'enivrer de la vue des charmes qui s'offroient à ſes yeux; une réflexion cruelle vint troubler ſon ivreſſe. Je ſuis marié, dit-il en lui-même : Pere cruel, ta barbare autorité me rend le plus miſérable des hommes au moment où je pourrois devenir le plus heureux. L'attention que Sir Jean donnoit à cette Dame, étoit trop marquée pour n'être pas apperçue de ſon Ami, qui lui demanda, en ſouriant, comment il

la trouvoit? Au-deſſus de tout ce que j'ai vu de plus beau, répondit Sir Jean. Je te félicite de ton bon goût & de ta bonne fortune, lui dit ſon Ami; car enfin cette femme eſt la tienne. Ne me trompes-tu pas, reprit Sir Jean avec une vivacité que ſon ami attribua à la joie? Non aſſurément, répondit ſon Ami; j'ai l'honneur de la connoître particuliérement, & je t'aſſure que la bonté de ſon caractere répond aux charmes de ſa figure. Il eſt vrai que ſes traits ſont réguliers, dit Sir Jean; cependant ils ne ſont pas faits l'un pour l'autre : ſon teint eſt blanc, mais il lui manque de la vivacité : en un mot, elle eſt belle ſans plaire au cœur, elle ne peut qu'amuſer les yeux. Après cette belle tirade, ſans attendre la réponſe de ſon Ami, il ſe retire, & ſon antipathie avoit pris un tel aſcendant ſur lui, que rien même ne put l'engager à faire une viſite à ſon épouſe. Son Pere en mourut de chagrin, ſans pouvoir le déshériter, parce que ſes biens étoient ſubſtitués. Sir Jean, maître de ſa fortune, écrivit une Lettre fort honnête à ſa femme, pour l'aſſurer qu'elle ſeule eût pu toucher ſon cœur, ſi on l'eût laiſſé le maître d'en diſpoſer; mais que la contrainte dont on avoit uſé à ſon égard, lui avoit rendu

odieuſes les chaînes qu'il eût choiſies. Il lui apprit en même-temps qu'il venoit de doubler la penſion que les conventions matrimoniales lui avoient accordée en cas qu'il mourût, outre tout le bien qu'il avoit reçu d'elle, dont il ne vouloit pas toucher un ſol. Il lui ſouhaitoit, en finiſſant, un ſort plus heureux que le ſien, & avouoit qu'il l'en trouvoit digne. Il lui fit remettre cette Lettre le jour même qu'il s'embarqua pour la France, où il eſt actuellement, bien réſolu de ne jamais remettre le pied en Angleterre tant que ſa femme ſera au monde. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il s'eſt procuré un portrait de cette Dame, qu'il nous a fait admirer, & qu'il ne part aucune perſonne de ſa connoiſſance qui ne ſoit chargée d'un préſent de ſa part pour cette femme qu'il reſpecte, qu'il plaint, qu'il aime peut-être, & avec laquelle il ne peut pourtant ſe réſoudre à vivre.

Voyez, Madame, où m'ont mené les réflexions que votre hiſtoire a fait naître; elles m'ont fait perdre de vue des choſes qui ſans doute vous intéreſſeront davantage. Je fus voir Victoire auſſi-tôt que mon Pere fut hors de danger, & je crus découvrir ſur ſon viſage les traces de ſes larmes. Je l'accablai de careſſes, pour

l'engager à m'ouvrir ſon cœur. Elle ne réſiſta pas long-temps ; & après quelques ſoupirs, l'apoſtume creva. Le Marquis, depuis quelques ſemaines, l'a traitée avec une indifférence qui n'a plus qu'un pas à faire pour devenir mépris ; il lui fait ſentir durement qu'il lui a ſacrifié de grandes richeſſes, & prétend qu'elle doit le dédommager de ce ſacrifice par une ſoumiſſion aveugle à ſes volontés, ou plutôt à ſes caprices. Comme je m'étois perſuadée qu'elle aimoit ſon Epoux, j'ai cru d'abord que ſon cœur étoit déchiré par une telle conduite ; je me trompois, Madame, il n'y a que ſa vanité de bleſſée. Elle n'aimoit dans le Marquis que le rang & les plaiſirs qui ſont à la ſuite des richeſſes, & la conſidération qu'un grand nom attire ; le changement de ſon Epoux ne l'afflige qu'autant qu'il ſemble prouver le peu de pouvoir de ſes charmes. Je tremble qu'elle ne veuille ſe raſſurer en les eſſayant ſur d'autres. Ce qui augmente mes craintes, c'eſt qu'elle eſt liée avec des femmes ſans principes & ſans mœurs, qui traînent à leur ſuite tous les oiſifs de la Cour. J'ai voulu lui repréſenter le danger d'une telle ſociété ; le feu avec lequel elle entreprend de juſtifier la conduite de ces femmes, m'apprend qu'elle n'eſt pas

fort éloignée de les imiter. Son Epoux n'a pas, à beaucoup près, les mêmes inquiétudes que moi à cet égard; il ſemble même appréhender que je n'arrache ſon Epouſe au danger dont elle eſt menacée, & il ne travaille qu'à m'ôter ſa confiance: il tourne en ridicule toutes mes actions, & s'applaudit hautement d'avoir échappé à ce qu'il nomme ma pruderie; ſelon lui, vingt intrigues dans une femme incommodent moins un mari que cette affectation de morale qu'il me ſuppoſe. Avec de telles leçons, il eſt aiſé de prévoir le parti que prendra ſon Epouſe; elle touche peut-être au moment de ſa perte, ſans qu'il me reſte la plus foible reſſource pour la lui faire éviter. Ce n'eſt point de Victoire que j'apprends les efforts que fait le Marquis pour aliéner de moi le cœur de ſa Femme, c'eſt Henriette qui vient de m'en inſtruire; partagée entre Victoire & moi, elle n'a pas la force de prendre un parti. Elle convient de tout ce que je lui dis ſur le danger des compagnies avec leſquelles elle ſe lie chaque jour de plus en plus; & auſſi-tôt que je l'ai perdue de vue, elle ſe laiſſe entraîner par Victoire, & ſe livre à des diſſipations qui la fatiguent & l'excedent, ſeulement parce qu'elle n'a pas la force de s'y refuſer.

Voilà où j'en ſuis avec nos deux pauvres Amies, auxquelles je ne tarderai pas de paroître ridicule & même odieuſe, ſi je veux m'oppoſer avec force au torrent qui les entraîne. Je leur ai annoncé votre départ pour le Piémont, ſans leur faire enviſager votre retour. Henriette a paru véritablement touchée de cet éloignement: Victoire a cherché à le paroître; mais non, je m'explique mal, elle a reſſenti à cette nouvelle deux ſentiments oppoſés, qui ont rendu ſes mouvements équivoques. Elle vous aime ſans doute, & vous craint encore davantage. Le premier de ſes ſentiments lui rend votre éloignement douloureux; le ſecond fait regarder votre abſence comme un événement qui débarraſſe d'un Cenſeur incommode. Il s'en faut de beaucoup que j'aie ſur elle un aſcendant pareil au vôtre; cependant, je ſens qu'elle me craint, qu'elle compte les momènts où je dois reſter ici, & qu'elle ſouhaite paſſionnément celui où je dois retourner dans mes Terres. Vous êtes peut-être ſurpriſe, chere Amie, que je veuille quitter Paris dans une ſaiſon ſi rigoureuſe, & où la Campagne a ſi peu de charmes; prenez-vous-en aux réflexions que votre Lettre m'a fait faire. Elle m'a convaincue de la néceſſité d'aſpirer à cette

perfection du Chriſtianiſme que je croyois peu propre à mon état, & que j'apperçois aujourd'hui comme abſolument néceſſaire. J'ai réfléchi ſur mille circonſtances de votre vie, qui me paroiſſoient indifférentes, & j'ai compris que c'étoit un tiſſu continuel de ces petites vertus cachées qui n'éblouiſſent point, & qui menent au terme; je me ſuis propoſée de les imiter. En conſéquence, je ſerois reſtée à Paris dans une ſaiſon où c'eſt une ſingularité d'aller à la Campagne; la Providence m'a fourni un moyen de m'en éloigner, qui paroît fort naturel. Le feu a pris à une très-belle maiſon que nous avons en Bourgogne, à peu de diſtance de Paris; on mandoit au Marquis qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'il s'y tranſportât pour ordonner les réparations; il a été tout ſimple d'annoncer que je voulois l'accompagner. Cette abſence ne ſera pas longue, & l'eſt pourtant aſſez pour eſquiver les folies du Carnaval, que nous paſſerons dans cette Terre; enſuite il faudra jouir du Printemps : mes couches arriveront, & inſenſiblement je déſaccoutumerai mes connoiſſances de me voir dans toutes les parties, comme je l'ai fait depuis mon mariage. J'employerai le temps de cette retraite à ſonder mon cœur ſur l'amour des

créatures. Le cercle de mes attachements eſt étroit, mais il n'en eſt que plus vif. J'y apprendrai auſſi, s'il m'eſt poſſible, à purifier mes intentions. Je ne le ſens que trop, chere Amie; ſans vos ſages avis, je me ſerois livrée aux exercices de la charité chrétienne pour ſatisfaire mon cœur, & ſans aucun rapport à Dieu. Vous le ſavez, j'aime naturellement à donner; juſqu'à ce jour je n'ai été que généreuſe, & je vais travailler à devenir charitable. La ſociété de ma petite Marie remplira tout le temps que mes devoirs n'occuperont pas; je ne puis vous exprimer l'amitié que je me ſens pour elle, & l'agrément de ſon commerce: il eſt ſurprenant qu'une fille de cet âge ait l'eſprit ſi cultivé; ce n'eſt pas ſeulement de l'agréable, c'eſt du ſolide, du ſublime même. Le génie de cette aimable enfant l'a portée aux plus grandes choſes; l'étude des Langues mortes, les Mathématiques ont été les amuſements de ſon enfance; & ſes lumieres extraordinaires, il faut que le hazard les découvre; rien de ſi ſimple, de ſi uni que ſa converſation. Elle étoit l'autre jour dans ma chambre, lorſque la femme la plus femme qu'il y ait au monde, y entra; elle venoit me conſulter ſur une mode nouvelle qu'elle vouloit introduire.

Vous connoiſſez mon ineptie & mon dégoût pour cette ſublime ſcience. Marie s'exprima en perſonne conſommée dans l'art de la toilette, & cette Dame l'admira comme un prodige. Lorſqu'elle nous eut quittées, je demandai à Marie comment elle avoit pu ſe prêter pendant une heure à de telles puérilités? Que voulez-vous, me dit-elle? il faut un peu vivre pour les autres; j'ai rendu cette pauvre femme heureuſe pour vingt-quatre heures au moins. Je vous avoue, ma Chere, que cette façon de penſer rend cette enfant reſpectable à mes yeux. Voilà encore une de ces choſes que je veux faire entrer dans le plan de vie que je médite, ſavoir s'ennuyer de bonne grace avec les ſots. Oh! cela ne ſera pas le moins pénible. Quelle honte, ſi une fille de quinze ans avoit le courage de faire par humanité, ce que je refuſerois de pratiquer pour plaire à Dieu! Le Marquis, mon Epoux, eſt enchanté de cette belle Inconnue. Je vous ai dit que ſa chambre eſt de plein-pied à notre appartement, nous y paſſons tous les moments que nous pouvons dérober au Public. C'eſt par le choix de ſes Livres que nous avons découvert les progrès qu'elle a faits dans les Sciences. Mon Epoux, ſurpris d'un goût

ſi ſingulier dans une fille de ſon âge, lui en a demandé l'origine. Je le dois à l'amour, a-t-elle répondu; il m'a fait adopter les penchants de celui que j'aime, & avec lequel je comptois paſſer ma vie. Vous ſentez, Madame, combien un tel diſcours doit augmenter notre curioſité; elle perce à travers notre diſcrétion, & notre belle Inconnue nous aſſure qu'elle eſpere bientôt être en état de la ſatisfaire. Elle a écrit quelques Lettres, qu'elle a prié mon Epoux de mettre lui-même à la poſte, parce qu'elles ſont pour elle d'une telle conſéquence, qu'elle ne vouloit s'en rapporter qu'à lui. Elle m'aſſure que les réponſes, qu'elle attend, la détermineront à m'ouvrir ſon cœur. Cette Lettre finira comme les autres, par deſirer de vous voir au milieu de nous avec cette chere Fille, l'objet de votre voyage. Nous nous approchons de vous de quelques journées de chemin; que ne puis-je franchir tout-à-coup celui qui nous ſépare! & n'allez pas me gronder de la vivacité de ce ſentiment, vous m'en avez donné le mauvais exemple.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

J'Approche du moment heureux qui doit réaliſer mes eſpérances, ma chere Marquiſe : dans une heure nous paſſerons la montagne ; & une fois parvenue au pied, rien ne pourra ralentir notre marche.... Encore une pauſe, ma chere Marquiſe ; il faut paſſer le reſte du jour à l'Hôpital qui eſt ſur le Mont Cénis : mais mes Porteurs ſont perſuadés que demain matin nous pourrons ſortir de cette eſpece de purgatoire, où l'on n'eſt pas dans le feu, mais dans la neige juſqu'à micorps.... Le froid continue d'être exceſſif, & j'ai fait uſage de mes liqueurs dans le chemin, plutôt par complaiſance que par un beſoin réel, tant je ſuis bien couverte. A meſure que j'approche du terme de mon voyage, plus ma joie devroit s'augmenter ; mais j'entrevois des choſes qui peuvent m'occaſionner de nouvelles peines. Pour vous mettre en état de bien juger de ma ſituation, je dois vous continuer le récit de mon Hiſtoire.

Suite de l'Hiſtoire d'Émerance.

Vous vous ſouvenez que le jeune Marquis de Sainville s'étoit introduit auprès de moi ſous le nom d'Annette; il triompha, comme je vous l'ai déja dit, de la mélancolie qui avoit allarmé ma Mere. Elle s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes vues; déterminée à ne point écouter mes répugnances lorſqu'il ſeroit queſtion de mon mariage, elle vouloit du moins mettre tout en uſage pour les diminuer. Annette avoit pris un grand aſcendant ſur moi; elle réſolut d'employer ſes ſoins pour me réſoudre à lui obéir de bonne grace. Elle la prit en particulier, lui exagéra les grands biens & le bon caractere de M. de Marſin, & promit de la marier elle-même avantageuſement, ſi elle parvenoit à me rendre docile ſur ce point qui lui tenoit tant au cœur. La fauſſe Annette loua la prudence de ma Mere, releva le bonheur que je devois eſpérer dans un mariage qui devoit ſitôt me rendre veuve & riche; & elle promit de manier ſi bien mon eſprit, qu'elle m'ameneroit à le ſouhaiter & à le ſolliciter moi-même. Dès ce moment, je fus abandonnée aux ſoins de ma prétendue Compagne, qui, ſous pré-

texte de gagner ma confiance, ne me quittoit point depuis le matin jusqu'au soir, & employoit ce temps à m'inspirer des sentiments bien différents de ceux qu'elle avoit flatté ma Mere de faire naître en moi. Comme ce mariage affreux étoit l'objet de toutes mes terreurs, j'en parlois souvent à Annette, ou plutôt j'avois peine à parler d'autres choses. Un jour que cette pensée m'avoit affectée de la maniere la plus désagréable, Annette, qui vint me joindre au bout du jardin, me trouva baignée de larmes. Sitôt que je l'apperçus, je m'écriai : C'en est fait, jamais je n'épouserai M. de Marsin, j'aimerois mieux mourir mille fois. Ma chere Emerance, me répondit-elle, croyez-vous qu'on écoutera votre répugnance, & qu'on vous laissera maîtresse de votre choix? Vous dites que vous voulez mourir; mais vous ne pourriez vous donner la mort sans commettre un grand crime: vous en feriez même deux; car si on m'apprenoit dans mon Couvent que vous fussiez morte, pensez-vous que je vouluſſe vivre après vous? Quoi, répondis-je, toute effrayée, voulez-vous retourner dans votre Couvent, & me quitter? Il le faut bien, répondit la fausse Annette, d'un air consterné; je vois que vous épouserez M. de

Marſin malgré vous, que vous ſerez la plus malheureuſe perſonne du monde; penſez-vous que j'aurois le cœur de vous voir ſouffrir depuis le matin juſqu'au ſoir? Oh! non, chere Emerance, il faut que je m'en aille bien vîte dans mon Couvent, où j'étois ſi heureuſe, où toutes les Religieuſes & leurs Penſionnaires ſont contentes comme des Reines : je ſens bien que je ne le ſerai plus, ajouta-t-elle, en feignant d'eſſuyer ſes larmes; mes bonnes Amies auront beau me careſſer, je penſerai toujours à vous, & cela me rendra miſérable. Ah! mon Dieu, que je ſuis malheureuſe, m'écriai-je en ſanglottant! pourquoi n'ai-je pas la liberté de vous ſuivre dans ce Couvent? Vous me faites naître une idée, ma Chere, me dit Annette. L'Abbeſſe eſt la meilleure perſonne du monde; quand elle étoit jeune, on voulut auſſi la marier malgré elle : elle m'a conté cela pluſieurs fois; elle ſe ſauva dans ce Couvent, & elle a beaucoup de pitié des pauvres filles qu'on veut forcer à prendre de vilains maris qu'elles n'aiment pas; je ſuis bien ſûre que cette Dame vous aimera à la folie. Il faudroit donc nous ſauver d'ici, & aller à ce Couvent, où l'on n'auroit garde de venir vous chercher; M. de Marſin vous croyant per-

due, prendroit une autre femme; alors vous écririez à votre Mere, & il faudroit bien qu'elle vous pardonnât; le pis-aller, ſi elle ne le vouloit pas, ſeroit de nous faire Religieuſes toutes les deux. De tout mon cœur, m'écriai-je avec un tranſport de joie; pourvu que je n'épouſe point M. de Marſin, & que je ne me ſépare jamais de vous, je ſerai contente. Il n'y a qu'une choſe qui me faſſe de la peine; c'eſt que ma Mere ſera fâchée contre moi, & je l'aime beaucoup. Là, en conſcience, ma chere Annette, eſt-il bien vrai qu'on peut me faire épouſer cet homme malgré moi? Comment fait-on pour marier les gens? La Mere, me dit Annette, fait venir un Prêtre; on prendra votre main & on la mettra dans celle de M. de Marſin, alors le mariage ſera fait. Fuyons donc bien vîte, dis-je avec précipitation; ma Mere eſt plus forte que moi, elle prendroit ma main, ſans s'embarraſſer de mes cris; cela eſt bien ſûr, je ne pourrois m'en défendre.

Rappellez-vous, ma Chere, que je n'avois pas encore treize ans accomplis, que je vivois dans cette maiſon de campagne, ſéparée du monde entier, pour ainſi dire, ſans autre compagnie que celle de ma Mere & de M. de Marſin, qui

avoient eu de bonnes raiſons d'écarter tous ceux qui auroient pu me donner des lumieres contraires à leurs vues. Cela ſuppoſe une ignorance craſſe & une grande facilité à être trompée ; Sainville en profita, & l'honnêteté de ſes vues ne peut juſtifier ſa conduite : mais c'étoit un enfant encore ; la lecture des Romans avoit, pour ainſi dire, été ſa ſeule étude, & il y avoit appris qu'on peut ſe permettre tout pour ſatisfaire une paſſion violente. Il m'a avoué depuis que c'étoit les faux principes qu'il avoit puiſés dans ces Livres, qui avoient étourdi ſa conſcience, ou plutôt qui lui avoient donné le funeſte courage de s'élever au-deſſus de ſes remords.

Je vous ai dit que le Marquis étoit arrivé chez la Fermiere avec un ſeul Valet-de-chambre, nommé Dubois ; le reſte des Domeſtiques, qui devoient l'accompagner dans ſes voyages, l'attendoient à Villefranche. Dubois s'étoit chargé de les congédier, & étoit revenu dans un Village voiſin, où il attendoit les ordres de ſon Maître. Je crois vous avoir dit que ce Valet avoit auſſi la confiance de ſon vieux Maître. (Vous voyez combien il en étoit digne.) Il étoit vendu corps & ame au jeune Marquis, qui l'avoit gagné par ſes

BIBLIOTECA NAZ
RCMA
VITTORIO.EMANUELE

bienfaits. Il ne s'attendoit pourtant pas au dénouement de cette intrigue, & voulut faire quelques repréſentations : le Marquis lui dit froidement, que toutes ſes réflexions étoient faites, qu'il ne pouvoit vivre ſans moi ; & que, s'il refuſoit de le ſervir, il ſe paſſeroit ſon épée au travers du corps, ou ſe jetteroit dans la riviere. Dubois connoiſſoit ſon jeune Maître, & le croyoit capable d'exécuter cette menace, ce qui l'eût privé de la fortune qu'il en attendoit ; il ſe prêta donc à tout, & il ne fut plus queſtion que de gagner ma Nourrice. Cette femme en avoit trop fait pour reculer ; elle trouva le projet du Marquis admirable, il la débarraſſoit de ſes craintes ; car elle trembloit que quelque événement imprévu ne découvrît ſa trahiſon, & elle ne fut plus en peine que d'aſſurer notre fuite pour ſe ménager l'impunité. Le Marquis lui jura qu'il m'épouſeroit à Avignon, que de là il ſe rendroit à Paris, que nous pourrions y vivre ignorés juſqu'à ce qu'il eût obtenu le conſentement de ſon Pere, qui pourroit d'autant moins le refuſer que c'étoit le ſeul moyen de lui ſauver la vie. Je ne vous le diſſimule point, ajouta le Marquis, le rapt que je fais, me conduiroit ſur un échafaud, ſi mon Pere refuſoit de ratifier mon

union avec Emerance ; il ne m'expoſera point à un tel péril, & Madame de Vaſque trouvera, dans mon rang & ma fortune, un ample dédommagement de ce qu'elle eſpéroit en ſacrifiant ſa Fille à M. de Marſin. Ce raiſonnement étoit juſte : ma Nourrice ne vit aucun inconvénient dans l'enlévement propoſé ; car il ne lui vint jamais dans l'eſprit que le Marquis pût manquer à ſes promeſſes ; elle me croyoit digne d'un Roi, & le Marquis lui paroiſſoit trop ſenſé pour laiſſer échapper une ſi bonne fortune. Cela ne peut excuſer ſon imprudence, & mon âge ſeul peut juſtifier la mienne.

Dubois, chargé du ſoin de nous trouver une chaiſe de poſte, s'en acquitta ponctuellement. Il nous fut aiſé de ſortir de la maiſon où nous n'étions pas obſervés. Nous nous couchâmes à l'heure ordinaire, & je me r'habillai auſſi-tôt que la Servante, qui couchoit dans ma chambre, fut endormie. Annette m'attendoit à la porte de la chambre ; nous gagnâmes la Ferme, où ma Nourrice m'ayant embraſſée pluſieurs fois, nous mit dans notre chaiſe de poſte, qui étoit à cent pas de là. Nous y entrâmes à onze heures du ſoir ; & quoique ma démarche me parût indiſpenſable, je ne pus m'empêcher

de verſer un torrent de larmes en quittant cette maiſon; je crois pourtant qu'elles n'avoient pour objet que le chagrin que j'allois donner à ma Mere. Je me croyois juſtifiée par la néceſſité, ſans pouvoir me conſoler d'être forcée de la fâcher. Les careſſes d'Annette, les projets de la vie heureuſe que nous allions mener au Couvent, diſſiperent ma triſteſſe. Nous ne changeâmes point nos chevaux juſques ſur les huit heures du matin; le Marquis n'avoit eu garde de ſe ſervir de la poſte, dans la crainte qu'elle ne ſervît à découvrir nos traces. Dubois s'étoit pourvu de deux bons chevaux, qui pourtant n'en pouvoient plus; & il fallut les laiſſer à la poſte, où Dubois promit de les reprendre. Nous marchâmes encore quatre heures, & il en étoit douze lorſque nous arrivâmes à Avignon. Le Marquis commença à reſpirer alors, & ſe crut en ſûreté. J'étois très-fatiguée; il me propoſa de reſter deux jours à nous repoſer en cette Ville, où il m'aſſura que nous n'avions rien à craindre; & comme je paroiſſois ſurpriſe de n'être pas encore arrivée dans notre Couvent, après avoir tant marché, il me dit qu'il avoit été forcé de prendre un grand détour, dans la crainte d'être pourſuivi. Nous avons encore une

grande journée de chemin, me dit-il, & il eſt très-dangereux, car il y a des voleurs : on pourroit fort bien attaquer une chaiſe où il n'y a que deux jeunes filles; mais les voleurs n'oſeroient l'arrêter s'il y avoit un homme; j'ai donc envie, ma chere Emerance, de m'habiller en garçon. Je trouvai cette idée admirable. Dubois, qui paſſoit pour le Maître de la chaiſe, eut ordre d'acheter des habits d'hommes, à peu près de la taille d'Annette; vous comprenez que la commiſſion ne fut pas difficile : on apporta les habits du Marquis; il en choiſit un riche, qu'il feignit de marchander & de payer; & étant entré dans un cabinet, la fauſſe Annette revint, un demi-quart-d'heure après, ſous ſa forme naturelle. Comment me trouvez-vous ſous cette métamorphoſe, me demanda le Marquis? En vérité, lui dis-je, ce déguiſement vous va à merveille, & c'eſt dommage que vous ne ſoyez un garçon, vous ſeriez charmant. Et ſi j'étois véritablement un Cavalier, me dit le Marquis, auriez-vous autant de répugnance à m'épouſer que M. Marſin? Non, ma chere Amie, lui dis-je, en voulant l'embraſſer; mais tout-à-coup je me ſentis arrêtée à la vue de cet habit, & je dis au Marquis : En vérité je ſuis bien ſotte,

cet habit me fait peur, j'oublie que vous êtes ma chere Annette; je me remis ſur ma chaiſe, d'où je m'étois levée, & je continuai à dire au Marquis : Oui, ſi vous étiez à la place de M. de Marſin, je retournerois tout-à-l'heure chez ma Mere, & je me marierois dix mille fois avec vous ſi cela étoit néceſſaire; tenez, voilà la main pour gage de ce que je vous dis. Le Marquis ſe jetta à mes pieds, & prenant la main que je lui préſentois : Vous conſentez donc à me la donner pour jamais, me dit-il, en me regardant tendrement? Vous êtes folle, lui dis-je, ma chere Annette, levez-vous donc, de quoi vous ſerviroit ma main? ce n'eſt pas la coutume que deux filles ſe marient enſemble, au moins je n'en ai jamais entendu parler; ſi cela ſe pouvoit, je vous jure, de tout mon cœur, que je vous aimerois mieux que tous les hommes du monde. Que mon bonheur eſt grand, ma chere Emerance, me dit le Marquis, en baiſant la main que je lui avois offerte! vous m'aimez, vous me pardonnez la tromperie que je vous ai faite, puiſque c'eſt l'amour que j'ai pour vous qui me l'a inſpirée : vous ſerez mon Epouſe, nous ne nous ſéparerons jamais. Voilà encore ce que je ne ſavois pas, dis-je au Mar-

quis. Mon Dieu, pourquoi m'a-t-on élevée dans une ſi grande ignorance ? Je croyois qu'on ne pouvoit avoir d'amour que pour un homme, & que les filles n'avoient entr'elles que de l'amitié. C'eſt donc auſſi de l'amour que j'ai pour vous, car je vous aime beaucoup plus que ma Mere & que ma Nourrice; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi me demandez-vous pardon ? Pourquoi dites-vous que vous m'avez trompée ? C'eſt une vilaine choſe de tromper les perſonnes, je ne vous en crois pas capable.

Vous pouvez vous imaginer les douceurs que faiſoient goûter au Marquis des déclarations ſi naïves. Ma derniere queſtion l'amena naturellement à me découvrir ſon nom & ſon ſexe, & il me propoſa en même-temps de devenir mon Epoux. Cela ſe pouvoit aiſément à Avignon, où, dans ce temps, on marioit ſans examen tout ce qui ſe préſentoit. Mon étonnement me fit garder quelques moments de ſilence; & le timide Sainville oubliant le pouvoir qu'il s'étoit acquis ſur mon cœur, frémit dans la crainte de me perdre. Il n'eut pas long-temps cette frayeur. Mon cher Marquis, lui dis-je, je ne ſaurois me fâcher contre vous, je ne ſaurois non plus m'empêcher de vous aimer; je crois

qu'il n'y a pas de mal à cela ; car ma Mere m'a toujours dit qu'une honnête femme doit aimer ſon Mari, & vous allez être le mien. C'étoit pour cela que je ne voulois pas épouſer M. de Marſin : oh ! j'en ſuis ſûre, je ne pouvois pas être une honnête femme avec lui ; car je le haïſſois.... oh ! il ne m'eſt pas poſſible de vous faire entendre cela. Mais, mon cher Marquis, d'où vient que, malgré le plaiſir que j'ai de me marier avec vous & de ne vous quitter jamais, ai-je une ſi grande triſteſſe ? mon cœur ſe ſerre ſi fort, que j'aurois envie de pleurer. Je crois que c'eſt à cauſe de ma Mere. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que vous vouliez m'épouſer ? Je penſe qu'elle vous auroit mieux aimé que ce vieux homme, qui étoit ſi déſagréable ; eſt-ce que vous n'êtes pas auſſi riche que lui ? Et ſi je n'étois pas riche, ma chere Emerance, me répondit le Marquis, refuſeriez-vous de m'épouſer ? Oh ! non, je vous aſſure, je ne me ſoucie pas de l'argent ; & preuve de cela, c'eſt que je n'ai pas voulu apporter deux louis que j'avois, je les ai donnés à ma Nourrice en montant en chaiſe. Vous avez fort bien fait, me dit le Marquis, nous n'avions pas beſoin de cet argent, car je ſuis très-riche ; mais votre Mere auroit voulu écrire à mon Pe-

re, qui eſt un grand Seigneur ; & mon Pere n'auroit pas conſenti à ce que j'épouſaſſe ma chere Emerance, parce qu'il vouloit me donner une autre femme, qui n'étoit pas auſſi aimable qu'elle, & qui avoit beaucoup plus d'argent. Etes-vous bien ſûr, lui dis-je, toute effrayée, que votre Pere ne pourra pas me ſéparer de vous pour vous faire prendre cette autre femme, & me renvoyer à ma Mere ? Ah ! que je ſerois miſérable, ſi cela arrivoit ! Sainville n'eut pas beaucoup de peine à vaincre ma triſteſſe & à diſſiper mes craintes : l'inſtinct les avoit fait naître ; l'inſtinct, & ce mouvement qui n'étoit que peu motivé, ne put tenir contre l'amour : le Marquis le craignoit pourtant, & c'eſt ce qui l'engagea à hâter notre mariage. Avant de le conclure, il m'apprit que Dubois, qu'il alloit charger du ſoin de nous trouver un Prêtre, n'étoit point un Voiturier, mais ſon Valet-de-chambre, ſur la fidélité duquel nous pouvions d'autant mieux compter, qu'il alloit devenir intéreſſé à garder notre ſecret, puiſqu'il ſe faiſoit notre complice. Effectivement Dubois ſe prêta, de fort bonne grace, à ce que le Marquis exigeoit de lui, quoique le ſcélérat regardât le mariage que nous allions contracter, comme une vaine cérémonie, qui

qui n'engageroit ſon jeune Maître à rien, lorſque ſon goût pour moi ſeroit paſſé; comme il ſuppoſoit qu'il le ſeroit bientôt. Nous fûmes mariés dès le lendemain, après quoi nous tînmes un petit conſeil ſur les arrangements qu'il convenoit de prendre. Le Marquis étoit parti de Turin, par ordre de ſon Pere, pour ſe rendre à Paris, où il devoit paſſer deux années; il falloit donc qu'il s'y rendît, les perſonnes de conſidération auxquelles il étoit recommandé, n'auroient pas manqué d'avertir ſon Pere qu'il n'y avoit pas paru : d'ailleurs, il avoit des Lettres de crédit ſur un fameux Banquier; & les ſommes qu'il devoit recevoir, le mettoient en état de me ſoutenir décemment juſqu'au moment où il pourroit faire agréer ſon mariage à ſon Pere, ou être en âge de diſpoſer du bien de ſa Mere. Dubois prit la poſte pour nous préparer un logement, qui nous diſpenſa de deſcendre dans une chambre garnie, où il auroit fallu décliner notre nom; & nous louâmes un Voiturier pour mener notre chaiſe avec nos propres chevaux. Notre voyage fut heureux. Dubois nous attendoit à Conflans, c'eſt-à-dire, à quelques lieues de Paris, & il nous conduiſit dans la rue de Vaugirard. C'eſt, comme vous le ſa-

vez, un lieu fort écarté, où je pouvois reſter ignorée, moyennant les précautions qu'il avoit priſes. Dès le lendemain, le Marquis fut rendre les Lettres dont il étoit chargé; & dès Avignon, il avoit écrit à ſon Pere : une maladie, diſoit-il, l'avoit forcé de reſter trois ſemaines dans cette Ville; il n'avoit pas oſé la lui faire mander, crainte de l'inquiéter, & il étoit parfaitement guéri. Comme Dubois avoit confirmé ce que diſoit le Marquis, ſon Pere n'eut pas le moindre ſoupçon qu'on voulût le tromper, & nous trouvâmes à la Poſte une Lettre qui n'étoit pleine que des tendres inquiétudes de ce Pere crédule ſur cette maladie imaginaire.

Une Ville telle que Paris offroit de grandes diſtractions au jeune Sainville; cependant, tout entier à ſon amour, il dédaignoit de prendre des plaiſirs que je ne pouvois partager : il ne vit abſolument que les Amis de ſon Pere; & comme on s'empreſſoit à lui donner des fêtes, il déclara que ſa paſſion dominante étant l'étude, il vouloit s'y livrer tout entier. Son appartement étoit dans la maiſon voiſine de la mienne; une porte de communication, que Dubois avoit fait faire avant notre arrivée, aſſuroit notre ſecret; nous paſſions les jours enſemble, ſans que per-

ſonne pût ſoupçonner notre commerce. Ceux que le Pere du Marquis avoit priés de veiller ſur ſa conduite, après l'avoir examinée, conclurent que c'étoit un jeune homme qui n'avoit d'autre défaut qu'un excès de ſageſſe; ils en écrivirent ſur ce ton au vieux Marquis, qui, charmé du prodigieux changement qui s'étoit opéré en ſon Fils, en remercia Dieu & Dubois, aux exhortations duquel il attribuoit cette converſion; car le Marquis juſqu'alors avoit eu une grande répugnance pour l'étude. Il en félicita ſon Fils, le pria de modérer ſon nouveau goût, qui pourroit, par ſon excès, nuire à ſa ſanté. Il ajouta qu'il lui commandoit expreſſément de jouir des plaiſirs innocents de ſon âge; &, pour l'y engager, il lui repréſenta qu'il étoit encore aſſez jeune pour réparer le temps qu'il avoit perdu; & que ſi deux années n'étoient pas ſuffiſantes pour acquérir les connoiſſances pour leſquelles il avoit une ſi grande paſſion, il lui promettoit de ne point preſſer ſon retour, tant qu'il feroit un bon uſage de ſon temps. N'allez pas croire, ma Chere, que Sainville trompa l'attente de ſon Pere dans l'emploi qu'il ſouhaitoit & qu'il ſuppoſoit que ce jeune homme faiſoit de ces années précieuſes. Les premiers moments de notre arrivée à

Paris avoient été employés à nous voir, à nous aimer, à nous jurer de nous être fideles au-delà du tombeau; mais tout s'épuiſe, & les beaux ſentiments comme le reſte : mon Epoux craignit l'ennui & pour lui & pour moi; il crut devoir nous ménager une utile diverſion, & l'étude lui parut propre à produire un amuſement d'autant plus utile pour moi, que j'étois d'une ignorance qui paſſe l'imagination : à peine ſavois-je lire. Soit prévention en ma faveur, ſoit juſtice, il ſe perſuada que j'avois des talents, & ſe fit un plaiſir bien doux de les cultiver : c'étoit un nouvel être que j'allois acquérir, je lui en devrois l'exiſtence; quoi de plus propre à reſſerrer les nœuds qui m'attachoient à lui? Ses connoiſſances à lui-même étoient fort bornées; il avoit étudié en Fils unique, c'eſt-à-dire, que ſes Maîtres avoient travaillé pour lui : mes diſpoſitions naturelles, le deſir de lui plaire, & le défaut de diſtraction hâterent mes progrès; mon Epoux me trouva bientôt auſſi habile que lui, & j'avois plus que lui un violent deſir d'apprendre. Il ſe vit donc dans la néceſſité d'acquérir de nouvelles lumieres, pour ſatisfaire à la ſoif inſatiable que j'avois de ſavoir; il continua par goût ce que d'abord il n'avoit

commencé que par complaiſance, & il fit, dans une ſeule année, plus de progrès qu'il n'en auroit fait en trois dans les Ecoles. Il avoit pris des Maîtres, qui, charmés de ſon application, le citoient pour modele aux gens de ſon âge; on ne parloit dans tout Paris que de l'eſprit & de la bonne conduite du jeune Piémontois: on ſouhaitoit de l'avoir dans les meilleures compagnies; & pluſieurs Meres regardoient comme une bonne fortune une ſeule de ſes viſites, dans l'eſpoir de l'obtenir pour Gendre. On fit faire à ſon Pere pluſieurs propoſitions de mariages très-avantageux; mais lorſqu'on le ſonda ſur un engagement, il répondit avec fermeté qu'il étoit réſolu à ne point ſe marier avant vingt-cinq ans; & le ton déciſif avec lequel il s'expliqua, le délivra des perſécutions qu'il auroit eues à eſſuyer.

Nous paſſâmes une année dans la ſituation la plus délicieuſe; mon Epoux, mes Livres me tenoient lieu du monde entier. Il eſt vrai que j'éprouvois de temps en temps de vifs remords ſur la ſituation pénible où j'avois mis ma Mere, & des craintes ſur celle où je ſerois réduite moi-même, ſi la paſſion de mon Epoux venoit à ſe ralentir. Une année de plus

m'avoit apporté des lumieres d'autant plus vives, que je l'avois paſſée dans des études qui m'avoient éclairée ſur mes démarches & ſur mes devoirs. Mon Epoux, loin de chercher à me déguiſer les riſques que j'avois courus, convenoit de bonne foi de notre commune indiſcrétion, & regardoit ma ſéduction comme un crime : il me raſſuroit abſolument ſur les ſuites de cette faute. L'eſtime que quelques bonnes qualités, qu'il croyoit en moi, lui avoit inſpirée, s'étoit jointe au plus tendre amour; une union fondée ſur ces deux ſentiments, eſt indiſſoluble; je le ſentois, & mes craintes étoient des mouvements involontaires qui cédoient au premier moment de réflexion. Il n'en étoit pas de même de mes remords; mon Epoux les partageoit, & en avoit même de plus vifs. Le ſacrifice que ma Mere avoit fait de mon bonheur à ſon caprice, ſembloit me diſculper & me fournir une excuſe qu'il n'avoit pas. C'étoit le meilleur de tous les Peres qu'il trompoit; il reconnoiſſoit, malgré ſa paſſion, combien les droits d'un Pere ſont reſpectables pour un fils vertueux, & il l'étoit devenu. Il gémiſſoit de ne pouvoir accorder enſemble ce qu'il devoit comme Epoux & comme Fils; il ſavoit que ſon Pere

paſſoit pour être inflexible, & ne ſe flattoit plus de le fléchir aiſément : plus il en étoit aimé, moins ſa faute devoit trouver d'excuſe à ſes yeux. Ces réflexions nous arrachoient ſouvent des larmes d'autant plus ameres, que nous étions plus éloignés d'enviſager le ſeul remede à nos maux, la mort du Marquis : ſon Fils l'aimoit avec une tendreſſe infinie, je partageois ſes ſentiments. La naiſſance de ma Fille fit quelque diverſion à ces triſtes penſées. Elle naquit la premiere année de notre ſéjour à Paris ; mais la joie qu'elle me cauſa, fut troublée par la néceſſité où ſe trouvoit Sainville de retourner paſſer deux mois à Turin ; ſon Pere l'exigeoit abſolument, & ſa réſiſtance eût pu faire naître des ſoupçons qu'il n'étoit pas impoſſible de vérifier. Il fallut donc ſe réſoudre à quelques mois de ſéparation. Mon Epoux me cacha le moment de ſon départ, & me l'apprit par une Lettre qu'il commanda de me remettre, en me préſentant ma Fille. Il me conjuroit, par la tendreſſe que j'avois pour cette enfant, de modérer une douleur qui pourroit me devenir funeſte, & me promettoit de me donner de ſes nouvelles avec une exactitude qui me prouveroit que rien ne ſeroit capable de le diſtraire de mon ſouve-

nir. Il me tint parole, & les proteſtations de ſa tendreſſe m'euſſent à peine arrachée au déſeſpoir, ſi les ſoins qu'exigeoit ma Fille, ne m'euſſent fourni quelque diſtraction. J'avois pris une Nourrice dans la maiſon, où je n'avois pour tous Domeſtiques qu'une Femme-de-chambre & une Cuiſiniere; encore cette derniere ne me connoiſſoit-elle pas. Sainville ne reſta que trois mois à Turin; le prétexte de finir des études qu'il avoit ſi heureuſement commencées, lui fit obtenir la permiſſion de hâter ſon retour, & d'y paſſer autant de temps qu'il le jugeroit convenable; ſon Pere croyant ne pouvoir trop faire pour un Fils dont il avoit, à ce qu'il croyoit, tant de ſujets de ſe louer. Plus de deux ans s'écoulerent avec rapidité, & Sainville étoit déterminé à faire préſenter ma Fille à ſon Pere, pour tâcher d'émouvoir ſes entrailles en notre faveur : je ne pus m'y réſoudre; il me ſembloit, ſi je perdois ma Fille de vue, qu'elle me ſeroit ravie pour jamais, & il ne put gagner ſur moi de m'en ſéparer; il fut donc forcé de prendre d'autres meſures. Le Marquis de Sainville avoit à Paris un Ami reſpectable, dans lequel le vieux Marquis avoit une entiere confiance; il entreprit de le mettre dans ſes intérêts. Cet Ami

étoit un de ces Philoſophes qui évaluent les opinions vulgaires ſelon leur juſte valeur. Loin de chercher à mortifier Sainville par des reproches hors de ſaiſon, puiſque le mal, ſi c'en étoit un, ne pouvoit recevoir d'autre remede que la caſſation d'un mariage, que ce reſpectable Ami croyoit valable aux yeux de Dieu, il le conſola, & demanda à me voir. Après quelques viſites, il me dit, en me quittant, que j'étois telle qu'il n'eût pas ſouhaité une autre Epouſe à ſon Fils, s'il en avoit un; & que, dans l'ardeur dont il ſe ſentoit animé pour reſſerrer nos nœuds, il feroit le voyage de Turin, pour engager le Marquis à pardonner à ſon Fils une faute qui avoit eu de ſi belles ſuites. Quelque conſolantes que fuſſent ces promeſſes, nous le vîmes partir avec frayeur, & nous attendîmes, en tremblant, le ſuccès de ſes démarches; quelquefois nous nous flattions de toucher au moment d'être heureux; dans d'autres inſtants, nous croyions voir un Juge irrité nous reprocher notre révolte contre l'autorité ſacrée des Peres. Hélas! ce n'étoit pas de ce côté-là que devoient venir les accidents affreux qui m'ont précipitée dans des malheurs dont je n'ai point encore vu la fin.

Vous vous ſouvenez que j'avois pris une Nourrice pour ma Fille ; cette femme étoit fort douce, & très-attachée à mon enfant, en ſorte que je la gardai pour ſevrer la Petite, que nous avions nommée Annette ; vous concevez bien pourquoi. Outre la bonté du caractere, cette Nourrice étoit fort aimable ; ſon mari, qui étoit un débauché, s'étoit engagé, & l'avoit laiſſée dans une grande miſere : elle avoit été ſi touchée de reconnoiſſance pour les bons traitements qu'elle recevoit chez moi, qu'elle fut ravie de reſter auprès de la Petite. Quelques jours étoient à peine écoulés après cet arrangement, qu'elle vint me trouver toute en larmes, & me pria de lui accorder ſon congé. Surpriſe de ſes pleurs & de ſa demande, après la joie qu'elle avoit montrée, je voulus ſavoir abſolument ce qui les occaſionnoit. Elle fit quelques difficultés ; mais voyant que je la taxois d'ingratitude, elle m'apprit que depuis pluſieurs mois elle étoit expoſée aux perſécutions de Dubois. Ce miſérable, ayant perdu eſpérance de la réduire par la douceur, en étoit venu à la violence : comme c'étoit une femme vigoureuſe, elle avoit échappé à ſa brutalité, & il portoit ſur ſon viſage des marques de ſon reſſentiment ; car elle l'avoit mis

tout en ſang. Mon Epoux, que j'inſtruiſis du crime de ſon Valet-de-Chambre, fut juſtement irrité de cet attentat ; & oubliant qu'un Maître perd le droit de corriger un Domeſtique, qu'il a fait le miniſtre & le confident de ſes paſſions, il voulut reprocher à Dubois ſon impudence, & le menaça de le chaſſer. Ce valet lui répondit inſolemment qu'il avoit autant de droit que lui de chercher à s'amuſer, puiſque je n'étois que ſa Maîtreſſe, & que ſon prétendu mariage avec moi n'étoit qu'une comédie, qui ne me diſtinguoit pas des femmes entretenues ; car, ajouta-t-il, votre Pere la regardera & la traitera ſur ce pied, auſſi-tôt qu'il ſera inſtruit de votre conduite.

Dans tout autre temps, la crainte de l'indiſcrétion de ce ſcélérat eût peut-être forcé Sainville à étouffer ſon reſſentiment ; mais il avoit reçu le jour même une Lettre de ſon reſpectable Ami, qui lui apprenoit qu'il avoit enfin vaincu la colere du Marquis, qui vouloit pourtant s'inſtruire de la vérité de cette aventure : conſéquemment, il étoit parti lui-même pour Nice, afin de s'informer de ce qui regardoit ma Famille & ma fuite. Si vous n'avez point altéré la vérité, ajoutoit ce digne Ami, nous nous rendrons enſemble

à Paris, & vous recevrez votre chere Emerance de la main même de ce bon Pere. Sainville, assuré de l'indulgence du Marquis, se livra à toute sa colere contre Dubois, qu'il chassa sur le champ, sans s'embarrasser des menaces qu'il eut l'insolence de lui faire. Une seconde Lettre nous apprit que le Marquis, satisfait des informations qu'il avoit faites à mon égard, se disposoit à nous joindre, & que nous le verrions dans peu de jours. Cette nouvelle nous transporta de joie; & mon Epoux voulant que je pusse frapper agréablement son Pere, me fit faire des habits magnifiques. Nous étions dans le temps de la Foire de St. Laurent: j'avois résolu d'aller au Palais, pour y choisir quelques ajustements pour moi & pour ma Fille; il me proposa d'aller à la Foire au sortir du Palais, & j'y consentis. Comme il ne vouloit point m'exposer aux yeux du Public avant l'arrivée de son Pere, il ferma les chassis du carrosse de louage que nous avions pris pour faire ces deux courses; & en arrivant à la Foire, nous commandâmes au Cocher de nous attendre. Nous restâmes une heure à la Foire; & lorsque vous voulûmes nous retirer, il nous fut impossible de le retrouver. Après avoir fait appeller le Cocher plusieurs fois,

nous montâmes dans un autre Fiacre, dont le Maître nous offroit ſes ſervices, & nous nous y enfermâmes, non plus dans la crainte d'être apperçus, car il commençoit à faire obſcur, mais parce que la ſoirée étoit froide; & comme il y avoit fort loin de là juſqu'à la rue de Vaugirard, nous ne fûmes point étonnés de reſter long-temps en chemin; nous étions même ſi occupés de l'arrivée du Pere du Marquis, que nous attendions dans trois jours, que nous ne nous apperçûmes pas d'abord que le carroſſe rouloit ſur le ſable. Ma Femme-de-chambre, qui nous accompagnoit, nous y fit faire attention : Sainville ouvrit une des portieres, & fut effrayé de diſcerner, malgré l'obſcurité, quelques hommes à cheval, qui le menacerent de tirer dans le carroſſe, s'il faiſoit le moindre mouvement. Sainville crut d'abord que c'étoient des voleurs, & leur offrit tout ce qu'il avoit ſur lui. On n'en veut point à votre bourſe, lui répondit-on; reſtez tranquille, ou vous expoſerez les jours de votre Epouſe. Une pareille menace étoit ſeule capable de contenir Sainville, qui, ſans cela, eût volontiers bravé le péril. Nous marchâmes encore environ un quart-d'heure, après quoi nos Guides firent deſcen-

dre ma Femme-de-chambre, qu'ils laiſſerent au milieu du chemin. Deux hommes maſqués monterent alors dans la Voiture, & renouvellerent leurs menaces, jurant qu'ils tireroient ſur moi, ſi nous proférions un ſeul mot. Nous nous apperçûmes qu'on avoit mis des chevaux frais à notre Voiture, par la diligence avec laquelle nous marchâmes toute la nuit : pendant ce temps, nos Guides ne proférerent pas une ſeule parole; &, à la pointe du jour, s'appercevant que j'étois à demi-morte dans les bras du Marquis, ils me prierent de me raſſurer, puiſqu'on ne vouloit me faire aucun mal. Sur les cinq heures du matin, nous arrêtâmes dans une maiſon écartée, où l'on nous préſenta des rafraîchiſſements. Je ne vous ai rien dit de mes penſées pendant cette cruelle nuit : vous les devinez; je ſuis même ſûre qu'à préſent vous éprouvez une partie des peines & des inquiétudes que je ſentis alors; la plus grande avoit été de n'oſer parler à mon Epoux. Pendant cette longue route, il me preſſoit contre ſon ſein; je ſentois ſon cœur battre & s'agiter d'une maniere ſi terrible, qu'il me ſembloit que ſa poitrine alloit ſe fendre : il me couvroit de tout ſon corps, pour me raſſurer par tout ce qui

reſtoit en ſon pouvoir. Je refuſai d'abord ce qui m'étoit offert dans la maiſon où nous nous étions arrêtés; mais un regard de Sainville m'ayant fait connoître qu'il falloit s'élever au-deſſus de nos malheurs, je pris quelque nourriture, ce qui parut ſatisfaire nos Guides, dont l'un m'aſſura de nouveau qu'ils n'avoient aucun ordre d'attenter à nos jours, à moins que nous ne les contraigniſſions à uſer de voies violentes, & que nous étions libres de nous parler.

On nous avoit conduits dans une eſpece de grange; on nous y laiſſa ſeuls, après en avoir fermé exactement la porte. Ce léger ſoulagement nous parut bien grand: après avoir employé les premiers moments à déplorer notre ſort, nous cherchâmes à deviner quels pouvoient être les auteurs de cette violence. Si on m'eût enlevée ſeule, j'aurois craint d'avoir inſpiré de la paſſion à quelques-uns de ces hommes qui n'épargnent rien pour ſe ſatisfaire; mais on avoit gardé mon Epoux, dont on pouvoit ſe défaire auſſi facilement que de la Femme-de-chambre; cette circonſtance confondoit nos idées, & nous força de nous arrêter à celle-ci. Le Marquis de Sainville a trompé ſon Ami, & n'a feint de pardonner à ſon Fils que

pour assurer sa vengeance : une longue prison, dans laquelle on voudra nous forcer à consentir à la dissolution de notre mariage, voilà sans doute ce que nous avons de plus terrible à craindre : notre constance nous offre un remede sûr ; elle lassera la cruauté de notre Persécuteur. Ces pensées nous eussent donné une sorte de tranquillité, si le sort de notre enfant ne nous eût causé des peines & des inquiétudes que rien ne pouvoit adoucir, & qu'il faut avoir ressenties pour les concevoir. Vous serez bientôt Mere, ma chere Lucie, & vous aurez alors une idée de ce que nous souffrîmes alors. Qu'alloit devenir cette chere Enfant ? le Barbare qui l'arrachoit à notre tendresse, respecteroit-il en elle son propre sang ? n'en feroit-il pas une victime, pour ôter le plus grand obstacle à ses odieux desseins ? Voilà sur quoi rien ne pouvoit nous rassurer, & ce qui nous occupa uniquement pendant les cinq jours, ou plutôt les cinq nuits que nous continuâmes un si terrible voyage. A la pointe du jour, on nous conduisoit dans des lieux écartés, où le plus souvent on nous gardoit à vue ; mais au reste, on nous traitoit honnêtement, & l'on nous permettoit de nous parler : cette conduite nous confirmoit dans la

penſée que c'étoit le Pere de mon Epoux qui nous faiſoit enlever; vous le croyez comme nous, Madame, & vous êtes dans l'erreur; il faut vous en tirer.

Je vous ai dit que mon Epoux, ſûr de l'indulgence de ſon Pere, avoit chaſſé Dubois: ce malheureux ſortit de chez nous la rage dans le cœur, & déterminé de tout riſquer pour ſe venger en nous perdant. Pendant qu'il en cherchoit les moyens, il rencontra un de ſes Amis, auquel il s'étoit chargé de procurer une condition dans le temps où il croyoit être ſûr de la ſienne: cet homme lui dit qu'il étoit placé, depuis deux jours, chez un Baron du Comté de Nice, qui ſe nommoit de Marſin. A ce mot, Dubois conçut l'eſpérance de notre ruine; il fut trouver mon ancien Amant, lui raconta les circonſtances qui avoient précédé notre fuite, & une partie de celles qui l'avoient ſuivie; mais il ſe garda bien de parler du rang du Marquis, ni du mariage qu'il avoit contracté avec moi; c'eſt-à-dire, Madame, qu'il me donna au Baron de Marſin, comme une franche libertine qui étoit entretenue par un jeune étourdi ſans nom. Il finit, en l'aſſurant, que s'il vouloit accepter ſes ſervices, il trouveroit le moyen de me remettre entre ſes mains; &, pour l'y en-

gager plus aiſément, il lui exagéra le changement avantageux que les années avoient fait chez moi, lui vanta les charmes de mon eſprit, & parvint à rallumer en lui un amour qu'il avoit nourri ſi long-temps avec complaiſance. De Marſin promit une grande récompenſe à ce miſérable, s'il pouvoit exécuter ſes promeſſes; & Dubois ſe flatta de profiter du premier moment où mon Epoux ſeroit abſent, pour m'enlever. Il avoit conſervé quelque intelligence avec ma Cuiſiniere, à laquelle il faiſoit eſpérer de l'épouſer un jour. Cette malheureuſe, ſéduite par cette promeſſe, conſentit à l'introduire dans la maiſon à l'inſu de tout le monde, & à l'heure qui lui ſeroit la plus convenable. Il fit préparer tout ce qu'il crut néceſſaire pour l'exécution de ſon deſſein, & il devoit l'exécuter deux jours après, lorſqu'il apprit par cette fille, ſa complice, que nous avions fait partie d'aller au Palais, & de là à la Foire. Cette découverte lui fit changer ſon plan; il nous obſerva, nous ſuivit, eut ſoin d'écarter le Carroſſe qui nous avoit menés, auſſi-bien que tous les autres; ce qui nous mit dans la néceſſité de nous ſervir de celui qu'il avoit préparé.

Voilà, ma Chere, ce que je n'avois garde de ſoupçonner, & que je n'appris

que long-temps après. Le ſixieme jour de notre voyage, ſur les ſept heures du matin, nos Gardes arrêterent, à peu de diſtance de la mer, dans un endroit déſert, & nous commanderent de deſcendre. La réſiſtance eût été inutile; le Marquis, ſelon ſa coutume, deſcendit le premier pour me donner la main; mais à peine fut-il hors du Carroſſe, que trois de ces miſérables ſe jetterent ſur lui, pendant que les deux autres, à la portiere, m'empêchoient de le ſuivre. Ah, ma Chere, on ne meurt pas de douleur, puiſque je ſurvécus à ce moment ſi terrible! Je vis lier indignement mon Epoux, auquel on mit un bâillon dans la bouche pour étouffer ſes cris; un de ces brutaux me fourra ſon mouchoir dans la mienne; & tout ce que je pus faire, fut de tendre les mains à l'infortuné Sainville, qui, n'ayant plus que les yeux de libres, s'en ſervit pour m'exprimer ſon déſeſpoir; je le vis porter dans une Chaloupe, malgré les efforts qu'il faiſoit en furieux pour ſe débarraſſer des mains de ceux qui le portoient; & dans l'inſtant où on l'y eut jetté, je la vis s'éloigner du bord avec une vîteſſe qui me déchiroit le cœur. Je ne puis vous rendre compte de ce qui ſe paſſa enſuite; un évanouiſſement, qui

dura pluſieurs heures, débarraſſa mes guides du ſoin d'empêcher que je n'attentaſſe à ma vie, car j'avois eſſayé pluſieurs fois de me précipiter du haut en-bas du Carroſſe. Lorſque je repris mes ſens, je me trouvai dans un lit, environnée de pluſieurs femmes qui s'efforçoient en vain de calmer mes tranſports; ils furent ſi violents, que mon eſprit en fut aliéné; &, pendant deux ans, je fus aſſez heureuſe pour n'avoir aucun ſentiment de mes maux. Une fievre violente me mit au bord du tombeau, au commencement de la troiſieme année; il fallut me ſaigner juſqu'à l'épuiſement: & lorſqu'on me croyoit prête à rendre le dernier ſoupir, Dieu, qui ne vouloit pas perdre ma malheureuſe ame, me rendit en même temps la ſanté de l'ame & du corps.

Jugez de mon étonnement, ma chere Marquiſe, au premier moment de ma raiſon. J'étois dans une petite chambre grillée, qui n'avoit pour tout meuble qu'un méchant grabat, ſur lequel j'étois couchée, une table & deux chaiſes de bois; une femme debout au pied de mon lit, ſembloit me conſidérer avec attention: mais j'étois ſi foible alors, que je n'eus ni la force ni la penſée de lui demander où j'étois, & qui m'y avoit miſe. Mes

malheurs paſſés étoient preſque effacés de ma mémoire ; s'il m'en reſtoit un léger ſouvenir, c'étoit comme un ſonge qui ne laiſſe qu'une idée confuſe de pluſieurs faits qu'on s'efforce vainement de ſe rappeller, & qui n'ont nulle liaiſon les uns avec les autres. La femme, dont j'ai parlé, s'étant apperçue que je la regardois avec une ſorte d'attention qui ne m'étoit pas ordinaire, vint me tâter le pouls ; & me trouvant ſans fievre, fit un mouvement de joie qui ne m'échappa pas : enſuite elle ſonna, &, ayant dit quelques mots à une perſonne que je ne vis pas, elle vint reprendre mon bras de l'air d'une perſonne qui craint de ſe méprendre. Un moment après, je vis entrer un homme qui m'étoit inconnu ; ma Garde lui cria auſſi-tôt qu'elle l'apperçut : En vérité je la crois ſans fievre. Cet homme me tâta le pouls à pluſieurs repriſes, regarda mes yeux, & paroiſſant tranſporté de joie, dit à cette femme : Non-ſeulement elle eſt ſans fievre, mais ſes yeux n'ont plus rien d'égaré ; voyez combien elle eſt tranquille ; je me flatte que la cure ſera complete & pour le corps & pour l'eſprit. Il faut attribuer la guériſon de ſa tête à la quantité de ſang qu'on lui a tiré. J'eus un foible deſir de demander à cet homme ce

que ſignifioit ce diſcours, qui ſembloit indiquer que j'avois été folle ; mais je n'avois pas la force d'ouvrir la bouche : d'ailleurs, ce que j'entendois ne faiſoit ſur mes ſens affoiblis qu'une impreſſion vague, momentanée ; il me ſembloit même que je n'avois aucun intérêt à tout ce qui m'environnoit ; je ne penſois point, je ne ſentois rien, & ne deſirois ni changement ni éclairciſſement ſur mon ſort. Quelques jours après, l'impreſſion des objets extérieurs ſur mes ſens devint plus vive ; je connus diſtinctement que la femme dont j'ai parlé, s'intéreſſoit à ma conſervation ; elle me quittoit ſouvent, & ne rentroit dans ma chambre qu'avec un air d'empreſſement qui me frappoit. Le premier ſentiment que j'éprouvai d'une maniere diſtincte, fut donc un ſentiment de reconnoiſſance pour elle : je lui tendis la main ; & comme elle me donna la ſienne, j'y appuyai foiblement mes levres. Cette marque de gratitude parut la pénétrer de plaiſir ; elle m'embraſſa, m'excita à prendre courage, puiſque j'étois entre les mains d'une tendre Amie. A ces mots, mes yeux ſe remplirent de douces larmes. La diſpoſition dans laquelle j'étois lorſque je perdis la raiſon, étoit de terreur ; je me croyois environnée de ra-

viſſeurs, de bourreaux; je ne tenois plus à rien ſur la terre qui prît intérêt à moi, j'avois tout perdu. Le doux nom d'Amie frappa agréablement mon oreille; car il n'excita chez moi qu'un attendriſſement machinal; ma tête ne pouvoit réfléchir encore aux biens que je pouvois eſpérer de ce titre ſi doux. Pleurez, ma chere Amie, me dit cette femme, ne contraignez point vos mouvements; vos malheurs ſont paſſés. Oui, Madame, lui répondis-je, en continuant de pleurer, je crois que j'ai eu de grands malheurs, mais j'ai perdu la mémoire; aidez-moi à me rappeller mes maux. Je le ferai, mon aimable Enfant, me dit-elle; mais il faut auparavant achever de vous rétablir. Elle parut redoubler ſes ſoins après cette petite converſation; & ils furent ſi efficaces, qu'en quinze jours je fus en état de me lever. A meſure que mes ſens reprenoient leur vigueur, mes pertes ſe retraçoient à ma mémoire d'une maniere moins confuſe : je brûlois d'envie de recevoir des éclairciſſements; enfin, ce deſir devint ſi violent, que je demandai avec inſtance à cette charitable perſonne, par quel hazard j'étois tombée à ſes ſoins, & ſi je pouvois eſpérer de ſon amitié la faveur de revoir ma Fille & mon Epoux,

Ma chere Dame, me dit-elle, en me ſerrant affectueuſement dans ſes bras, je vous promets de vous inſtruire de tout ce que vous deſirez de ſavoir, & de ne rien oublier pour vous rendre heureuſe; cependant, comme votre état de convaleſcente n'eſt pas propre à recevoir de grandes émotions, ayez la complaiſance pour moi de différer quelques jours encore à être inſtruite. Quelque vive que fût ma curioſité, cette femme avoit pris un tel aſcendant ſur moi, que je n'oſai la preſſer davantage. Elle ne me quittoit preſque plus; &, comme je vous l'ai déja dit, m'exhortoit à ne point contraindre mes larmes. Son extérieur ſimple m'en avoit d'abord impoſé, je la prenois pour une Garde; je reconnus bientôt que je m'étois trompée à cet égard; ſes manieres nobles me firent ſoupçonner qu'elle étoit une perſonne de qualité : effectivement, j'étois dans un Hôpital, dont cette Fille étoit Supérieure; &, comme je l'avois conjecturé, elle étoit d'une haute naiſſance. Elle avoit un eſprit ſupérieur, & une piété ſolide: ces qualités lui attirerent toute ma confiance; je lui ouvris mon cœur; & à meſure que les triſtes événements de ma vie ſe retraçoient dans ma mémoire, je trouvois une vraie ſatisfaction à l'en inſtruire.

truire. Je trouvai dans ſa piété, & dans celle qu'elle s'efforça de m'inſpirer, une reſſource contre le déſeſpoir; elle m'exhorta à reconnoître dans mes malheurs un ordre du Tout-Puiſſant, & m'amena par degrés à m'y ſoumettre. Ce fut alors qu'elle m'apprit les auteurs de mon enlévement. M. de Marſin, qui étoit ſon parent, lui avoit confié, en mourant, tout ce qui me regardoit; il m'avoit remiſe entre ſes mains, & lui donna en même-temps une ſomme conſidérable, qui devoit m'être rendue en cas que je recouvraſſe la raiſon, ou être employée à payer ma penſion, ſi j'avois le malheur de reſter dans ce triſte état. Les remords de mon perſécuteur avoient avancé ſa fin; & elle me les peignit d'une maniere ſi touchante, que je ne pus m'empêcher de plaindre ſon ſort. Voici ce qui cauſoit ſes remords. Je vous ai déja dit que Dubois avoit fait entendre à M. de Marſin, que je m'étois fait enlever par un homme ſans nom, avec lequel je vivois dans le déſordre. Cette fauſſeté lui fit regarder Sainville comme un infame ſuborneur, qui méritoit d'être puni du dernier ſupplice. S'il eût pu le livrer entre les mains de la Juſtice, ſans riſquer ma réputation, il n'auroit pas balancé un moment à le per-

dre; mais, déterminé à m'épouſer malgré le libertinage dans lequel il ſuppoſoit que j'avois vécu, il convenoit de ne point faire d'éclat, & de ſe borner à une vengeance ſecrete : malheureuſement l'occaſion s'en préſenta d'elle-même. M. de Marſin avoit un Frere au ſervice de France, qui venoit d'être nommé Gouverneur du Canada ; il étoit prêt à prendre la route de Toulon, où il alloit s'embarquer ſur un Vaiſſeau de Roi, dont le Capitaine étoit ſon intime ami : de Marſin le conſulta ſur le parti qu'il devoit prendre dans cette circonſtance, & lui parla de Sainville comme d'un Aventurier qui s'étoit introduit chez ma Mere en habit de fille, & qui lui avoit enlevé une perſonne qu'il étoit prêt à épouſer. Le Chevalier de Marſin crut n'avoir à faire qu'à un homme de néant, à un de ces Chevaliers d'induſtrie, qui ne ſe ſoutiennent que par de mauvaiſes manœuvres; (car Dubois l'avoit peint ſous ce point de vue) il crut donc que c'étoit beaucoup de lui faire grace de la corde en ma conſidération, & s'offrit de bon cœur à en débarraſſer ſon Frere, & à le paſſer dans les Colonies. Il fit tenir une Chaloupe ſur la Côte, dans laquelle on garda l'infortuné Sainville juſqu'au ſoir; on le tranſporta peu-

dant la nuit à bord du Vaiſſeau, & il fut jetté à fond de cale comme un malfaiſteur.

M. de Marſin s'applaudiſſoit du châtiment qu'il avoit fait ſubir à mon malheureux Epoux, & ſe flattoit qu'après avoir donné quelques mois à ma douleur, je ſerois ravie de le retrouver conſtant, en dépit d'une aventure telle que la mienne ; un événement imprévu changea ſes idées, en lui découvrant qu'on l'avoit trompé. Les deux Lettres que nous avions reçues de Turin, m'avoient procuré tant de ſatisfaction, que je les reliſois ſans ceſſe ; elles étoient dans un petit porte-feuille que j'avois ſur moi, avec la copie des Réponſes que Sainville avoit faites à ſon Protecteur, & une Lettre par laquelle il demandoit pardon à ſon Pere d'avoir oſé diſpoſer de ſa main ſans ſon aveu. Les femmes qui me déshabillerent pendant mon évanouiſſement, ne firent pas attention à ce qui étoit dans mes poches ; ma maladie les occupa tellement pendant trois ſemaines, qu'elles n'eurent pas le temps d'y penſer ; mais lorſqu'elle eut dégénéré en folie, & que le Médecin eut aſſuré que je n'avois pas d'autre mal, il fallut me faire quitter le lit : en prenant mes habits, on retrouva mes po-

ches, qu'on remit à M. de Marſin. Il fut vraiment effrayé au nom du Marquis de Sainville, auquel ces Lettres étoient adreſſées; il connoiſſoit cette famille, & ſentit ce qu'il avoit à craindre, ſi on découvroit jamais le traitement barbare qu'il avoit fait ſouffrir à celui qui en étoit l'unique héritier : mais lorſqu'il eut découvert que ce jeune Seigneur étoit mon Epoux, que ſon Pere étoit prêt à partir pour Paris, dans l'intention de ratifier notre mariage par ſon conſentement, il tomba dans un vrai déſeſpoir, & ſe regarda comme le plus criminel de tous les hommes. Mon état acheva de l'accabler de remords, & il employa ce qui lui reſtoit de vie à réparer, autant qu'il lui fut poſſible, les maux qu'il avoit cauſés. Il fit partir un exprès pour Toulon, par lequel il apprenoit à ſon Frere l'horrible mépriſe qu'ils avoient faite. Le Vaiſſeau avoit mis à la voile depuis dix jours; & tout ce qu'il put faire, fut de charger le premier Capitaine qui devoit ſortir du Port pour aller dans l'Amérique Septentrionale, d'un Mémoire circonſtancié de ce que je viens de vous rapporter ; mais M. de Marſin ne vécut pas aſſez longtemps pour ſavoir l'effet qu'avoit produit ſon Mémoire; & la Dame qui me par-

loit, ignoroit même s'il avoit été rendu au Gouverneur.

Je vous ai dit que c'étoit dans la Religion que ma nouvelle Amie m'avoit appris à chercher le remede à des infortunes d'une ſi étrange nature. Je dois l'avouer ici avec actions de graces envers la Bonté divine; je me réſignai aux ordres du Ciel, quelque rigoureux qu'ils me paruſſent : mais je ne pus que me ſoumettre; & ma réſignation n'étant point accompagnée de cet amour pour Dieu, qui ſeul peut changer les peines en ſatisfactions, je continuai à ſouffrir des tourments inconcevables, & j'étois dans la néceſſité de me faire à tous moments les plus grandes violences pour ne point murmurer, & pour pardonner au ſcélérat qui avoit occaſionné tous mes maux. Je ſentois peu l'humiliation où j'avois été réduite par l'aliénation de mon eſprit; j'étois trop occupée du pitoyable état dans lequel je me repréſentois mon malheureux Epoux, pour être capable de penſer à autre choſe. Quelquefois au milieu d'une converſation, d'une priere ardente même, il ſe peignoit à mes yeux couvert de haillons, couché dans le fond d'un vaiſſeau, ſur des pierres, un peu de biſcuit & d'eau à ſes côtés, dont il négligeoit de

ſoutenir une vie pire que la mort. D'autres fois je le voyois errant dans les déſerts glacés de la Nouvelle France, ou chargé d'un travail pénible, ou mourant de laſſitude, ou devenir la proie des Sauvages, qui aſſouviſſoient ſur lui leur barbare fureur. Alors je jettois des cris perçants, en quelque lieu que je fuſſe; ce que ceux qui ignoroient mes malheurs attribuoient à un reſte de ma maladie. Ma généreuſe Amie connoiſſoit ſeule les juſtes ſujets de mon amere douleur, & n'oublioit rien pour en diminuer le poids par les chimériques eſpérances qu'elle s'efforçoit de me faire concevoir. Le Marquis, me diſoit-elle ſouvent, aura trouvé le moyen de ſe faire connoître au Chevalier de Marſin; il l'aura déſabuſé des fauſſes idées qu'on lui avoit données : & ce Gentilhomme, qui eſt plein d'honneur & de probité, aura cherché à réparer ſa faute à ſon égard, par les manieres les plus reſpectueuſes; peut-être actuellement votre Epoux, revenu en Europe, & réconcilié avec ſon Pere, n'a-t-il plus d'autre chagrin que celui de votre perte. Je me prêtois à ces douces illuſions, mais elles duroient peu. Si le Chevalier de Marſin avoit été déſabuſé, diſois-je à mon Amie, il auroit été inſtruit de mon ſort,

& mon Epoux auroit volé à mon ſecours ; il n'eſt plus, ma Chere, je ne le reverrai jamais, ſa mort ſeule peut occaſionner ſon ſilence. Eh bien, me répondit mon Amie, mettez-vous en ſituation de vous informer vous-même de ſon ſort : hâtez-vous de vous rétablir ; vous apprendrez en France en quel lieu eſt le Chevalier de Marſin ; vous obtiendrez un ordre de la Cour pour qu'il ait à repréſenter le Marquis ; en attendant, vous aurez la ſatisfaction de retrouver votre Fille ; votre Beau-Pere, attendri de ſes malheurs, l'aura ſans doute adoptée ; hâtez-vous d'aller lui offrir quelque conſolation dans le triſte état où la perte de ſon Fils l'a réduit. Et de quel œil regarderoit-il la furie qui a porté le trouble & le déſeſpoir dans ſa maiſon, m'écriai-je ? Non, Madame, je n'irai point plonger le poignard dans le cœur de ce Pere reſpectable, en lui renouvellant le ſouvenir de ſes pertes. Hélas ! ma chere Marquiſe, ma pitoyable Amie eſſayoit de me donner un eſpoir qu'elle n'avoit point elle-même ; elle me cachoit les inutiles démarches qu'elle avoit faites pour retrouver mon Epoux & ma malheureuſe Fille. Le Chevalier de Marſin, auquel elle avoit écrit, nioit abſolument d'avoir eu part à l'enlévement ſuppoſé ; elle en

concluoit que mon Epoux n'étoit plus, & que ſon Parent, ſûr de ſes complices, ne conviendroit jamais d'un crime qu'il n'étoit pas poſſible de lui prouver. Elle me cachoit ſoigneuſement alors ces triſtes circonſtances; elle vouloit m'engager à faire le voyage de Paris, & elle eſpéroit que l'agitation du chemin & les recherches que je ferois, ſeroient une utile diverſion aux funeſtes penſées qui m'agitoient ſans ceſſe. Elle réuſſit enfin à me perſuader de faire ce voyage; & je ne le différois que pour envoyer un Exprès à la Terre de ma Mere, aux pieds de laquelle j'étois réſolue de m'aller jetter pour en obtenir mon pardon. Cette démarche fut inutile; le Ciel, pour punir mes imprudences, ne permit pas que j'euſſe cette conſolation. Ma Mere, outrée d'un accident qui avoit percé malgré ſes ſoins, avoit vendu ſa Terre, & s'étoit expatriée; & il ne fut pas poſſible de découvrir le lieu où elle avoit porté ſes pas: mon indiſcrete Nourrice étoit morte, & je me trouvois, par ces pertes, comme dans un vaſte déſert, où je n'avois plus perſonne que l'intérêt du ſang pût attendrir en ma faveur; car j'étois abſolument inconnue à la famille de mon Pere, avec laquelle ma Mere n'avoit entretenu aucun commerce. Ce fut

dans ce triſte état que je me préparai à mon voyage ; je devois partir le lendemain, lorſque le Ciel me ménagea un nouvel incident, qui faillit à me rendre bien criminelle, & qui devint la ſource de mon bonheur.

J'étois ſeule dans ma chambre, ſur les cinq heures du ſoir, abymée, comme à mon ordinaire, dans mes triſtes penſées ; il ſembloit même qu'elles euſſent redoublé de noirceur à l'approche du moment qui devoit me ſéparer de la ſeule perſonne qui s'intéreſſât à mon ſort. Mon Amie, qui ne m'avoit abandonnée que depuis un quart-d'heure, fut effrayée de l'abattement où elle me trouva, & commençoit à m'en faire des reproches, lorſqu'une des Sœurs de l'Hôpital vint lui dire qu'on y avoit amené un miſérable qui avoit attenté à ſa vie ; il s'étoit paſſé ſon épée au travers du corps, & on l'avoit trouvé ſans connoiſſance & baigné dans ſon ſang. Les douleurs que les Chirurgiens lui avoient cauſées, en lui arrachant ſon épée, lui avoient rendu l'uſage de ſes ſens ; mais, au-lieu de ſe montrer reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit de ſes jours, il s'efforçoit de s'y ſouſtraire, & il avoit fallu le lier pour parvenir à lui mettre un appareil ſur ſa bleſſure. En vain un Prêtre

zélé l'excitoit à demander miſéricorde à Dieu pour le crime qu'il avoit commis, il refuſoit de l'écouter, & proféroit des blaſphêmes qui faiſoient frémir les aſſiſtants. La Supérieure ſe crut obligée de me quitter pour ſe rendre auprès de ce miſérable, & eſſayer de lui ouvrir les yeux ſur l'abyme éternel dans lequel il s'obſtinoit à ſe précipiter. Je n'avois pas été exempte de la tentation du déſeſpoir, & je crus que le ſpectacle affreux d'un homme qui y avoit ſuccombé, pourroit m'exciter à la reconnoiſſance envers le Dieu de bonté, qui ne m'avoit point abandonnée dans de pareilles circonſtances. Je ſuivis donc la Supérieure, & m'étant approchée du lit, à côté duquel étoit encore le fer ſanglant qu'il avoit employé à s'ôter la vie, à peine eus-je enviſagé cet homme, que, me ſaiſiſſant de cette épée, je m'élançai vers lui, déterminée à la lui plonger dans le ſein. Mon action avoit été ſi vive, que les aſſiſtants n'avoient pu ni la prévoir ni m'arrêter, & j'aurois eu plus de temps qu'il n'en falloit pour conſommer mon crime, ſi Dieu n'eût lui-même retenu mon bras. J'en frémis encore en vous l'écrivant, ma chere Marquiſe, & mes cheveux ſe dreſſent ſur ma tête d'horreur. Prête à percer ce miſéra-

ble, un vif rayon de lumiere vint m'éclairer, & il me ſembla entendre une voix au fond de mon cœur qui me diſoit : J'ai verſé, pour ce malheureux, juſqu'à la derniere goutte de mon ſang ; veux-tu me ravir le prix de tant de peines ? A l'inſtant l'épée m'échappe de la main, ou plutôt je la jette avec plus de vivacité qu'on n'en eut à me retenir le bras ; & tombant à genoux, je leve les mains & les yeux au Ciel, ſans pouvoir exprimer d'une autre maniere l'excès de ma reconnoiſſance envers l'Etre bienfaiſant qui m'avoit préſervée d'un homicide. Je ne puis vous exprimer la rapidité avec laquelle je fis ces deux actions, ce fut l'ouvrage d'un inſtant ; & tous ceux qui m'environnoient, comme ſuſpendus, n'avoient pas eu le temps de penſer s'il ne convenoit pas de m'arrêter, dans la crainte d'un ſecond mouvement qui eût pu coûter la vie au malade, lorſque cet homme m'ayant enviſagée, s'écria douloureuſement : Ah ! Madame, pourquoi balancez-vous à délivrer la terre d'un monſtre tel que moi ? conſommez une vengeance que la foibleſſe de mon bras a rendu imparfaite ; frappez, percez ce lâche, digne des plus cruels ſupplices ; mais non, je ne ſuis pas digne de mourir de votre main, c'eſt de celle

d'un bourreau que je dois recevoir le juſte ſalaire de mes trahiſons. Je m'abandonne à vos ſoins, Monſieur, continua-t-il, en s'efforçant de tourner la tête vers le Chirurgien, délivrez-moi d'une mort trop douce pour mes crimes, & mettez-moi en état de les expier ſur la roue ou dans le feu.

Que ſe paſſoit-il en moi pendant ce temps, chere Amie? Où trouver des termes capables du moins d'eſquiſſer ma ſituation? Figurez-vous la nature révoltée à la vue de l'auteur de toutes mes infortunes; car vous devinez que c'étoit le coupable Dubois qui étoit devant mes yeux; je ne pouvois l'enviſager ſans ſentir des tranſports de fureur, qui m'auroient engagée à le mettre en pieces, ſi cela eût été en mon pouvoir. Mais pendant que la haine s'efforçoit de fermer mon cœur à tous les ſentiments de compaſſion, la grace me crioit bien haut: Malheureuſe, ton ſalut dépend de la victoire que tu vas remporter ſur toi-même. Jeſus a prié pour ſes bourreaux; & toi, vile créature, tu veux te venger! Dieu t'a pardonné tes révoltes contre lui; il a fait des miracles de miſéricorde, pour te donner le temps du repentir: & tu refuſerois de faire miſéricorde à ton frere, qui ſe repent des

maux qu'il t'a faits? Non, dis-je tout haut, en répondant à ma penſée, non, mon Dieu, je ne vous refuſerai point ce ſacrifice : & dans l'inſtant que ma bouche prononçoit ces paroles, ma volonté y acquieſçoit de la maniere la plus forte. Dieu, dont la libéralité ne ſe laiſſe jamais vaincre par la créature, me paya magnifiquement du ſacrifice qu'il m'avoit donné la force de faire. Une paix profonde ſuccéda aux cruelles agitations qui m'avoient agitée, il me ſembloit qu'on m'avoit donné un autre cœur ; & m'approchant de Dubois avec une tranquillité qui ſurprit ceux qui m'avoient vue ſi agitée : Vivez, lui dis-je, vivez pour appaiſer la colere du Ciel, & n'ajoutez point à tous vos crimes celui de douter de la miſéricorde de celui que vous avez plus cruellement offenſé que moi ; je lui demande de me pardonner, comme je vous pardonne ; c'eſt vous annoncer que j'ai parfaitement oublié les maux que vous nous avez cauſés : que ſi, malgré le pardon que je vous accorde, vous croyez me devoir quelque ſatisfaction, je conſens à en recevoir une de votre part, voyez ſi vous êtes en diſpoſition de me l'accorder. Ah ! Madame, s'écria ce pauvre miſérable, votre généreuſe bonté porte mon repentir à ſon dér-

nier période ; & ſi ma bleſſure ne me conduit pas au tombeau, certainement ma douleur & mon repentir m'en ouvriront l'entrée. Vous parlez de ſatisfaction ; & ſuis-je en état de vous en offrir une qui égale mon offenſe, & qui puiſſe la réparer ? Non, les maux que je vous ai faits ſont ſans remede, & c'eſt ce qui cauſe l'excès de mon déſeſpoir. Tout ſera oublié, mon cher Ami, lui dis-je, en lui prenant la main, (& ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que le ſentiment de mon ame ne démentoit point mon action & mes paroles ; je vous le répete, Dieu m'avoit donné un cœur nouveau, & celui-là ne ſentoit plus la haine ; une tendre pitié avoit abſorbé & comme dévoré ce ſentiment odieux.) Oui, mon cher Dubois, tout ſera oublié, ſi vous ſavez gémir de vos fautes & en demander pardon à Dieu ; votre repentir va vous réconcilier avec lui : & pourrois-je haïr celui qui va devenir l'ami de mon Créateur, & avec lequel j'eſpere de paſſer mon éternité ? Approchez-vous, Monſieur, dis-je à l'Eccléſiaſtique, qui étoit préſent, & dont les larmes couloient auſſi-bien que celles de tous les ſpectateurs, approchez-vous de ce pauvre pénitent, ſoutenez ſa confiance, & portez-y la conſolation, en l'aſſu-

rant de l'infinie bonté du Dieu de toute miſéricorde, dont vous êtes le Miniſtre; nous allons nous retirer, pour vous laiſſer libre avec lui. N'y conſentez-vous pas, mon cher Ami, dis-je au malade? Je ferai tout ce que vous voudrez, me répondit ce pauvre homme : Dieu, qui vous inſpire le courage de me regarder ſans horreur, veut ſans doute me ſauver; mais peut-il vouloir pardonner à un ſcélérat tel que je le ſuis? L'Eccléſiaſtique ne manqua pas de zele pour ranimer la confiance de ce pécheur; & étant reſté deux heures entieres avec lui, il vint me retrouver très-édifié des bonnes diſpoſitions de ſon pénitent.

J'avois employé ce temps à remercier Dieu du miraculeux changement qu'il avoit opéré en moi. Mes infortunes ſe montroient à moi ſous une face nouvelle, je les voyois comme des moyens de ſalut que la miſéricorde de Dieu m'avoit ménagés; je me trouvois dans une ſoumiſſion douce & tranquille, j'éprouvois un calme, un repos, un bonheur qui m'avoit été inconnu juſqu'à ce moment. Ah! ma chere Marquiſe, que les croix les plus inſupportables à la nature ſont légeres, quand il plaît au Tout-Puiſſant de nous aider à les ſupporter! Ce ſentiment déli-

cieux, que j'éprouvai alors, a diſparu: ce n'eſt pas dans cette vie qu'il doit être permanent; mais la ſalutaire impreſſion qu'il a faite dans mon ame, eſt telle, malgré mes infidélités, qu'il me ſuffit de la rappeller pour m'engager à entreprendre les choſes les plus difficiles, & à ſurmonter toutes mes répugnances, quand je ſuis bien convaincue que la gloire de Dieu y eſt intéreſſée. J'avois dit à mon Amie que je lui demandois un quart-d'heure pour examiner mes diſpoſitions aux pieds des Autels; j'y reſtai une heure & demie: & lorſqu'elle vint m'interrompre, j'eus peine à me perſuader que j'y avois été plus de quelques minutes; je lui découvris mes nouvelles diſpoſitions, pour l'engager à joindre ſes actions de graces aux miennes, & nous fûmes enſemble conſulter le Chirurgien, pour ſavoir ce qu'il y avoit à eſpérer de la bleſſure de cet homme: il nous dit qu'il n'en pouvoit porter un jugement ſûr avant la levée du premier appareil, qu'il croyoit pourtant qu'elle n'étoit pas mortelle. Le croiriez-vous, ma Chere? je m'intéreſſois tellement à ſa conſervation, qu'il ne me fut pas poſſible de penſer à mon départ avant de le voir hors de danger. Je me rendis dans la chambre de ce pauvre homme,

que je trouvai pénétré de tous les ſentiments les plus propres à aſſurer ſon ſalut; & Dieu m'inſpira la penſée de ne m'en rapporter qu'à moi des ſoins que demandoit ſon état. J'abrege, chere Marquiſe; il me faudroit une rame de papier, ſi je voulois vous rendre les expreſſions de ſon repentir & de ſa reconnoiſſance. Il guérit beaucoup plutôt qu'on n'avoit oſé l'eſpérer; & lorſqu'il fut en état de quitter la ſalle des malades, il me demanda permiſſion de venir dans la mienne, où, s'étant jetté à mes pieds: Madame, me dit-il, je vous dois plus que la vie, puiſque je vous ſuis redevable de mon ſalut; j'en veux employer tous les moments à réparer mes fautes. Je pars pour le Canada: le Chevalier de Marſin ne pourra me méconnoître, puiſque c'eſt moi-même qui lui ai livré le Marquis; vous ne me reverrez qu'avec votre Epoux: & fût-il aux extrémités de la terre, je fais vœu de ne point m'arrêter que je ne ſois en état de vous en donner des nouvelles certaines. Hélas! Madame, douze ans ſe ſont écoulés depuis le départ de Dubois: je ſais qu'il s'embarqua quelques jours après avoir quitté l'Hôpital; il a péri ſans doute, ou, dans le déſeſpoir de l'inutilité de ſes démarches, il n'a oſé me don-

ner de ſes nouvelles ; car j'ai ſu qu'il étoit véritablement débarqué dans la Nouvelle-France.

Je vous ai dit que M. de Marſin avoit remis à la Supérieure de l'Hôpital où j'étois, une ſomme conſidérable; elle en avoit caché la plus grande partie à ſa Communauté, & me remit dix-huit mille livres lorſque je partis pour Paris. Cette Fille, dont je conſerverai toute ma vie le ſouvenir le plus tendre, étoit née dans cette Capitale de la France, & y avoit toute ſa Famille : elle m'adreſſa à ſon Frere, Conſeiller au Parlement ; & ſa Lettre étoit ſi forte & ſi preſſante, qu'elle fit paſſer dans le cœur de ce digne Magiſtrat, toute l'amitié & le zele dont ſa Sœur m'avoit donné tant de preuves; il ne voulut pas me permettre de prendre un logement hors de chez lui, & m'y traita toujours comme ſi j'euſſe été ſa fille, en ſorte que je lui demandai permiſſion d'en prendre le nom, & de vouloir bien que je lui donnaſſe celui de Pere ; ce qu'il m'accorda avec des marques de conſidération ſi vraies, que je ſentis naître pour lui dans mon cœur les ſentiments de l'amour filial le plus parfait.

Mes premieres recherches eurent ma Fille pour objet ; le Conſeiller ſe tranſ-

porta avec moi chez les Propriétaires de la maiſon que j'avois occupée; ils n'eurent pas de peine à ſe rappeller l'époque de notre éloignement, parce qu'elle avoit été accompagnée de circonſtances ſingulieres; ils avoient reçu, par un inconnu, un paquet qui contenoit les clefs de la maiſon, avec une Lettre qui leur apprenoit qu'on l'avoit quittée, & qu'ils trouveroient ſur une fenêtre l'argent du loyer. Ils eurent un peu plus de peine à ſe rappeller le temps précis de ce renvoi des clefs; mais, autant qu'ils en purent juger, ce fut celui qui ſuivit notre enlévement. Ma Femme-de-chambre n'avoit donc point attendu l'arrivée de mon Beau-Pere; qu'étoit-elle devenue? qu'avoit-elle fait de mon enfant? C'eſt ce que les perquiſitions les plus exactes ne furent pas capables de nous découvrir. Je fis demander des nouvelles du généreux Ami qui nous avoit obtenu un pardon que notre enlévement avoit rendu infructueux; il étoit mort depuis pluſieurs années: enfin, on s'informa ſous main ſi le Marquis de Sainville, le pere, n'avoit point fait élever une petite fille qui appartenoit à ſon Fils; & on nous apprit que ce Seigneur n'avoit ni enfants, ni petits-enfants, & qu'il avoit élevé un de ſes

neveux, qui devoit être ſon héritier. Il n'avoit donc point retrouvé ma Fille, ou il avoit refuſé de la reconnoître. Je n'avois pas été plus heureuſe dans les recherches que j'avois faites par rapport à mon Epoux; le Chevalier de Marſin avoit péri depuis trois mois en revenant du Canada, & perſonne n'avoit eu connoiſſance de l'homme que j'avois déſigné par des traits trop bien gravés dans mon cœur pour qu'ils puſſent être effacés de ma mémoire. C'eſt ainſi que la Providence avoit enveloppé les deux perſonnes qui m'étoient ſi cheres, d'un voile impénétrable: je crus qu'il vouloit par-là m'indiquer ma vocation pour la retraite; je réſolus de me retirer chez les Hoſpitalieres, où j'avois paſſé quelques années. La mort de mon Amie dérangea ce projet; & comme j'examinois en quel lieu je devois chercher à m'enſevelir pour jamais, je me vis comme forcée à rentrer dans le monde, que mon cœur avoit déja abandonné ſans regret. Une année s'étoit écoulée pendant mes inutiles recherches: je n'avois que vingt ans, & quoique mes chagrins m'euſſent laiſſé un air de mélancolie, qui devoit me faire ſuppoſer plus âgée que je n'étois; cette mélancolie, loin de déparer ma figure, ſembloit s'aſſortir à mes

traits, & les rendre plus touchants. Le Frere de mon Amie paroiſſoit avoir ignoré que je fuſſe belle; pas une ſeule de ſes paroles, de ſes regards même, ne m'avoit indiqué qu'il eût pour moi d'autres ſentiments que ceux d'un Pere. Hélas! j'étois née pour faire le tourment de tout ce qui s'intéreſſoit à moi. Il perdit une vieille parente qui demeuroit avec lui, & qui lui avoit permis de m'y garder avec décence; cet accident m'engagea à preſſer l'exécution de mes deſſeins. Je les lui déclarai, & reſtai comme immobile en voyant ſes yeux ſe remplir de larmes. Vous voulez donc me quitter, ma chere Marquiſe, me dit-il, en avançant la main pour prendre la mienne; mais ſe reculant, comme ſi quelque choſe, que je ne voyois pas, l'eût effrayé, il ajouta: Oui, partez, vous ne pouvez le faire trop tôt, & ce ſera toujours trop tard pour mon repos. Il ſortit en finiſſant ces mots, & me laiſſa dans un étonnement qui me rendit immobile. Si j'euſſe eu plus d'expérience, j'aurois compris que le ſens de ces paroles n'avoit rien de déſagréable, au-lieu que je n'y vis qu'un dégoût occaſionné par les embarras que je lui avois cauſés. Cette penſée me toucha juſqu'aux larmes; & dans le premier mouvement de ma dou-

leur, je ne pus m'empêcher de m'écrier: Mon Dieu, que je ſuis malheureuſe! Comme je prononçois ces paroles aſſez haut, la ſalle, dans laquelle j'étois, s'ouvrit, & je vis entrer une Dame que je connus être de qualité, à la richeſſe de ſes habits. Elle avoit entendu mon exclamation, & m'ayant enviſagée, elle me demanda, avec un air d'intérêt, ce qui m'engageoit à me plaindre & à verſer des larmes. J'étois peu faite à feindre; & d'ailleurs, cette Dame avoit une ſi belle ame peinte ſur ſon viſage, que je me ſentis comme entraînée à lui raconter ce qui venoit de ſe paſſer. Elle fut ſi ſurpriſe de mon peu d'expérience à mon âge, qu'elle ne put s'empêcher d'en ſourire; &, me donnant quelques conſolations aſſez vagues, elle fit appeller le Conſeiller, auquel elle venoit recommander une affaire dont il étoit le Rapporteur. Ce digne Ami, qu'elle interrogea ſur ce qu'elle venoit de voir, ne lui diſſimula pas qu'il venoit de découvrir en lui des ſentiments qui ne lui permettoient plus de s'expoſer au danger de me voir tous les jours; & ſa langue étant l'interprete de ſon cœur, il me peignit à la Princeſſe (car c'en étoit une) d'une maniere ſi avantageuſe, qu'il lui inſpira pour moi une amitié qu'elle a conſervée

juſqu'au tombeau. Il lui avoit tracé un tableau abrégé de mes infortunes, & l'avoit inſtruite du deſſein où j'étois de me retirer dans une retraite. Elle réſolut de me détourner d'un deſſein qu'elle ne pouvoit approuver à cauſe de mon âge; car je brûlois du deſir de prendre le dernier engagement : & je croyois le pouvoir, puiſque, ſelon toutes les apparences, mon Epoux n'exiſtoit plus. Je vous regarde, me dit cette Dame, comme une fille de quinze ans, quoique vous en ayiez davantage; le monde doit être connu avant d'être abandonné, la retraite en aura plus de charmes pour vous, & vous ne ſerez point expoſée à regretter des biens qui ne paroiſſent réels qu'à ceux qui ne les connoiſſent que ſur le rapport d'autrui. Je vous offre une Mere dans ma perſonne, ajouta cette généreuſe Dame, en me préſentant ſa main, que je baiſai avec reſpect; & une Sœur dans une fille beaucoup plus jeune que vous, mais aſſez formée pour vous fournir une compagnie agréable. Ce ne furent point les avantages que je pouvois trouver du côté de la fortune chez cette Princeſſe, qui ébranlerent ma réſolution; c'étoit la bonté avec laquelle elle me faiſoit ces offres, qui ne me laiſſoit pas, pour ainſi dire, la

liberté de les refuſer. Je balançois pourtant encore, lorſqu'elle me fit remarquer qu'il y auroit de l'imprudence à me lier par des vœux avant d'être certaine de la mort de mon Epoux, & qu'il n'y avoit point de Maiſon religieuſe où l'on voulût me recevoir tant que mon état ſeroit équivoque. Cette derniere raiſon étoit ſans replique, je m'y rendis; & ma nouvelle Bienfaictrice voulant épargner au Conſeiller le danger d'un adieu ſans témoins, le fit appeller pour recevoir mes actions de graces ſur toutes les bontés qu'il avoit eues pour moi. La Princeſſe me préſenta à ſa Fille ſous le titre d'Amie; c'étoit une perſonne de quatorze ans, qui, ſans être belle, avoit dans la figure ce je ne ſais quoi, ce charme ſecret qui attache & qui en même-temps inſpire le reſpect. Elle n'avoit jamais eu d'autre Gouvernante que ſa Mere, & elle y avoit gagné infiniment : ſon eſprit n'avoit rien de brillant, point de ſaillies; mais tout y étoit droit, juſte : elle parloit peu, & ne diſoit préciſément que ce qu'il falloit dire pour plaire : les premiers jours qu'on la voyoit, on la croyoit une perſonne ordinaire; un peu de familiarité vous découvroit en elle mille belles qualités qu'elle paroiſſoit ignorer, tant elle les faiſoit peu valoir.

En

En un mot, je ne puis entendre nommer le *bon ſens*, ſans penſer à cette aimable Fille. Sa reſpectable Mere voulut bien me partager les leçons qu'elle lui donnoit chaque jour; & ſi vous avez trouvé quelque choſe en moi qui mérite l'eſtime des honnêtes gens, aſſurément je le dois au commerce de cette Dame, avec laquelle je paſſai quelques années. Elle fut ravie de trouver en moi, non pas de la piété; je n'avois qu'un deſir ſincere de l'acquérir, & aſſurément elle en étoit un parfait modele; mais au moins une eſtime parfaite pour cette précieuſe qualité. Elle m'apprit que la ſeule qui convienne à une perſonne deſtinée à vivre dans le monde, devoit être toute dans l'intérieur; que la ſingularité en étoit le mortel poiſon; qu'une ame attentive ſur elle-même, trouvoit, dans les actions les plus communes, une moiſſon abondante de vertus, qui, pour être cachées, n'en étoient pas moins agréables aux yeux de Dieu. Les devoirs de ſon état la conduiſoient ſouvent à la Cour, elle m'avoit préſentée ſous le nom de mon Epoux, & m'y conduiſoit avec ſa Fille. Elle me fit connoître à Madame de Maintenon, dont elle étoit aimée; & cette Dame, qui, ſans avoir le titre de Reine, en avoit toute l'autorité, donna

des ordres si précis, que j'appris enfin que mon Epoux étoit arrivé heureusement à Quebec, qu'il y avoit peu resté, & s'étoit joint à une bande de Sauvages, pour essayer de gagner la Caroline. On l'avoit vu depuis dans les Indes, & c'étoit la seconde année après notre enlévement ; mais malgré toutes les recherches qu'on fit par son ordre, on avoit perdu ses traces depuis près de dix ans.

Quelque vagues que fussent ces lumieres, elles apporterent quelque soulagement à mes maux. Il s'étoit fait comme un calus sur mes plaies, elles se renouvellerent en ce moment avec beaucoup de vivacité ; ce mouvement dura peu, Dieu me continua son secours ; & je le remerciai d'avoir accordé au Marquis assez de courage pour supporter les fatigues qu'il devoit avoir essuyées dans le commencement de son exil : je me flattois même quelquefois qu'il pouvoit s'être tiré aussi heureusement des autres accidents qu'il avoit pu essuyer dans son retour en Europe : je me disois qu'il en avoit repris le chemin, & chaque jour me paroissoit celui qui devoit l'offrir à mes yeux ; je perdis enfin cet espoir, & je restai convaincue qu'il avoit péri. Mes Protectri-

ces m'offrirent plusieurs fois leur crédit pour me faire reconnoître par mon Beau-Pere, je ne pus m'y résoudre; il me sembloit qu'il n'eût pu m'envisager sans mourir de douleur. Au bout de quelques années, mon aimable Compagne, la Fille de ma Bienfaictrice, mourut. Elle méritoit mes regrets, & je sentis bien en ce moment que ma sensibilité n'étoit point émoussée par mes malheurs passés. La Princesse me sut gré de partager ses douleurs, & me donna des preuves de sa reconnoissance à sa mort, qui suivit de près celle de sa Fille. J'aurois été fort mal à mon aise sans ce secours; la somme que M. de Marsin m'avoit laissée, & que j'avois mise chez un Banquier, m'avoit été remboursée en Billets de Banque, dont je n'avois retiré que très-peu de chose. Mon illustre Maîtresse répara cette perte, & bien au-delà, puisqu'elle me laissa quarante-cinq mille livres & une partie de ses petites pierreries; je n'en ai conservé que celles que vous me connoissez, moins pour m'en parer, que par respect pour la mémoire de ma Bienfaictrice. Je plaçai ces sommes; & c'est cette rente qu'on vouloit me faire perdre, & dont je dois la conservation à votre Epoux. Vous savez le reste, chere Marquise; puisqu'au

moment où mes affaires furent arrangées, je me retirai à..., où j'eus le bonheur de vous connoître. Je me flattois d'y paſſer mes jours en paix : mon procès m'en a tirée; & cet événement, que je regardois d'abord comme fâcheux, m'a procuré un bien ſur lequel je n'avois pas conſervé le plus léger eſpoir. Je vous apprendrai la premiere fois les événements miraculeux, pour ainſi dire, qui ont mis ma Fille en état d'être avouée de ſon Aïeul, ſans qu'il ait eu à rougir de la reconnoître pour ſa Petite-Fille. J'eſpere qu'après tant de traverſes, cette chere Enfant fera la conſolation du reſte de ma vie, que je paſſerai avec elle, ſi M. de Sainville peut oublier que je ſuis la cauſe innocente de la perte de ſon Fils. Je tremble, lorſque je me repréſente l'état où je vais réduire ce tendre Pere; & il faut un motif auſſi puiſſant que celui de revoir ma Fille, pour m'engager à paſſer par-deſſus mes craintes.

Je n'ai point reçu de réponſes aux Lettres que j'ai écrites de Toulouſe à nos deux Amies, & cela me paroît de mauvaiſe augure; je les ai abandonnées à la Providence & à vos ſoins : il eût été heureux que vous euſſiez pu enlever Henriette à Victoire; ſon eſprit, ſans conſiſ-

tance, pourroit acquérir quelque ſolidité par la ſuite, ſi elle n'avoit que de bons exemples devant les yeux.

VINGT-SIXIEME LETTRE.

LUCIE À ÉMERANCE.

VOus touchez à la fin de vos peines, ma chere, ma reſpectable Amie; vous avez aſſurément épuiſé tous les traits du ſort. Parlons plus chrétiennement: cette Providence, à laquelle vous vous êtes ſi courageuſement abandonnée, ſe prépare à couronner votre patience, en vous rendant, contre toute eſpérance, la moitié de ce que vous avez perdu. Qui ſait même ſi votre bonheur ne ſera pas plus complet que vous ne l'eſpérez; ſi cet Epoux?... mais je dois me contenter de faire à cet égard les vœux les plus ſinceres, & remettre, à votre exemple, mes ſouhaits entre les mains de celui qui connoît le temps & les moyens convenables à ſes deſſeins éternels. C'eſt par ſon ordre que vous êtes arrêtée ſi long-temps dans une route que votre cœur vous invitoit à faire ſi vîte. Le Marquis vous plaint bien ſincérement; il a été forcé,

comme vous, de reſter dans ce vilain Hôpital, où l'on manque de tout; j'eſpere que celui qui vous accompagne aura eu ſoin des proviſions.

Je ne vous dirai rien de nos deux Amies; l'une ne mérite plus ce nom, & la ſeconde eſt en grand danger de marcher bientôt ſur ſes traces. Victoire n'a pas gémi long-temps de l'infidélité de ſon Epoux, qui entretient publiquement une Actrice; le Duc*** s'eſt offert à eſſuyer ſes larmes, &, ſi j'en crois le Public, ſes propoſitions ont été acceptées. Comme cette aventure étoit la nouvelle du jour, j'ai cru devoir avertir Victoire des bruits qui couroient ſur ſon compte: elle a paru d'abord décontenancée; mais ce n'a été qu'un inſtant. Elle prétend qu'elle n'a point donné lieu à ces diſcours; qu'à la vérité elle reçoit le Duc, parce qu'il eſt d'un rang à ne pouvoir être congédié; que d'ailleurs c'eſt un homme aimable; & que, ſi elle ceſſoit de le voir, on lui mettroit auſſi gratuitement quelqu'autre perſonne ſur ſon compte, qui peut-être ne le vaudroit pas; qu'elle avoit lieu de s'étonner que j'euſſe pu donner dans ces bruits que des perſonnes mal intentionnées accréditoient, & qui ne faiſoient impreſſion ſur perſonne; qu'elle s'étoit

flattée d'être assez bien connue de moi, pour espérer, qu'au-lieu de me joindre à ses ennemis, pour l'accabler comme je le faisois, j'aurois pris sa défense; qu'après tout, son Mari, auquel seul elle étoit comptable de ses actions, ne trouvant rien à redire à sa conduite, elle croyoit n'avoir rien à y réformer. Après cette belle tirade, elle n'a pu s'empêcher de rougir de ce qu'elle venoit de dire; elle m'en a fait des excuses, en m'assurant que je ne devois attribuer la vivacité de sa réponse qu'à son amitié pour moi; que son cœur avoit été mortellement blessé de mes soupçons: qu'il m'étoit fort aisé, a-t-elle ajouté, de vivre dans une retraite que je partageois avec un Epoux dont j'étois adorée; mais que pour elle, elle n'avoit d'autre ressource que la dissipation, pour échapper au désespoir que lui causoit la conduite de son Epoux. Je me préparois à lui répondre; apparemment qu'elle ne vouloit pas m'entendre, car elle a sonné pour appeller ses femmes, sous prétexte qu'elle étoit engagée avec la Comtesse D*** qui devoit venir la prendre à six heures, pour aller voir la petite Piece de la Comédie Françoise, & il en étoit cinq; qu'ainsi elle n'avoit qu'une demi-heure pour s'habiller. Effectivement

cette Comteſſe, qui paſſe pour une femme qui a ſecoué totalement le joug des bienſéances, eſt entrée dans la minute, m'a ſaluée d'un air dédaigneux, s'eſt défendue de m'offrir une place dans ſa Loge, parce qu'elle craindroit de me faire perdre un temps que j'allois ſans doute employer à gémir de leur coquetterie; en un mot, m'a manqué abſolument de reſpect, ſans que Victoire, qui en rougiſſoit, ait eu le courage de lui faire remarquer que c'étoit lui manquer à elle-même que d'oſer me parler de la ſorte en ſa préſence. J'ai cru qu'un ſilence, qui marquoit autant de compaſſion que de mépris pour cette créature, étoit la ſeule réponſe que je devois faire à ſes inſultes, & je ſuis ſortie en lui faiſant une révérence, qu'elle ne m'a pas même rendue. Je vois que cette ſcene étoit préméditée; on veut m'éloigner : cependant je ne puis croire encore que Victoire ſoit entrée dans ce complot; elle m'a ſuivie, & m'a demandé mille pardons du procédé de cette femme : c'eſt, a-t-elle ajouté, la meilleure perſonne du monde, mais elle eſt d'une étourderie dont rien ne peut la corriger. Plût à Dieu qu'elle ne fût que cela, ai-je répondu à Victoire, en lui mouillant le viſage de mes larmes! vous

vous perdez, chere Amie, vous êtes ſur le bord du précipice, ſi déja vous n'y êtes tombée. Au nom de Dieu, réfléchiſſez ſur les pas que vous avez déja faits, ſur ceux que vous êtes ſur le point de faire. Rompez ſur le champ avec cette femme mépriſable; ſuivez-moi, méritez ſa haine par cette marque d'un mépris éclatant; elle vous ſera mille fois plus avantageuſe que ſon amitié. Victoire m'a paru attendrie, ſes larmes ont coulé; mais elle n'a pas eu le courage de faire cette démarche déciſive que j'exigeois; elle m'a pourtant promis de rompre avec cette femme & avec le Duc, pourvu que je lui laiſſaſſe le temps de le faire avec décence. Inſenſée, qui ne voit pas que dans cette eſpece de combat, balancer un moment à fuir, eſt être vaincue! Depuis cet inſtant, elle a ſi bien fait, que je n'ai pu trouver un moment pour lui parler ſans témoins. Son lâche Epoux ſemble ſe prêter à ſes vues : ils ne ſe rencontrent plus depuis un mois; cependant il a eu la complaiſance de l'accompagner, lorſqu'elle eſt venue prendre congé de nous, & ne l'a pas quittée un moment. J'ai fait de nouveaux efforts pour emmener Henriette; elle me l'avoit promis, & n'a pas plus tenu ſa parole cette fois-ci que la pre-

miere. Elle a, dit-elle, des affaires indiſpenſables qui la retiennent à Paris. Je n'ai donc plus que ma petite Marie, & en vérité, elle me conſole un peu du chagrin que me donnent les deux autres : je n'ai jamais rien vu de plus aimable, de plus eſtimable, de plus tranquille, malgré des chagrins aſſez vifs pour lui arracher ſouvent des larmes qu'elle verſe avec un viſage ſerein : c'eſt une petite Héroïne. Elle attend avec une vive impatience la réponſe à ſes Lettres, & me promet de m'apprendre qui elle eſt après les avoir reçues : je vous avoue que rien n'égaleroit mon impatience à cet égard, ſi je n'en avois pas une plus grande d'apprendre l'heureux ſuccès de votre voyage.

VINGT-SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

ADmirez la conduite de la Providence à mon égard, ma chere Marquiſe ; vous me croyez préſentement à Turin, & je ſuis encore campée ſur le Mont Cénis, en attendant qu'il plaiſe à Dieu, non de faire ſouffler les vents, mais de les

obliger à ſe renfermer dans leurs cavernes profondes. Je badine ſur un retardement qui me jetteroit dans le déſeſpoir, ſi je n'avois recours à mon remede ordinaire, à ce *fiat*, dont on a beſoin dans preſque toutes les circonſtances de la vie. Je ne manque pas d'occupation dans ce déſert; mon loiſir eſt occupé à ſoutenir le courage de mon Compagnon de voyage, dont l'impétueuſe vivacité ne s'accommode pas de tous les obſtacles qui ont retardé ſa courſe. Nous diſputons quelquefois ſur la conſéquence des motifs qui nous font deſirer de finir notre voyage. J'exalte le pouvoir de la nature, & il la compte pour rien au prix des mouvements que l'amour fait naître: car nous nous ſommes avoués mutuellement que nous cherchions, moi une Fille, & lui une Amante. Je lui ſouhaite de tout mon cœur un heureux ſuccès dans ſes amours, & je ne trouve point celle qu'il aime à plaindre: je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir de plus aimable que lui. Nous campons, en attendant le calme, dans la moyenne région de l'air, c'eſt-à-dire, ſur le Mont Cénis. Nous y habitons bêtes & gens dans cet Hôpital, que votre Epoux appelle vilain, que je ne trouve pas trop beau, & où nous ferions

une abſtinence forcée, ſi notre Guide n'avoit pas uſé de précaution. J'ai profité du temps que j'y ai paſſé, pour vous inſtruire de ce que je ſais de l'Hiſtoire de ma Fille, & je mettrai ma Lettre à la Poſte à la premiere Ville que nous rencontrerons. Je me ſuis trouvée embarraſſée en commençant cette narration, & j'étois tentée de ſupprimer certains détails qui paroiſſent puériles; cependant, en conſidérant qu'ils ont donné lieu à des incidents conſidérables, j'ai cru que je ne devois rien omettre.

HISTOIRE D'ANNETTE.

Vous vous ſouvenez que mes raviſſeurs forcerent ma Femme-de-chambre à deſcendre du carroſſe où elle étoit avec nous: j'ignorois alors où nous étions; mais j'ai appris de la Nourrice que ce fut dans le bois de Boulogne qu'ils la laiſſerent. Il étoit dix heures du ſoir, la nuit étoit fort obſcure; & cette pauvre fille, mourante de frayeur, fut long-temps errante au hazard, ſans ſavoir ſi les pas qu'elle faiſoit ne l'éloignoient pas de Paris au-lieu de l'y conduire: elle marcha plus de trois heures ſans ſavoir, pour ainſi dire, ce qu'elle faiſoit, & ne fut guidée

que par les cloches des Couvents, qui ſonnoient pour Matines à minuit. A une heure, la Lune s'étant levée, elle trouva moyen de ſortir du bois, & reprit ſa route. Il étoit plus de deux heures quand elle arriva à la rue de Vaugirard; & elle étoit ſi fatiguée, ſi ſaiſie, qu'elle fut long-temps ſans pouvoir répondre à Madelon, la Nourrice de ma Fille, qui lui demandoit, en tremblant, ce que nous étions devenus. Lorſqu'elle fut un peu remiſe, elle lui fit le récit de ce qui nous étoit arrivé, qu'elle interrompit pluſieurs fois par ſes larmes. Cette Femme-de-chambre, que j'avois depuis mon arrivée à Paris, avoit des ſentiments bien ſupérieurs à ſa condition: à peine eut-elle paſſé quelques jours avec moi, que n'en croyant que les apparences, elle ſe perſuada que mon Epoux étoit un ſuborneur, &, ſur cette idée, lui demanda ſon congé, ne voulant en aucune maniere, diſoit-elle, être complice de notre libertinage. Le Marquis, loin d'être fâché de ſa délicateſſe, fut charmé de trouver de la vertu dans une femme qui devoit être autant ma compagne que mon domeſtique, puiſque la néceſſité d'être ignorée me privoit de toute autre ſociété; il la raſſura ſur la nature de notre commerce, & ſe trouva

comme engagé à lui laiſſer entrevoir notre ſecret : par la ſuite, il la trouva ſi attachée, ſi prudente, & ſi pleine de Religion, qu'il ne fit pas de difficulté de la mettre au fait de toutes nos affaires. Je l'aimois comme une Amie, & lui avois découvert toutes mes peines au ſujet du Pere de mon Epoux; j'eus donc beaucoup d'empreſſement à lui apprendre qu'il s'étoit laiſſé fléchir, & que nous l'attendions en peu de jours. Ce fut d'après la connoiſſance qu'elle avoit de nos affaires, qu'elle ſe détermina à quitter, dès le matin, une maiſon d'où l'on pouvoit enlever Annette. Cette femme étoit tombée dans la même erreur que nous; elle attribuoit notre enlévement à mon Beau-Pere, & elle voulut ſouſtraire Annette à ſa vengeance. Aidée de la Nourrice, elle enfonça le Bureau de mon Epoux, où elles trouverent quelque argent & mes bijoux, mais cela n'étoit pas conſidérable. Elles appellerent un Frippier, qui leur donna à peine le tiers de ce que les meubles valoient; elles vendirent auſſi mes habits; &, après avoir mis ſur une fenêtre le quartier du loyer de la maiſon, qui n'étoit pas encore échu, elles en donnerent avis au Propriétaire, comme je vous l'ai dit, & ſe retirerent à l'extré-

mité du Fauxbourg St. Laurent. A peine y furent-elles arrangées, que ma Femme-de-chambre tomba malade de la frayeur qu'elle avoit eue. Elle guérit de cette maladie, dont il lui reſta une langueur qui dégénéra en phthiſie: elle ne ſe diſſimula point qu'elle ne pouvoit vivre long-temps, & ne s'occupa plus que de ſon ſalut, & du ſoin de la petite infortunée, qui ſembloit perdre en elle toute ſa reſſource. Elle avoit tiré environ dix-huit cents livres de nos effets, & y ajouta vingt piſtoles qui lui appartenoient; elle plaça le tout chez un Notaire de ſes amis, qui promit d'en payer l'intérêt à cinq pour cent. La Nourrice de ma Fille s'étoit accoutumée à regarder cette enfant comme ſi c'eût été la ſienne; d'ailleurs, cette femme avoit de bonnes mœurs, & ma digne Femme-de-chambre crut pouvoir lui abandonner le ſoin d'Annette. Madelon, lui dit-elle, les larmes aux yeux, cette Enfant n'a plus que vous dans le monde; elle eſt d'un ſang illuſtre, mais elle n'a plus rien à eſpérer de ſes Parents; devenez ſa Mere; &, en place du riche héritage qui lui étoit deſtiné, tâchez de lui laiſſer la crainte de Dieu; elle ne ſera point à plaindre, ſi vous lui apprenez à l'aimer, & à préférer la vertu à ſa pro-

pre vie. Rappellez-vous ſouvent l'amitié qu'avoit pour vous la Mere de cette Enfant, & donnez-lui une preuve certaine de votre reconnoiſſance, dans les ſoins que vous prendrez de cette chere innocente : cachez-lui avec ſoin le ſang dont elle eſt ſortie; tâchez de lui inſpirer l'amour du travail; ne permettez pas pourtant qu'elle ſe marie d'une maniere indigne d'elle : je laiſſe des éclairciſſements ſur ſa Famille, que vous lui confierez lorſqu'elle ſera en âge de prendre un établiſſement.

Ma Femme-de-chambre appella enſuite le Notaire auquel elle avoit confié la modique ſomme qui faiſoit toute la fortune de ma Fille, & remit à la Nourrice, en préſence de ce Notaire, une très-belle tabatiere d'or, lui ordonnant de ne s'en défaire jamais, ſous quelque prétexte que ce fût; & pour lui en ôter la tentation, elle ſtipula qu'elle ne ſeroit recevable à toucher le revenu de l'argent placé, qu'en repréſentant cette boîte; elle y en joignit une autre, qui renfermoit un Ecrit qui devoit apprendre à ma Fille ſon origine & nos malheurs. Elle ne ſurvécut pas longtemps à ces diſpoſitions, & ſa mort laiſſa Madelon dans une ſituation aſſez embarraſſante. Elle avoit un Frere, auquel elle

n'avoit point donné de ſes nouvelles depuis trois ans, & qui étoit domeſtique; s'étant informé de lui, elle apprit qu'il étoit alors Laquais chez l'Archevêque de Rheims. Ce Frere ſavoit bien que Madelon avoit eu une Fille, & il ignoroit la mort de cette Enfant : la Nourrice crut qu'il n'y auroit point de mal à lui laiſſer croire que ma Fille étoit celle dont il avoit été le Parrain; elle ſe flattoit que ce titre pourroit devenir avantageux à cette pauvre Enfant, en engageant cet Oncle prétendu à lui aider à l'élever. Elle lui écrivit donc, qu'après le départ de ſon Mari, elle étoit entrée chez des Etrangers de grande qualité, qui l'avoient priſe pour Femme-de-chambre, & lui avoient permis d'avoir ſa Fille dans la maiſon; qu'ils s'étoient tellement affectionnés à cette Enfant, qu'en quittant la France, ils lui avoient fait préſent de deux mille livres, qu'ils avoient placées ſur ſa tête, avec pluſieurs bijoux de prix, ce qui la mettoit en état d'élever ſa Petite en travaillant, pour peu qu'il voulût lui aider de quelque choſe. Ce garçon, charmé de la petite fortune de ſa Niece, & la regardant comme une preuve de la bonne conduite de ſa Sœur, en parla à ſon Maître, & le pria de s'intéreſſer à faire avoir à

Madelon la place d'une Touriere, qui vaquoit chez les Dames de Saint-Etienne. L'Archevêque, qui aimoit ce Domeſtique à cauſe de ſa ſageſſe, lui accorda ſa protection; & ayant fait demander cette place, l'obtint ſans peine. On écrivit donc à Madelon qu'elle eût à partir ſur le champ avec ſa Petite, & elles arriverent à Rheims.

Permettez à une Mere, ma chere Marquiſe, de vous dire qu'il étoit impoſſible de voir cette Enfant ſans l'aimer; ſes charmes étoient relevés par la parure la plus diſtinguée & la mieux choiſie, & les Religieuſes en furent d'abord ſurpriſes. Madelon leur dit que ces habits étoient des préſents de ſes Maîtres, qui vouloient prendre ſa Petite, & en faire une grande Dame; qu'elle n'avoit pu ſe réſoudre à la leur laiſſer ni à les ſuivre, parce qu'ils alloient bien loin; mais qu'ils lui avoient promis de revenir en France, & de faire beaucoup de bien à l'Enfant, ſi elle avoit eu une bonne éducation. On crut ce petit Roman, & ma Fille fut regardée comme pouvant être un jour très-bien établie: elle devint l'Idole de la Maiſon. Depuis l'Abbeſſe juſqu'aux Penſionnaires, tout le monde l'accabloit de careſſes & de préſents; on n'étoit plus ſurpris de ce que

ces Etrangers avoient fait pour elle ; l'Enfant portoit ſur ſon viſage le préſage d'une grande fortune, chacun vouloit y contribuer.

Que j'euſſe été conſolée, chere Amie, ſi j'avois pu deviner le ſoin que la Providence prenoit de mon Enfant ! & combien Dieu devoit-il être offenſé de mes défiances & de mes murmures ? L'Abbeſſe ne borna pas ſon amitié pour ma Fille à de ſimples careſſes, ni au don de quelques colifichets ; elle lui en donna des preuves plus réelles, en lui procurant une excellente éducation. Il y avoit dans cette Maiſon une Fille du premier mérite, que l'Abbeſſe avoit fait recevoir malgré les Religieuſes. Cette Fille, qu'on appelloit la Mere Ste. Victoire, étoit fille naturelle du Duc d'Orléans, Régent de France ; elle avoit tout l'eſprit & les bonnes qualités de ſon Pere. Comme elle n'avoit point été légitimée, les imbécilles Religieuſes s'obſtinoient à lui refuſer l'entrée de leur Maiſon : trois fois l'on avoit été aux voix, trois fois l'Abbeſſe avoit brouillé les marques de l'élection, en diſant qu'elle étoit reçue ; il fallut que la Cour s'en mêlât, & il y eut quelques Religieuſes qu'on envoya dans d'autres Maiſons. Celles qui reſterent, bénirent l'Abbeſſe de la vio-

lence qu'elle leur avoit faite. Bientôt le mérite de la nouvelle Religieuſe triompha de la puérile antipathie que le ſeul défaut de ſa naiſſance leur avoit inſpirée ; elles avouerent qu'elles lui devoient le rétabliſſement de leur Maiſon, qui étoit très-obérée : effectivement, la réputation de cette Fille leur attira un grand nombre de Penſionnaires des premieres Maiſons d'Allemagne. Pardonnez-moi cet écart, ma chere Marquiſe ; c'eſt à cette Religieuſe que ma chere Annette doit toute ſon éducation, & je n'ai pu lui refuſer ce léger tribut de gratitude. Si j'en crois la Nourrice de ma Fille, elle répondit parfaitement aux ſoins d'une ſi excellente Maîtreſſe, & à dix ans elle paſſoit pour un prodige. Madame l'Abbeſſe n'avoit point négligé les graces extérieures ; & les Maîtres qui enſeignoient aux Penſionnaires, avoient été chargés de lui donner des leçons ; enſorte qu'on m'a aſſuré qu'elle n'ignoroit rien de ce qu'une Fille de qualité a coutume d'apprendre, & qu'elle n'avoit rien perdu à être orpheline.

Madame l'Abbeſſe avoit un Frere qui demeuroit aux environs de Rheims, & qui avoit envoyé ſon Fils unique au College de cette Ville. Un nouveau Régent, auquel il étoit recommandé, ayant en-

tendu parler du mérite d'Annette, à qui la faveur de l'Abbeſſe donnoit autant de célébrité que ſes talents, eut envie de la voir; &, ſous prétexte de mener le jeune Deshomais (c'étoit le nom de l'Ecolier) à ſa Tante, il demanda à voir les Penſionnaires. Elles parurent à la grille de Madame, & quoiqu'il y en eût d'aimables & de plus parées que ma Fille, le Régent & l'Ecolier n'eurent des yeux que pour elle. Quelques vieilles Religieuſes voulant faire leur cour à Madame, préparerent une jolie collation; & comme le Régent ſe récria ſur la délicateſſe des biſcuits, la bonté des confitures, & la fineſſe des liqueurs, on promit de lui en envoyer le lendemain une petite proviſion. L'Ecolier, qui ne vantoit rien, avoit pourtant trouvé la collation, pour le moins, auſſi bonne que ſon Régent; & le diable, qui ne dort jamais, excitant ſa convoitiſe, il réſolut de s'approprier le préſent qu'on deſtinoit à ſon Maître: il paſſa toute la nuit à chercher des expédients pour faire réuſſir ſon projet, & voici celui auquel il s'arrêta. Il fit le malade le lendemain, aſſura qu'il n'avoit pas fermé l'œil de toute la nuit, ce qui étoit vrai; & ajouta qu'il avoit un grand mal de tête, ce qui étoit abſolument faux.

Son Régent lui ayant trouvé les yeux battus, crut que, n'ayant point de fievre, quelques heures du ſommeil ſuffiroient pour le rétablir, & lui donna permiſſion de reſter au lit. C'étoit tout ce que l'Ecolier avoit prétendu; & à peine fut-il ſûr que tous ſes camarades étoient en claſſe, qu'il ſe leva, prit les habits d'un enfant de ſon âge, qui portoit le petit collet, & fut ſe mettre en ſentinelle dans un lieu d'où il pouvoit appercevoir la Touriere; elle ſonna, & Deshomais, ſans lui donner le temps d'expoſer ſa commiſſion, lui dit : Ma bonne Sœur, n'eſt-ce pas le préſent que les Dames de St. Etienne envoient au Régent? il m'a chargé de le recevoir, parce qu'il eſt occupé. La bonne Sœur le voyant ſi bien inſtruit, n'eut garde de ſoupçonner ſa ſupercherie, & lui remit ſon panier. Deshomais pliant avec joie ſous un fardeau ſi agréable pour un Ecolier, s'enferma dans ſa chambre, & mangea tant de confitures, qu'il devint réellement malade, mais il fut bientôt rétabli. Le Jeudi d'après, le Régent fut faire une conférence à St. Etienne, & entra enſuite pour parler à quelques Religieuſes malades; le neveu de Madame eut permiſſion de le ſuivre, & toute la Communauté ſe piqua de bien recevoir

le Régent & ſon Pupille. Après quelques propos, qui les ennuyerent également, une vieille Religieuſe dit au Jéſuite : Mon Pere, comment va la Conſtitution? On dit qu'il s'eſt fait à Paris une conſultation de quarante Médecins contre elle. La pauvre fille vouloit dire de quarante Avocats, & ſa mépriſe apprêta à rire à toute la Communauté; elle n'étoit pourtant pas auſſi ridicule qu'elle le paroiſſoit; en matiere de Foi, je penſe que les Médecins ont autant de droit de dire leur avis que les Avocats. Ceci ſoit dit en paſſant.

Deshomais n'avoit pas ſuivi cette fois ſon Régent d'auſſi bon cœur que le Jeudi précédent; il frémiſſoit à chaque inſtant, dans la crainte d'une queſtion qui ne pouvoit manquer d'être faite. Effectivement quelques-unes de ces Dames, piquées de ce que le Régent gardoit le ſilence ſur le préſent qu'il avoit reçu, lui demanderent comment il avoit trouvé leurs confitures. Sa ſurpriſe annonça d'abord qu'il n'avoit rien reçu; on appella la Touriere, qui aſſura qu'elle les avoit remiſes à un petit Abbé qui étoit venu les demander de ſa part. Le fait étoit grave, & méritoit une punition exemplaire. La Touriere fut mandée le lendemain au College pour

examiner tous les Penſionnaires, qu'on fit paſſer en revue devant elle. Elle n'avoit pas examiné le viſage de celui qui avoit reçu ſon panier, & ſe rappelloit ſeulement ſa taille; le malheureux Ecolier, dont la ſoutane avoit ſervi au voleur, fut pris pour le vrai coupable. Il eut beau proteſter de ſon innocence, la vénérable Touriere étoit pour lui un témoin qu'on ne pouvoit recuſer; il fut décidé, tout d'une voix, qu'il ſeroit châtié de ſon vol, de ſa gourmandiſe, & ſur-tout de ſon menſonge; car il s'obſtinoit à nier le fait. Déja le redoutable balayeur avoit été appellé, rien ne pouvoit, ce ſemble, ſouſtraire au châtiment le prétendu coupable, lorſque Deshomais, fendant la preſſe des Ecoliers, fut ſe jetter aux pieds du Préfet, & déclara qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à voir punir un innocent, que c'étoit lui qui avoit commis le crime, & qu'il s'abandonnoit à la clémence ou à la ſévérité de ſes Juges. L'action étoit belle pour un homme de treize ans; auſſi reçut-elle les juſtes éloges qu'elle méritoit, & tout fut oublié, pardonné. La Touriere arriva au Couvent, ſans avoir fini les exclamations qu'elle avoit commencées au College, & ſonna, en arrivant, avec tant de force au Parloir de Madame, que l'Abbeſſe

beſſe & les Religieuſes craignirent qu'il ne fût arrivé quelque grand malheur, & y accoururent en foule. Ah! Madame, lui dit cette fille, en levant les mains & les yeux au Ciel, béniſſez Dieu de vous avoir donné un tel Neveu; à treize ans il a le courage d'un Cicéron; pour moi, j'en pleure de joie : & tout de ſuite elle raconte l'action dont elle avoit été le témoin. Les perſonnes qui connoiſſent les Couvents, ſavent qu'on y ſaiſit avec avidité la moindre bagatelle. Ceci y fut regardé comme une affaire de conſéquence, puiſqu'il étoit queſtion du Neveu de l'Abbeſſe, c'eſt-à-dire, de la Dame, de la Reine, de l'Impératrice même de la Maiſon. On profita de l'occaſion de faire ſa cour; & pendant huit jours, depuis les Meres Diſcretes, juſqu'aux plus jeunes Novices, & même parmi les Penſionnaires, on ne parla que de Deshomais.

Qui croiroit qu'un accident ſi trivial eût dû faire un effet tel que celui auquel il a donné lieu? Ce fut pourtant cette bagatelle qui devoit décider du ſort de ma Fille, & c'eſt là vraiment l'origine des événements ſinguliers qui me reſtent à vous rapporter. Annette n'avoit point été frappée de la figure de Deshomais; l'acte de généroſité qu'il venoit de faire

la frappa. Parmi les bonnes qualités d'Annette, on remarquoit un défaut ; ſon eſprit étoit romaneſque : elle dédaignoit tout ce qui n'étoit qu'ordinaire ; elle vouloit du grand, du ſublime, du merveilleux. Peut-être cette mauvaiſe diſpoſition venoit-elle moins de ſon caractere que de ſes lectures : malgré la vigilance de Madame Sainte-Victoire, elle avoit lu un grand nombre de Romans ; ſa bonne Nourrice, qui ne pouvoit rien lui refuſer, lui en avoit fourni autant qu'elle en avoit voulu ; elle avoit un grand reſpect pour les Celadons, les Amadis, & les autres preux Chevaliers qui y ſont dépeints, & elle étoit bien réſolue de n'aimer jamais ſi elle ne pouvoit rencontrer un Amant qui eût quelque reſſemblance avec eux. Deshomais lui parut raſſembler l'héroïque courage dont elle s'étoit fait une idée ; effectivement, affronter le fouet à treize ans, demande peut-être plus de courage qu'il n'en faut pour affronter la mort à vingt-cinq. Sa paſſion lui parut d'une ſi belle eſpece, qu'elle ne fit point myſtere de ſes ſentiments. L'Abbeſſe, qui n'étoit pas fâchée de ſe procurer une diſtraction, s'amuſa de l'amour d'Annette pour ſon Neveu, & eut l'imprudence d'apprendre à Deshomais qu'il avoit fait une conquête dont

il devoit être flatté. Elle regardoit cela comme un jeu, & n'avoit garde d'en prévoir les ſuites par rapport à un Ecolier de treize ans, le plus étourdi du College. Cependant ces paroles furent un trait qui perça le cœur de cet enfant. Dès ce moment, il aima, il adora ma Fille; & vous verrez bientôt les plus violents effets d'une paſſion qu'on ne devoit pas ſoupçonner vraiſemblable à cet âge. Deſhomais répondit à ſa Tante que l'approbation d'Annette étoit celle dont il faiſoit le plus de cas, qu'il étoit charmé d'avoir fait une action capable de lui attirer ſon amitié, & qu'il entreprendroit, pour lui plaire, les choſes les plus difficiles. Eh bien, lui dit ſa Tante, Annette aime paſſionnément l'étude, vous ſerez ſûr d'en être toujours aimé ſi vous y faites de grands progrès. Elle ſera contente de moi, répondit Deshomais; mais promettez-moi, ſi je m'acquitte de ma parole, que vous me permettrez de la voir tous les jours de congé. Encore une fois, l'Abbeſſe, qui ne manquoit pas de vertu, n'auroit eu garde de permettre ſes entrevues, ſi elle eût pu en prévoir les ſuites; & ne s'y prêta que parce qu'elle les croyoit ſans conſéquence, & traitoit cet amour de jeu. Elle promit donc à ſon Neveu de lui ac-

corder la grace qu'il lui demandoit, & lui tint parole. Elle y fut encouragée par le Régent, qui lui avoua que le changement qu'il remarqua dans ſon Ecolier, après cette converſation, tenoit du prodige. Le Frere de l'Abbeſſe, informé de cette petite Hiſtoire, & du goût que ſon Fils prenoit pour l'étude, lui écrivit; & voulant l'engager à redoubler ſon application, il lui promit que, s'il continuoit à contenter ſes Maîtres, il lui donneroit un jour la permiſſion d'épouſer la belle Annette. Celle-ci, enchantée du pouvoir de ſes charmes & de l'heureux effet qu'ils avoient produit, trop jeune d'ailleurs pour comprendre que les promeſſes qu'on lui faiſoit n'étoient qu'un badinage, ſe crut deſtinée à devenir l'Epouſe de ſon Amant. Ses petites idées n'alloient pas juſqu'à penſer qu'il ne convenoit pas à un homme de qualité de ſe méſallier, ou plutôt ſa fierté ne lui laiſſoit voir, entre elle & ſon Amant, qu'une diſtance qui n'avoit de réalité que dans l'opinion des hommes. Sa Nourrice lui répétoit ſouvent qu'elle étoit digne d'un Prince, & l'en avoit ſi bien perſuadée, qu'elle ne croyoit point qu'on eût à lui faire grace en l'admettant dans une Famille diſtinguée; & elle crut pouvoir s'égaler à Deshomais à force de

vertus & de talents. Si l'Abbeſſe eût été conſultée ſur le ſort de ſon Neveu, peut-être la tendreſſe qu'elle avoit pour ma Fille, eût-elle fait taire l'ambition; cette tendreſſe étoit devenue une paſſion; Annette étoit ſon idole, elle la laiſſoit abſolument maîtreſſe de ſes occupations; & la petite Fille dédaignant celles qui plaiſent le plus aux perſonnes de ſon âge & de ſon ſexe, ne penſoit qu'à s'orner l'eſprit. La Nourrice n'a pu me donner, à cet égard, que des éclairciſſements très-vagues; cependant le ſtyle de la Lettre qu'elle a écrite à cette femme, eſt ſi délicat, que je lui ſuppoſe ou la plus grande culture, ou des diſpoſitions ſurprenantes, ou peut-être tous les deux. Pardonnez-moi ce trait, chere Amie; c'eſt une Mere qui parle, & qui ſe perſuade aiſément ce qu'elle ſouhaite avec paſſion. Voilà mon excuſe pour la petite ſuppoſition que je viens de faire, je ſuis ſûre que vous la trouverez ſuffiſante.

Deshomais n'avoit garde d'oublier le prix qu'on préparoit à ſes ſuccès; il ne perdoit plus un moment, & profitoit de ceux qu'on lui avoit permis de paſſer auprès de ma Fille, à lui parler de ſa tendreſſe avec des expreſſions bien au-deſſus de ſon âge, & qui faiſoient rire la bonne

Abbeſſe. C'étoit toujours à ſon Parloir que ces deux Enfants ſe voyoient, & leur romaneſque paſſion lui fourniſſoit des ſcenes fort amuſantes. Le temps auquel le jeune Ecolier devoit ſoutenir ſes Theſes étant arrivé, ſon Pere vint à Rheims, & eut lieu d'être content de l'applaudiſſement général que ſon Fils avoit mérité dans les Actes publics : le jeune homme n'y parut ſenſible qu'autant qu'il entendoit mêler les louanges d'Annette à celles qu'il recevoit ; il vint dépoſer à ſes pieds les lauriers dont il étoit couronné, & ſe flattoit d'approcher du moment heureux où il pourroit devenir ſon Epoux. Vous pouvez bien penſer que ſon Pere avoit eu la curioſité de voir ma Fille ; elle avoit alors quatorze ans : & ce Gentilhomme, qui étoit plus expérimenté que n'étoit ſa Sœur, commença de craindre qu'on n'eût pouſſé le badinage trop loin ; il avoua à ſa Sœur qu'il appréhendoit que la paſſion de ſon Fils ne fût pas auſſi aiſée à détruire qu'on ſe l'étoit imaginé, & qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, l'empêcher de revoir cette dangereuſe petite Fille, qui commençoit à ne l'être plus. Une Lettre que lui écrivit ſon Fils, le jour même qu'il ſoutint ſes Theſes, confirma les craintes qu'il avoit conçues. Mon Pere, lui

dit-il, je ſais évaluer le prix des promeſſes que vous m'avez faites autrefois ; il eſt certain que ſi ma paſſion n'avoit pas pour objet une Fille d'un mérite tout extraordinaire, je ſerois le premier à la condamner. Je ſuis né Gentilhomme, & ma chere Annette n'a qu'une origine obſcure ; mais voudriez-vous ſacrifier votre Fils unique à un préjugé ? La naiſſance ne donne point un mérite réel ; elle le procure ſouvent, j'en conviens, en facilitant l'éducation. Vous avouerez qu'Annette a eu à cet égard des avantages qui manquent à la plupart des Filles de qualité. Ce n'eſt plus en enfant que je vous parle ; & quoique j'aie à peine dix-ſept ans, j'oſe vous le dire, l'amour a prématuré ma raiſon. Je ſens tout ce qu'on pourroit m'oppoſer du côté de la fortune ; je ne ſuis pas riche, & j'ai beſoin du bien d'une Epouſe pour paroître dans le monde avec l'éclat que demande mon nom. Peut-être eût-il été facile de m'engager à me vendre à la fortune, ſi j'euſſe été élevé comme le ſont mes pareils, mais vous m'avez engagé à faire des études ſérieuſes, elles m'ont donné des lumieres contre leſquelles il me ſeroit impoſſible d'agir. La Philoſophie m'a appris que le bonheur ne conſiſte point dans la fortune ; je la mé-

priſe, & un Trône me ſeroit odieux ſi je devois le partager avec une autre qu'Annette. Je ſuis donc déterminé à renoncer à toutes les femmes, ſi je n'obtiens pas de votre bonté la permiſſion de m'unir à la ſeule que je puiſſe aimer. Le reſpect que je vous dois eût ſuffi ſans doute pour m'empêcher de concevoir une paſſion contraire à vos vœux, ou du moins j'euſſe eſſayé de la vaincre avant qu'elle eût pris un empire abſolu ſur mon cœur; cet effort eſt devenu impoſſible par l'aveu que vous avez donné à mon amour, & il eſt tel, que la mort ſeule peut briſer les liens qui m'attachent à ma chere Annette.

Une telle Lettre eût moins effrayé Monſieur Deshomais le Pere, s'il n'eût pas connu le caractere de ſon Fils; il étoit d'une inflexibilité qu'on n'avoit jamais pu vaincre dans les moindres bagatelles; & comme cet Enfant étoit unique, qu'il l'avoit eu dans un âge avancé, on avoit laiſſé tellement fortifier ce défaut, que la moindre contradiction ſembloit mettre ſa vie en danger. Il ſentit donc qu'il ne falloit pas avoir recours à la violence, mais à l'artifice. Mon Fils, dit-il à Deshomais, je ne vous cacherai point que votre amour m'afflige & dérange les vues que j'avois ſur votre établiſſement; cependant votre

bonheur m'eſt trop cher pour vouloir vous ſacrifier au ſoutien de ma Maiſon & à la fortune; je n'exige donc point que vous renonciez actuellement à une Fille que j'aurois choiſie pour vous, ſi ſa naiſſance eût été proportionnée à la vôtre; je ne vous demande qu'une grace, & j'aurois droit de me ſervir d'un autre terme. Promettez-moi de faire quelques efforts pour dégager votre cœur; vous êtes trop jeune pour vous engager encore, je vous permettrai de diſpoſer de vous à vingt ans: & ſi vous conſervez juſqu'à ce tems l'amour que vous avez pour Annette, je vous donne ma parole d'honneur de condeſcendre à vos deſirs.

Le piege étoit tendu trop habilement pour que Deshomais pût l'éviter, il promit à ſon Pere d'attendre le terme qu'il lui avoit fixé: mais, ajouta-t-il, je ferois de vains efforts pour une guériſon que je ne pourrois eſpérer; & je vous avoue, ajouta-t-il, en ſe jettant à ſes pieds, que je ne puis même deſirer; la vie m'eſt moins chere que mes ſentiments, & je ſouhaiterois de la perdre s'ils étoient de nature à être détruits par le temps.

Le vieux Pere continua de feindre, il pouſſa la diſſimulation juſqu'à renouveller ſes promeſſes à ſon Fils en préſence

d'Annette; & nos jeunes Amants, ſûrs de leur conſtance, ſe flattoient d'un avenir heureux, au moment où l'on prenoit des meſures infaillibles pour les ſéparer. Deshomais partit avec ſon Pere, & les premiers mois il fut exact à écrire toutes les ſemaines à ſa Tante, & joignoit à chacune de ſes Lettres, un Billet pour Annette, qui inſéroit auſſi ſa réponſe dans la Lettre de l'Abbeſſe. Tout-à-coup cette correſpondance ceſſa, & cette Dame parut fort inquiete de n'entendre parler ni de ſon Frere ni de ſon Neveu. Au bout de douze jours elle devint extrêmement triſte, c'étoit un jour de poſte, & la pauvre Annette ne douta point qu'elle n'eût reçu des nouvelles chagrinantes qu'on s'efforçoit de lui cacher; elle paſſa une nuit terrible; tout ce qu'il y avoit de plus affreux s'offroit à ſon eſprit. L'Abbeſſe, qui l'aimoit véritablement, comme je l'ai dit, & qui ſe voyoit dans la néceſſité de l'éloigner pour ſeconder les projets de ſon Frere, l'Abbeſſe, dis-je, ne put l'embraſſer le lendemain ſans répandre des larmes. Ah! Madame, lui dit Annette, en ſe jettant à ſes pieds, au nom de Dieu ne me cachez rien; qu'eſt-il arrivé à votre Neveu? A ces paroles l'Abbeſſe redoubla ſes larmes. Annette les regarda comme

une ſuite de quelque malheur arrivé à ſon Amant, & ſa douleur fut ſi vive, qu'elle tomba ſans ſentiment aux pieds de cette Dame. Lorſqu'elle reprit ſes ſens, elle ſe trouva dans l'appartement de la Touriere; & l'Aumônier de la Maiſon, après l'avoir exhortée à montrer ſon courage dans un accident ſans remede, lui remit une Lettre que M. Deshomais le Pere écrivoit à ſa Sœur, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit eu le malheur de perdre ſon Fils, qui s'étoit noyé en ſe baignant. Je ne vous répéterai point les plaintes & le déſeſpoir de ma Fille, il fut tel que ſa ſanté y ſuccomba, & qu'elle eut une grande maladie qui la conduiſit aux portes de la mort. L'Abbeſſe, pendant ce temps, lui prodigua ſes ſoins; & lorſqu'elle fut rétablie, Madelon fit entendre à ma Fille, qu'on craignoit que l'Abbeſſe ne fût trop attendrie en la revoyant, & qu'ainſi il falloit quitter Rheims pour aller à Rouen, où cette Dame lui avoit ménagé le même emploi qu'elle avoit eu dans la Maiſon de St. Etienne; & pour lui adoucir cette nouvelle, on lui fit eſpérer que cette eſpece d'exil finiroit lorſque le temps auroit diminué le regret que cette Dame avoit de la perte de ſon Neveu.

Il y avoit lieu de craindre qu'Annette

ne pût ſupporter un éloignement qui la ſéparoit, pour ainſi dire, d'une Mere tendre, à laquelle elle étoit véritablement attachée. A peine ſentit-elle ce dernier coup du ſort; la mort de Deshomais avoit uſé, pour ainſi dire, toute la ſenſibilité de ſon cœur; elle paroiſſoit ne rien voir & ne rien entendre. On eût pu aiſément ſe tromper ſur ſa ſituation, & la croire tranquille; elle ne jettoit pas une ſeule larme, ne proféroit aucune plainte, ſe laiſſoit conduire ſans curioſité, ſans répugnance & ſans plaiſir; ſeulement il lui échappoit de profonds ſoupirs, qui témoignoient que cette tranquillité n'étoit qu'apparente, & avoit ſa ſource dans l'excès de ſa douleur. Quelquefois elle ſe réveilloit comme d'un profond ſommeil, regardoit autour d'elle d'un air effrayé, puis elle retomboit dans ſa langueur habituelle. Ce fut en cet état qu'elle fit le voyage: & le tumulte de Paris, où l'on avoit commandé à la Nourrice de paſſer quelques jours pour eſſayer de diſſiper ſa Fille; ce tumulte, dis-je, ne fut pas capable de la faire ſortir d'elle-même; on la traîna par-tout, on lui montra tout, ſans pouvoir lui arracher une marque de chagrin, de plaiſir ou d'étonnement.

Lorſque la Nourrice me fit ce récit,

ma chere Marquiſe, je tremblai pour la tête de ma chere Annette; & dans le mouvement douloureux que la ſituation cruelle de cette Enfant excitoit dans mon ame, j'interrompis cette femme pour lui dire: Je conçois fort bien que cette mort de Deshomais étoit feinte, & il falloit être vraiment barbare pour expoſer une Fille ſi charmante au danger de perdre la tête ou la vie. Mais vous, Nourrice, qui n'ignoriez point le rang d'Annette, & qu'elle eût illuſtré la famille où elle étoit dédaignée; vous qui aviez entre les mains un Ecrit ſi propre à conſtater ſa naiſſance, pourquoi ne pas confier cet Ecrit à l'Abbeſſe, qui auroit ſaiſi avec tranſport une occaſion de ſauver la vie à une enfant qui lui étoit ſi chere?

Croyez que je n'euſſe pas manqué à prendre ce parti, me répondit la Nourrice, s'il eût pu être de quelque utilité à la pauvre Annette; mais je connoiſſois l'obſtiné Vieillard, c'étoit de l'argent qu'il vouloit, il étoit pauvre, & une Princeſſe ſans dot lui auroit paru roturiere; j'aimois mieux que la Fille de Madelon fût rejettée, que la Fille d'une Marquiſe: d'ailleurs, je craignois le Pere de M. le Marquis, il auroit refuſé de la reconnoître; mon Ecrit eût paſſé pour une Hiſtoire for-

gée à plaiſir. Je ne puis m'empêcher de convenir de la force des raiſons que cette femme avoit eu de garder le ſilence, & je la priai de continuer un récit que je brûlois d'entendre.

Annette fut plus de ſix mois dans l'Abbaye des Amurées, dans la ſituation que je vous ai dépeinte. Madelon, pour la diſſiper, attiroit chez elle des filles de ſon âge, vives & enjouées; elle eſpéroit que leur converſation, leur gayeté réveilleroient celle de ma Fille, dont la vivacité alloit juſqu'à la pétulance avant cet accident. Elle les vit avec une indifférence qui commença à faire trembler cette femme. A la fin, une de ces Filles trouva le chemin du cœur d'Annette; elle étoit grave, ſérieuſe, douce & complaiſante; elle gagna la confiance de ma Fille en lui donnant la ſienne. Elle lui apprit qu'un violent dégoût qu'elle avoit eu dans ſa famille, l'avoit portée à réfléchir ſur l'incertitude & le peu de durée de ce qui fait l'objet des deſirs des hommes; que Dieu ſeul lui avoit paru propre à faire le bonheur de la créature, & qu'en conſéquence elle touchoit au moment d'entrer aux Filles de la Viſitation de Dieppe, où l'on ſe contentoit d'une dot aſſez modique. En ce moment le cœur d'Annette s'ouvrit au

premier desir qu'elle eût conçu depuis la perte de Deshomais ; elle s'étonna de n'avoir pas pensé qu'il lui restoit cette ressource, & dès le même jour elle déclara à Madelon qu'elle vouloit partir avec sa Compagne & être Religieuse. Madelon regarda cette pensée comme un mouvement du Saint-Esprit ; & croyant que c'étoit le seul parti qui convînt à Annette, elle consentit de bon cœur à l'exécution de son projet. Dès ce moment ma Fille reprit toute sa vivacité pour presser les apprêts de son sacrifice. On écrivit au Notaire, aux Religieuses, & en peu de temps tout fut arrangé. Annette versa beaucoup de larmes en se séparant de Madelon, & l'assura qu'elle ne regrettoit qu'elle dans le monde. Elle eût souhaité qu'on eût voulu se dispenser en sa faveur des regles ordinaires, & que sans perdre un temps qui lui paroissoit trop long dans des épreuves & un noviciat, on l'eût admise d'abord à la Profession. Cette ardeur fut prise par les Religieuses comme une preuve certaine de la bonté de sa vocation. On eût satisfait à son empressement, s'il eût été possible ; mais il falloit s'assujettir aux regles ordinaires. Elle fit ses trois mois d'épreuves avec une ferveur qui édifia toutes les Religieuses, & fut admise au No-

viciat d'un conſentement unanime. On ne lui trouvoit qu'un défaut; c'eſt qu'elle étoit ſi diſtraite, que ſouvent on lui parloit un demi quart-d'heure avant qu'elle ſe fût apperçue qu'on s'adreſſoit à elle; ce défaut s'augmentoit chaque jour. Les mouvements qu'elle s'étoit donnés pour entrer dans cette Maiſon, l'eſpérance qu'elle avoit conçue de retrouver dans la ſolitude l'heureuſe paix qu'elle avoit perdue, la ſatisfaction qu'elle trouvoit à penſer qu'elle alloit ſe ſéparer de toutes les créatures qu'elle dédaignoit depuis qu'elle avoit perdu celui qui ſeul avoit touché ſon cœur, toutes ces diverſes penſées qui flattoient ſon déſeſpoir, l'avoient comme ſuſpendue; & à meſure que l'habitude diſſipoit la diſtraction que cauſe la nouveauté, elle retomboit dans cette ſorte d'anéantiſſement dont le deſir d'être Religieuſe l'avoit tirée. C'étoit pourtant de bonne foi qu'elle ſe prêtoit à tout ce qui pouvoit la tirer de cet état, peut-être même ſes efforts euſſent-ils réuſſi par la ſuite : de nouveaux événements vinrent, pour ainſi dire, ſecouer ſon ame, & la forcer de ſe diſtraire de ce qui l'abſorboit uniquement.

Je vous ai dit que ma Femme-de-chambre avoit remis à Madelon une boîte d'or,

qu'Annette devoit conſerver ; & que pour prévenir les tentations qu'elle auroit pu avoir de s'en défaire, le payement de ſa penſion étoit attaché à la poſſeſſion de cette boîte. Cette précaution devoit paroître extraordinaire, & étoit pourtant fort ſage. Nos Armes & les Chiffres de nos noms étoient gravés parmi les ornements de cette boîte ; le Marquis l'avoit fait faire avant ſon départ pour Turin, pour avoir toujours devant les yeux quelque choſe qui lui rappellât mon ſouvenir : de plus, cette boîte avoit un double fond, qui s'ouvroit par un reſſort imperceptible ; & nos deux portraits y étoient cachés. C'étoit un moyen d'être reconnue des auteurs de ſes jours, que lui avoit ménagé cette femme prudente ; & il eſt certain que je n'aurois pu voir cette boîte ſans être excitée à l'examiner & à demander des éclairciſſements qui m'auroient découvert ma Fille. La Supérieure de la Viſitation avoit eu quelque peine de permettre cette eſpece de propriété à ſa Novice ; toutefois le contrat étoit ſi précis ſur cet article, qu'il falloit prendre Annette ſans dot, ou remplir la condition, & on y avoit ſouſcrit. Un jour de grande récréation, les Novices s'amuſerent à jouer à de petits jeux où l'on punit le man-

que d'exactitude en donnant des gages. Vous penſez bien que la pauvre Annette ne fut pas une de celles qui en donnerent le moins; elle vuida ſes poches, & n'y trouvant plus rien, elle dit en riant : on m'a défendu de vendre ma boîte, mais non pas de l'engager. Celle qui étoit gardienne des gages les remuoit avec la main par un mouvement machinal; apparemment elle toucha le reſſort, & fut fort ſurpriſe de voir lever le double fond, & d'appercevoir deux portraits. Annette reſſembloit ſi parfaitement à l'un des deux, qui étoit celui d'un Cavalier, qu'il étoit aiſé de deviner qu'il étoit ſon Pere. La Maîtreſſe des Novices ſe perſuadant qu'il y avoit là quelque myſtere qu'il importoit d'éclaircir, prit Annette par la main, & la mena dans la chambre de la Supérieure, qui étoit au lit pour une légere incommodité. A peine cette Supérieure eut-elle jetté les yeux ſur ces deux portraits, qu'elle jetta un grand cri & perdit connoiſſance. Sa foibleſſe céda bientôt aux ſecours qu'on lui donna; & d'abord qu'elle eut repris ſes ſens, elle fit répéter dix fois à Annette, de quelle façon cette boîte étoit tombée entre ſes mains, quoiqu'elle le ſût déja. Comme les réponſes de la Novice n'éclairciſſoient point ce qu'elle brûloit d'envie d'appren-

dre, elle fit partir un Exprès pour Rouen, & écrivit à l'Abbeſſe des Amurées, qu'elle la conjuroit de faire partir ſur le champ ſa Touriere, pour une choſe qui étoit de la derniere conſéquence. Pendant le court eſpace qui ſe paſſa entre cette aventure & l'arrivée de Madelon, elle confrontoit ſans ceſſe ces portraits avec le viſage d'Annette, & cet examen finiſſoit toujours par les careſſes les plus tendres qu'elle faiſoit à la Novice. Si elle n'eût pas été dans l'habitude de l'appeller ſa Fille, ce doux nom, qu'elle répétoit mille fois, eût fait naître les ſoupçons d'Annette, ou plutôt l'auroit jettée dans la plus grande perplexité, puiſque rien ne pouvoit lui faire ſoupçonner qu'elle ne fût pas Fille de Madelon. Elle s'attendriſſoit pourtant en regardant ces portraits, ſes larmes couloient, elle les baiſoit même par un mouvement machinal. Enfin, Madelon arriva, & comme le temps de la Profeſſion d'Annette approchoit, elle vint, réſolue à lui faire connoître ce qu'elle étoit, & lui apportoit les Papiers qui devoient ſervir à éclaircir ſon ſort. Elle avoit cru d'abord devoir le lui cacher; le long temps qui s'étoit paſſé ſans avoir entendu parler de nous, lui faiſoit penſer que nous n'exiſtions plus; que ma Fille, par conſéquent,

n'avoit d'autre reſſource que ſa petite rente : qu'étoit-il beſoin de lui élever le cœur en lui apprenant de quel ſang elle ſortoit, puiſqu'une vie obſcure devoit être ſon partage? Un habile homme qu'elle conſulta, ne fut pas de cet avis, & lui dit qu'elle ne pouvoit en conſcience laiſſer ignorer un tel ſecret à une perſonne qu'il intéreſſoit ſi fort. Comme elle n'avoit garde d'imaginer la raiſon pour laquelle on l'invitoit à venir ſi vîte, elle craignit qu'Annette ne fût malade; & ſe confirma dans cette penſée, lorſqu'on la fit entrer dans la chambre de la Supérieure, où elle ne vit pas ſa Fille. Au nom de Dieu, ma chere Dame, lui dit cette Religieuſe, dites-moi ſi vous connoiſſez ces portraits, & par quel hazard ils ſe trouvent entre les mains de votre Fille; & en diſant ces paroles, elle lui préſenta la tabatiere toute ouverte. Madelon fit un cri de joie à la vue de ces portraits. Ciel! s'écria-t-elle, c'eſt ma chere Maîtreſſe & ſon Epoux. Ah! Madame, Annette a-t-elle pu méconnoître les auteurs de ſa naiſſance? Quoi! Annette n'eſt-elle pas votre Fille? dit la Supérieure d'une voix affoiblie; & en les achevant, elle perdit une ſeconde fois l'uſage de ſes ſens. Lorſqu'elle ouvrit les yeux, elle parut chercher dans ſa

chambre quelqu'un qui lui manquoit; & le premier uſage qu'elle fit de ſa voix, fut pour demander ſa chere Fille : je vous ai dit qu'elle donnoit ce nom à toutes les Novices; ainſi la Sœur à laquelle elle parloit, lui demanda, laquelle des Novices elle ſouhaitoit avoir : Ah ! dit-elle, je demande Annette, reſte précieux d'une Fille que j'ai tant aimée, & qui ſans doute n'exiſte plus. La Converſe, à ces mots, ſort bruſquement de la chambre, & dit à toutes celles qu'elle rencontre dans ſon chemin, que Madame a retrouvé ſa Fille; & tout d'une haleine elle cria à Annette: Venez vîte, ma Chere, votre Mere eſt retrouvée, c'eſt la Dame du portrait, c'étoit la Fille de notre Mere; & en diſant ces mots, elle la traînoit vers la chambre de la Supérieure; elles y arriverent avec une partie de la Communauté, que les cris de la Converſe avoient miſe en rumeur, & qui, parlant toutes enſemble, ne permettoient pas à Annette de demander ce que tout cela ſignifioit. La Supérieure lui tendit les bras ſitôt qu'elle parut, & fut long-temps avant de pouvoir lui faire comprendre qu'elle voyoit en elle la ſource de ſon ſang. Oui, Mademoiſelle, lui dit Madelon, je vous ai fait paſſer pour ma Fille, & véritablement

vous m'étiez auſſi chere que celle que le bon Dieu m'a ôtée. Mais tenez, ajoute-t-elle, en lui préſentant les Papiers qu'elle avoit apportés, vous trouverez ici toute votre hiſtoire; la Femme-de-chambre de Madame votre Mere l'a écrite de ſa main, elle l'a ſignée devant ſon Notaire, qui y a mis ſon atteſtation. Ma pauvre Fille ne put ſupporter les agitations que des événements ſi peu prévus occaſionnoient en elle, il fallut la porter à l'air, elle pleuroit, elle étouffoit. Pendant qu'on s'occupoit à la délacer, la Supérieure ſe débarraſſa des Religieuſes, & ſe hâta de jetter les yeux ſur les Papiers qu'on lui offroit. Le Ciel ſoit loué, ma chere Enfant, dit-elle à Annette lorſqu'elle rentra; je puis ſans rougir vous reconnoître pour ma petite-fille; le crime n'a pas préſidé à votre naiſſance, & un mariage légitime avoit uni vos Parents. Annette rougit de cette apoſtrophe; & la Supérieure, après l'avoir embraſſée cent fois, ſans s'appercevoir de la confuſion où ſon diſcours l'avoit jettée, lui remit les Papiers. Vous concevez, ma chere Marquiſe, que cette Supérieure étoit ma Mere; hélas, que n'aurois-je pas ſacrifié pour jouir, comme Annette, de ſes embraſſements! Le reſte du jour fut conſacré aux tranſports de

l'amour filial & maternel, & les tendres ſcenes qu'il occaſionna ne furent interrompues que par les témoignages de gratitude que ma Mere & ma Fille donnerent à la fidélité & aux ſoins avec leſquels Madelon avoit conſervé le dépôt qui lui avoit été confié : toute la Communauté partagea la joie de cette heureuſe reconnoiſſance ; l'amitié qu'on avoit pour Annette en fut augmentée, mais on craignit que la reconnoiſſance de ce qu'elle étoit n'altérât ſa vocation ; Madame de Vaſque ſurtout, toujours extrême dans ce qu'elle ſouhaitoit, avoit à cet égard des frayeurs extrêmes ; Annette la raſſura : charmée d'avoir retrouvé une Mere, elle avoit peu ſenti le plaiſir d'avoir un rang. Elle avoit pourtant ſoupiré : Deshomais l'avoit choiſie dans un état abject ; que ſa ſatisfaction eût été douce, s'il vivoit encore, en la voyant d'une naiſſance ſi ſupérieure à la ſienne, & en connoiſſant par le ſacrifice d'un rang auquel elle pouvoit prétendre, combien elle le préféroit à tout ce que le monde eſtime ! Cette penſée lui coûta quelques larmes, & raffermit ſa vocation. Il n'étoit plus, tout l'Univers lui paroiſſoit anéanti pour elle avec lui. Ma Fille continua donc ſon Noviciat, & édifia extrêmement toute la Communauté, en

leur montrant dans Mademoiſelle de Sainville, une fille auſſi modeſte que l'avoit été celle de Madelon.

Le temps de la Profeſſion d'Annette avoit été fixé à la fin d'une retraite de huit jours que faiſoit toute la Communauté ; elle tomba malade trois jours avant qu'elle commençât, & fut conduite à l'Infirmerie. Sa maladie ne fut pas longue, & elle eût demandé à rentrer dans les exercices, ſi une ſaignée du pied ne lui eût cauſé une enflure de jambe qui la retint au lit. Les Religieuſes qui ſervoient à l'Infirmerie, lui vanterent beaucoup un jeune Jéſuite qui faiſoit les Conférences du matin, & firent naître un violent deſir de l'entendre, à quelques vieilles que la goutte & le rhumatiſme retenoient au lit. On demanda donc au jeune Pere une Conférence pour les malades, & il la promit pour le lendemain de la retraite. La Communauté voulut encore profiter de celle-là, & toutes ces bonnes Filles, les voiles baiſſés, ſe rendirent à la ſalle des malades un moment avant le Prédicateur. Annette étoit aſſiſe dans un fauteuil, le pied élevé, & fort recueillie ; mais à peine le Jéſuite eut-il prononcé quelques mots, que le ſon d'une voix chérie pénétrant juſqu'au cœur de ma pauvre Fille, elle leva

leva ſon voile avec une vivacité qui fut apperçue du Prédicateur, & qui l'obligea à jetter les yeux ſur elle. On ne commande guères à cet âge à des premiers mouvements. Ce jeune homme, oubliant où il étoit, & l'habit qu'il portoit, penſa renverſer trois ou quatre Religieuſes pour parvenir juſqu'à la Novice ; & ſe jettant à ſes pieds, s'écria : Ma chere Annette, dans le moment qu'elle diſoit : Ah ! mon cher Deshomais.

Figurez-vous, Madame, le ſcandale qu'une pareille ſcene dut cauſer à ces bonnes Filles ; ma Mere ſur-tout, à laquelle Annette n'avoit rien communiqué de cette partie de ſa vie qui regardoit ſon amour, ma Mere, dis-je, ſe levant, éclata en reproches, & vouloit arracher Deshomais des pieds de ſa Maîtreſſe ; mais ils n'entendoient rien tous deux, & pénétrés, ravis du plaiſir de ſe revoir, ils ne voyoient pas le tumulte qu'ils occaſionnoient. A la fin, le Jéſuite ſecoué fortement par ma Mere, lui dit : Madame, j'ai ſans doute beſoin de quelque indulgence pour un tranſport indécent que j'aurois dû réprimer ; mais je l'ai pleurée comme morte, & je la retrouve vivante. Cette excuſe ne parut pas ſuffiſante à ma Mere pour excuſer ce qui venoit de ſe paſſer, & con-

tinuant d'apoſtropher le Jéſuite, la patience lui échappa. Supprimez le mot de crime, Madame, lui dit-il : le voile blanc que porte encore Annette, m'annonce qu'elle n'eſt point engagée ; je ſuis libre encore ; en quittant nos habits, le ſcandale ceſſera. Ciel ! qu'entends-je, s'écria Madame de Vaſque ; deux victimes conſacrées au Seigneur, & déja ſous le couteau ſacré, cherchent à s'échapper de l'Autel. Mon Pere, dit-elle à Deshomais d'un ton plus poſé, il ne m'appartient point de régler votre conduite, gardez votre habit, quittez-le, je ne m'y intéreſſe que par ma pitié pour votre ame, par charité chrétienne ; mais j'ai des droits ſur Annette, que perſonne ne peut me ravir ; elle a perdu ſes Parents, il ne lui reſte que moi, & jamais vous n'obtiendrez mon conſentement pour une union que je regarderois comme ſacrilege. Mademoiſelle de Sainville ſera Religieuſe, ou du moins j'éleverai, entre vous & elle, un mur de ſéparation que rien ne pourra briſer. Juſqu'à ce moment Annette avoit gardé le ſilence ; ſon reſpect pour ſon Aïeule, ne lui avoit pas permis de le rompre : mais la déclaration que ma Mere faiſoit ſi hautement du deſpotiſme qu'elle vouloit exercer à ſon égard, lui rendit

l'uſage de la parole ; elle ſe crut affranchie, par cette dureté, de la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſon Aïeule. Lorſqu'elle connut que Madame de Vaſque vouloit abuſer d'une autorité qui ne lui paroiſſoit plus réelle dès qu'elle étoit pouſſée au-delà des bornes de la raiſon, elle ſe détermina à lui ôter tout d'un coup l'eſpoir de la voir jamais plier ſous le joug de ſa tyrannie. Madame, lui dit-elle, le Ciel m'eſt témoin, qu'en me découvrant en vous la ſource de mon ſang, j'ai pris pour une Aïeule, que j'aime & reſpecte, les ſentiments que j'euſſe eus ſans doute pour ceux auxquels je dois le jour. Je ne vous dois que les devoirs & l'obéiſſance que je leur aurois rendus, & je ne ſens rien dans mon cœur qui eût pu m'engager à diſpoſer de moi ſans leur aveu : mais il eſt certain auſſi que toutes les puiſſances de la terre ne pourroient me forcer à renoncer au droit que j'ai ſur moi-même : je ne ſerai jamais Religieuſe, perdez-en l'eſpoir ; Dieu m'a voulu ſauver du crime de me ſacrifier au déſeſpoir. Oui, Madame, c'étoit la douleur d'avoir perdu celui qui eſt devant vos yeux, qui me conduiſoit à l'Autel ; & c'étoit un cœur brûlant encore pour un objet qui n'exiſtoit plus, que j'allois offrir au Seigneur. Que dis-je, Dieu n'avoit pas

la moindre part à l'offrande que j'allois faire de moi-même ; je le dis en frémiſſant, je me garderai bien de conſommer un ſacrifice ſacrilege à ce moment où il vient de m'ouvrir les yeux ; je renonce donc à des réſolutions que le Ciel ne m'avoit point inſpirées, & je jure.... Gardez-vous bien de proférer un tel ſerment, lui dit ma Mere en la regardant avec des yeux capables de faire trembler une fille moins courageuſe que la mienne : vous ſerez Religieuſe, Annette, je ſaurai uſer du pouvoir que la nature m'a donné ſur vous. A ce moment, Annette oubliant ce qu'étoit Madame de Vaſque, lui dit : Non, Madame, vous n'en avez plus, vous le perdez par la cruauté dont vous voulez uſer à mon égard. Vous n'êtes pas contente d'une victime, & vous voulez que je ſois la vôtre comme ma malheureuſe Mere : mais je n'ai pas moins de courage qu'elle; & quand vous m'enfermeriez dans les entrailles de la terre, je ſaurai échapper à votre tyrannie, au moins par une prompte mort; reprenez des habits que je déteſte, (ce qu'elle diſoit en arrachant ſon voile, ſa guimpe & ſon bandeau :) & vous, Deshomais, dit-elle, en s'adreſſant à ſon Amant, ſortez, emmenez ma véritable Mere, Madelon ; je renonce

toute autre autorité que la ſienne. En finiſſant ces mots, elle tira de ſa poche l'Ecrit qui contenoit mon Hiſtoire, le mit en pieces, & le jetta dans le feu, avant que ma Mere, qui ne l'eût pas permis, eût pu le prévoir. Après cette belle diſpoſition, reprenant un air plus tranquille : Madame, dit-elle à la Supérieure, vous avez des droits dans cette Maiſon que je ne prétends pas conteſter, mais c'eſt à l'égard de celles qui y demeurent : j'eſpere que ma Mere ne m'y laiſſera pas long-temps ; juſqu'à ce qu'elle m'en retire, je vous rendrai toute l'obéiſſance qu'on doit à votre place.

Deshomais, comme vous le penſez bien, n'avoit rien compris à ce dialogue, & à l'action d'Annette, qui ajouta qu'il pouvoit s'informer de tout ce qui lui paroiſſoit obſcur à Madelon, qui étoit reſtée au-dehors de la maiſon, où elle étoit venue la veille pour aſſiſter à la Profeſſion de ma Fille. Deshomais ſortit, & Madame de Vaſque ſe hâta de commander qu'on fît monter Madelon à ſon Parloir. Elle vouloit s'aſſurer de cette femme, avant qu'elle eût reconnu mon Amant ; mais elle s'y étoit priſe trop tard, il étoit déja ſorti, & avoit couru à la chambre des Tourieres. Elle fit un cri lorſqu'elle

apperçut le Jéſuite, qui, ſans lui donner les explications qu'elle lui demandoit, la conjura de le ſuivre dans une maiſon où il étoit connu. Ce fut là qu'il apprit la naiſſance d'Annette avec des tranſports de joie difficiles à concevoir : il ſe flattoit que ſon Pere, déſeſpéré du parti qu'il avoit pris, conſentiroit à tout pour le faire rentrer dans le monde ; il s'appuyoit principalement ſur le ſecours de l'Abbeſſe de Saint-Etienne ; elle aimoit ma Fille, & ne ſe conſoloit point de l'avoir perdue ; elle étoit ambitieuſe, & ſeroit flattée du rang de la Famille dans laquelle ſon Neveu entreroit en épouſant ma Fille. Vous voyez, ma chere Marquiſe, qu'il raiſonnoit en jeune homme ; loin d'être ſûr qu'Annette fût avouée de ſes Parents, il ignoroit même ſi M. de Sainville, le pere, vivoit encore : mais réfléchit-on dans de pareilles circonſtances ? Madelon lui promit de ne point revoir ma Mere, & ne tint pas ſa parole : toutefois cette Dame ne put la gagner ; & cette bonne femme, la trouvant inflexible dans la réſolution de garder Annette, feignit de partir pour Rouen, & reſta cachée dans Dieppe pour aider à l'évaſion de ma Fille, qu'elle avoit déterminée, & qu'elle procura effectivement comme je vous le dirai bientôt.

Deshomais, en rentrant chez les Jéſuites, fut droit à la chambre du Supérieur, qui étoit ſon Ami, & lui raconta ſans détour ce qui venoit de lui arriver. Quoique ce Supérieur eût quelque regret de perdre un Sujet de grande eſpérance, il étoit trop honnête homme pour eſſayer de détruire la réſolution qu'il avoit priſe de ſortir de la Société : il lui promit d'écrire en ſa faveur aux Supérieurs pour en obtenir la permiſſion de quitter l'habit, & voulut bien l'aider de ſes conſeils dans une affaire ſi délicate. Le plus preſſé, ce ſemble, étoit d'informer ſes Parents de cet événement ; mais la conduite que ma Mere tint à l'égard d'Annette, les obligea de précipiter ſa ſortie. Je ſouhaiterois pouvoir garder un éternel ſilence ſur la barbarie dont elle uſa envers ma pauvre Fille ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que cette pauvre Enfant trouva des Protectrices dans toutes les Religieuſes, qui, loin de ſe prêter à la manie de leur Supérieure, favoriſerent ſon évaſion auſſi-tôt qu'elles furent aſſurées de le pouvoir faire avec bienſéance. Le Recteur des Jéſuites promit à la Maîtreſſe des Novices de retenir Deshomais à Dieppe juſqu'à ce qu'Annette eût été conduite dans une Communauté, & donna ſa parole que le jeune

homme ne chercheroit à la voir qu'au moment où ſa Famille conſentiroit à la lui accorder pour Epouſe. Il fut aiſé après cela de procurer à ma Fille la ſortie de la maiſon à l'inſu de ma Mere; la Nourrice qui l'attendoit, la conduiſit aux Dames de Miramion, à Paris, où le Recteur l'avoit recommandée. Elle y fut ſept jours ſans recevoir aucune nouvelle, & commençoit à être fort inquiete, lorſqu'on lui annonça un Eccléſiaſtique qui ſouhaitoit de lui parler en particulier. Elle ſe rendit dans une petite ſalle où les Sœurs de cette Maiſon vont panſer les pauvres malades; car ces Filles ne ſont point cloîtrées. A peine cet honnête homme lui eut-il fait les compliments d'uſage, qu'il lui remit une Lettre entre les mains, & lui dit: Fuyez, Mademoiſelle, vous n'avez pas un inſtant à perdre; il y a une Lettre de Cachet donnée pour vous arrêter. Vous trouverez à la porte de la Maiſon un carroſſe qui vous conduira chez une Dame dont je ſuis ſûre, & cette Lettre vous indiquera le parti que vous devez prendre. Il ne permit point à Annette de le remercier, & ne la perdit de vue qu'après l'avoir remiſe dans le fiacre qui l'avoit amené. Cette voiture s'arrêta chez une Veuve, où ma fille étoit atten-

due, & qui la reçut avec beaucoup d'humanité. Elle la conduiſit dans un cabinet aſſez propre, & lui dit qu'elle la laiſſoit libre juſqu'à ce qu'elle eût lu ſa Lettre, & qu'enſuite elle n'auroit qu'à ſonner pour la trouver à ſes ordres. A peine fut-elle ſortie, qu'Annette, qui avoit déja rompu le cachet de ſa Lettre, y lut ces mots écrits de la main du Recteur : Fuyez, Mademoiſelle; c'eſt à Turin, & auprès du Marquis de Sainville qu'il faut chercher un Protecteur. Madame de Vaſque s'eſt liguée avec le Pere de Deshomais pour vous perdre, votre imprudente Nourrice lui en a donné les moyens ſans le vouloir; ils ont obtenu un ordre ſupérieur pour vous faire enfermer; je ſouhaite que cet avis arrive aſſez tôt pour vous faire éviter ce malheur.

Annette dut être bien effrayée à la lecture de ce Billet; mais la Nourrice qui m'a inſtruite de tout ce que je vous écris, ignore les moyens dont elle ſe ſervit pour gagner Turin, & pour ſe faire reconnoître de mon Beau-Pere. Elle lui avoit écrit depuis trois mois, lorſque je rencontrai cette femme à Toulouſe, & n'entroit dans aucun détail par rapport à ſon évaſion; elle lui marquoit ſeulement qu'elle avoit retrouvé dans le Marquis de Sainville un

Pere tendre, qu'elle avoit des choſes de très-grande conſéquence à lui communiquer, & qu'elle le feroit inceſſamment. Peu de jours après avoir reçu cette Lettre, Madelon rencontra ſon Mari dans une rue; il la reconnut, lui demanda pardon de ſes mauvais procédés à ſon égard, & l'engagea à quitter les Amurées pour le ſuivre à Toulouſe, où il avoit, diſoit-il, un bon établiſſement. La crédule Madelon ajouta foi à ce diſcours, & au-lieu de trouver dans cette Ville l'aiſance dont on l'avoit flattée, s'y vit réduite à la miſere; elle en tomba malade de chagrin, & engagea la bague qui m'a procuré le bonheur de la retrouver, comme je vous l'ai déja dit.

Je mets cette Lettre à la poſte à Suze, ma chere Marquiſe; elle ſera ſuivie d'une autre, que je vous écrirai immédiatement après avoir eu le plaiſir d'embraſſer ma Fille. Que mon émotion eſt grande en approchant du terme! Je ne ſuis encore déterminée à rien. Je crois pourtant que j'écrirai à cette chere Enfant avant de chercher à la voir, & je ſaurai d'elle ſi je puis riſquer à m'offrir aux yeux du Marquis de Sainville. Pourroit-il méconnoître la Mere, après avoir eu tant de bontés pour la Fille?

VINGT-HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

QUe de nouveaux motifs de découragement ! Que de nouveaux motifs de conſolation ! Je n'ai point trouvé le Marquis de Sainville à Turin, ma chere Marquiſe, il en eſt parti depuis quelques mois pour Paris, & je n'ai pu me procurer aucun éclairciſſement ſur ma pauvre Fille. Mais il faut vous rendre compte de ceci plus en détail.

Je vous ai dit que j'étois réſolue d'écrire à Annette avant de chercher à la voir ; je le fis en arrivant à Turin : je m'annonçois ſimplement comme une Dame étrangere qui avoit des nouvelles à lui donner de ſa famille. Quelque ſimple que fût le ſujet de cette Lettre, j'étois ſi troublée, ma main trembloit ſi fort, qu'il fallut la recommencer deux fois ; & ſi mon impatience me l'avoit permis, je crois que j'en aurois fait une nouvelle. Je m'étois à peine donné le temps de paſſer une robe, & ayant fait demander une chaiſe, j'ordonnai aux Porteurs de me conduire

à l'Hôtel du Marquis. Ces ſortes de gens connoiſſent toutes les perſonnes de qualité, & ceux-ci me demanderent ſi je voulois parler à M. le Marquis. Non, leur dis-je, je ne veux que remettre une Lettre à Mademoiſelle ſa Fille; la connoiſſez-vous? Si je la connois! me répondit un de ces hommes; j'ai eu l'honneur de la porter pendant la maladie d'un de ſes gens, & je vous aſſure.... Mais il ne faut pas ſouhaiter de mal à ſon prochain. Pourtant, ſi cet homme étoit mort, elle étoit contente de mes ſervices; & moi j'aurois mieux aimé la porter pour rien, qu'une autre qui m'auroit donné beaucoup d'argent. Tant y a qu'il a fallu quitter cette place; ce qui me conſole, c'eſt que je ne l'aurois pas gardée long-temps, la charmante Marquiſe a quitté Turin avec ſon Grand-Pere. Mon Dieu! dis-je toute ſaiſie, ne ſavez-vous pas où ils ſont allés? Oh! pour de cela, répondit cet homme, je ne puis vous en rien dire; je ne me mêle pas des affaires des autres; mais ſi vous voulez que nous vous portions à l'Hôtel, vous parlerez au Portier. Ah! que le cœur me battoit, ma chere Marquiſe! cependant M. de Sainville pouvoit n'être pas éloigné, & je priai cet homme de me porter chez ce Seigneur le

plus vîte qu'il pourroit. Le Portier me dit que ſon Maître étoit à Paris. Eſt-il parti ſeul, lui demandai-je avec précipitation? C'eſt ce que je ne puis vous dire, répondit cet homme; je ne ſuis dans la maiſon que depuis un mois, & c'eſt la Sœur du Marquis qui m'y a placé, après avoir chaſſé mon prédéceſſeur, qui étoit un ivrogne. Et ne pourrois-je pas parler à cet homme, répondis-je avec précipitation? J'avois bien ſon adreſſe, reprit le Portier; mais il y a une heure que je l'ai donnée à un Etranger qui eſt venu demander cet homme. Je vais l'écrire auſſi-bien que je pourrai me la rappeller. Donnez ſeulement, dit mon Porteur, il faudra qu'il ſoit bien caché ſi je ne le trouve pas. Malgré la capacité de cet homme à trouver les gens, il m'a traînée de porte en porte pendant une heure & demie. Si j'avois écouté les mouvements naturels, je crois que je courois riſque de devenir folle; mon impétuoſité naturelle étoit montée à ſon dernier degré: heureuſement je me ſuis rappellé les principes de ſoumiſſion à la Providence, & jamais je n'en eus tant de beſoin. La femme de ce Portier nous a dit qu'il étoit ſorti avec un Monſieur, & qu'ordinairement, quand il quittoit ſa maiſon, c'étoit pour n'y rentrer

que le ſoir, & fort ivre. J'ai queſtionné cette femme, qui ne connoît point du tout la famille de M. de Sainville, & j'ai été réduite à lui laiſſer mon adreſſe, en lui promettant un écu, ſi elle pouvoit trouver ſon Mari & me l'envoyer. Je revins à mon Auberge avec un accablement ſi grand, que je priai l'Hôteſſe de me faire préparer un lit, parce que je ne me trouvois pas bien. Hélas! me dit cette femme, je ſuis bien fâchée de votre indiſpoſition; ſans cela, je vous aurois priée de m'aider à conſoler le jeune homme qui eſt arrivé avec vous; il ſe déſeſpere, & je crains en conſcience qu'il ne perde l'eſprit. Quoique je puſſe à peine me ſoutenir, la pitié m'engagea à paſſer dans ſa chambre, & véritablement il m'effraya. Ses yeux étoient égarés, & je lui parlai long-temps avant d'en pouvoir tirer un ſeul mot: puis ſortant tout-à-coup comme d'un profond ſommeil: Je vous demande pardon, Madame, m'a-t-il dit; vous voyez le plus malheureux de tous les hommes, il ne me reſte qu'à mourir. C'eſt une triſte reſſource, lui ai-je dit; un homme tel que vous en doit chercher dans ſon courage, & dans la ſoumiſſion aux ordres du Ciel. Souffrez que je vous y exhorte. Je conçois que votre voyage n'a pas été plus

heureux que le mien; je n'ai point retrouvé ma Fille, apparemment que vous n'avez pas trouvé votre Amante. Que la conformité de nos malheurs nous faſſe chercher enſemble des motifs de conſolation; la Religion en offre toujours à ceux qui ne croient point que les événements ſont dirigés par un hazard aveugle. C'eſt un Dieu ſage, qui, pour de bonnes raiſons, ne permet pas toujours que nos deſſeins les plus légitimes aient le ſuccès que nous nous promettions; adorons ſes ordres, & méritons par notre ſoumiſſion un ſuccès plus heureux. Ah, Madame! me répondit ce jeune homme, il ne me reſte pas le plus petit eſpoir. Celle que je cherche eſt peut-être perdue pour jamais pour un homme qui ne reſpire que pour elle. En ce cas, lui ai-je répondu, j'avoue que je ſuis moins à plaindre. Le Marquis de Sainville, chez lequel j'eſpérois retrouver ma Fille... Ah Madame! s'écria ce jeune homme en ſe levant avec tranſport, c'étoit chez le Marquis de Sainville que vous cherchiez Mlle. votre Fille? de grace, encore un mot; ſerois-je aſſez heureux pour trouver en vous la Mere de ma chere Annette? Jugez de mes tranſports à ce nom, ma Chere; c'eſt le tendre Deshomais que je retrouve, & dans quel état?

mourant, déſeſpéré! Plus diligent que moi, il avoit trouvé l'ancien Portier du Marquis, & voici ce qu'il avoit appris de cet homme.

Ma Fille avoit paſſé ſix mois chez ſon Grand-Pere, qui paroiſſoit l'aimer beaucoup; elle en étoit diſparue tout d'un coup: les uns diſoient qu'il l'avoit fait entrer au Couvent; les autres, qu'il l'avoit renvoyée à ſes Parents: mais je ſais, de ſcience certaine, a ajouté cet homme, qu'il l'a remiſe entre les mains de ſa Sœur, qui eſt la plus méchante femme du monde. Elle haïſſoit cette charmante Demoiſelle, parce qu'avant ſon arrivée elle comptoit ſur les grands biens de Monſieur le Marquis, qui n'a pas d'autre Héritiere qu'elle & ſes enfants. Un ſoir elle me demanda mes clefs de la part du Marquis; cela m'intrigua, & je voulus ſavoir ce qu'elle en vouloit faire. Le lendemain, à quatre heures du matin, j'entendis marcher dans la cour, & regardant par le coin de ma fenêtre, je la vis ſortir avec Mademoiſelle de Sainville, qui pleuroit beaucoup. Elles monterent toutes deux dans un carroſſe, & du depuis on n'en a pas entendu parler. Quel récit, ma chere Marquiſe! cette méchante femme!... Mais non, elle a chaſſé ce Valet, il cher-

che à ſe venger ; car il a voulu inſinuer à Deshomais que cette Dame étoit capable d'avoir cherché à s'en défaire. Je chaſſe ces horreurs loin de ma penſée ; le Marquis n'eſt point capable de ſe prêter à un tel forfait. Pourquoi haïroit-il ma malheureuſe Fille ? peut-être étoit-ce un mécontentement paſſager, & qu'elle eſt actuellement à Paris avec lui. Au nom de Dieu, ma chere Amie, engagez votre Epoux à partir à la réception de ma Lettre, & à parler lui-même à M. de Sainville ; il n'oſera biaiſer avec un homme tel que le Marquis, & il faudra bien qu'il s'explique ſur le ſort de cette infortunée. Ciel, daigne la protéger contre cette femme ! Si elle étoit à Turin, j'irois hardiment lui demander mon Enfant ; & ſi elle faiſoit difficulté de me la rendre, j'implorerois le ſecours des Loix, j'irois me jetter aux pieds du Roi. J'ai été prête à repartir ſur le champ pour Paris ; Deshomais trouve qu'il vaut mieux reſter ici en attendant votre Réponſe ; nous pourrons employer ce temps à découvrir où eſt cette femme qui me donne de ſi grandes frayeurs ; ſi elle a mis ma Fille dans un Couvent, comme après tout il y a beaucoup d'apparence, ce ſeroit nous éloigner d'elle en quittant ce Pays. L'Amant

de ma Fille, qui me donne ce conſeil, a eu bien de la peine à le prendre pour lui : qu'auroit-il fait à Paris ? il n'eſt ni d'un âge ni d'un rang à en impoſer à Monſieur de Sainville ; d'ailleurs, il faut du ſang-froid dans une telle affaire, & le pauvre jeune homme ne ſe poſſede pas. Comment le feroit-il, ô mon Dieu ? Depuis le commencement de mon voyage, je n'ai pas paſſé de jour, d'inſtant même, ſans offrir ma Fille au Seigneur, à qui elle appartient plus qu'à moi, ſans lui remettre abſolument cette affaire entre les mains, en me ſoumettant à ſa ſainte volonté ; & cependant je ſuis ſi foible, que ſi ce n'étoit la néceſſité de ſoutenir le courage de Deshomais, je craindrois de faire des folies, de courir en criant par les rues de Turin, pour demander mon Enfant à tout le monde. Ah, mon Dieu ! qu'eſt-ce que notre force, quand vous ne daignez pas être vous-même notre ſoutien, & que vous nous abandonnez à nous-mêmes ? Je compte ſur le bon cœur du Marquis, ma Chere ; je n'eſpere qu'en ſon ſecours, je le lui demande à genoux. Auſſi-tôt qu'il aura quelque nouvelle à m'apprendre, je le conjure de faire partir un exprès ; quoi qu'il apprenne, pour l'amour de Dieu, qu'il ne m'épargne point, qu'il ne me mé-

nage point ; je ne puis que mourir de douleur : hélas ! je meurs à tous moments, & depuis quatre heures ma vie eſt une agonie. Deshomais ne ſe fie point à la Poſte pour faire paſſer cette Lettre ; il dit que les paquets ſéjournent au Pont de Beauvoiſin & à Lyon ; que cela cauſeroit un retard. Ainſi nous faiſons partir le Fils de notre Hôteſſe, qui nous promet de courir jour & nuit. Le temps eſt beau, il ne ſera pas arrêté au Mont Cénis. Renvoyez votre Réponſe par un autre Courier, s'il vous plaît ; celui-ci ſeroit trop fatigué ; il n'iroit pas aſſez vîte, ou il ſe tueroit. Ayez la charité de le garder quelques jours pour le remettre. Que d'embarras je vous donne ! mais il y va de ma vie.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

VOus n'avez plus que des actions de graces à rendre au Seigneur, chere Amie, vous touchez à la fin de vos peines ; bientôt votre chere Fille vous ſera rendue ; elle vit, j'en ai des nouvelles certaines, & je ne crains plus pour vous

qu'un excès de joie. Au nom de Dieu, chere Amie, modérez-vous, rappellez tout votre courage; il en faut plus pour ſoutenir les bonnes nouvelles que j'ai à vous annoncer, que pour ſupporter de grandes douleurs. Mon Epoux voudroit que je rempliſſe deux pages de verbiages pour donner le temps à vos eſprits de s'agiter par degrés; mais je n'en ai pas le courage, & je viens tout d'un coup à l'événement le plus heureux. Faites un cri de joie, chere Marquiſe, votre Fille eſt chez moi, elle eſt dans mes bras; ce papier, elle le mouille de ſes larmes, elle me conjure de la faire partir plutôt que d'écrire; le même eſprit qui vous animoit en ſortant de Toulouſe, la poſſede, & elle ſe fâche bien ſérieuſement de n'avoir que des jambes, qu'elle donneroit & troqueroit volontiers pour des ailes, afin d'être plus vîte à vos pieds. Mais pourquoi vous tenir plus long-temps en ſuſpens? Cette belle Marie; cette aimable fille, qui, du premier coup d'œil, m'inſpira un intérêt ſi vif, eſt la charmante Annette. Ne m'arrêtez pas la main, petite Fille: elle lit à meſure que j'écris, & prétend que je la loue trop, elle veut effacer *aimable* & *charmante*; ces épithetes, dit-elle, ne lui conviennent point,

il y auroit trop à rabattre quand vous la verrez ; elle veut que je mette à la place, cette tendre, cette obéiſſante, cette reſpectueuſe Fille : elle a beau faire l'entendue, ce qui eſt écrit eſt écrit ; je n'effacerai rien, & j'en mettrai bien d'autres ſans craindre d'exagérer. Voyez un peu ce qu'elle a fait avec ſes ſcrupuleuſes craintes, je ne ſais plus où j'en ſuis : ſi je la croyois, elle partiroit avec mon Courier, & ſe ſent, dit-elle, le courage de courir la poſte. Mais, ma belle Enfant, vous retarderiez le Courier, & votre Mere compte les minutes. Qu'il parte donc tout à l'heure, & vîte, & vîte. Il faut pourtant attendre le jour & des chevaux ; on ne court pas la poſte à pied : & quand on ne voit goutte, on riſque de tomber dans un trou, de ſe caſſer la jambe. Voilà où j'en ſuis réduite, chere Amie ; votre Fille, votre impatiente Fille a l'intelligence ſi bouchée, qu'il faut lui expliquer toutes ces choſes, qu'elle ne comprendroit pas ſans cela ; & puis quand je crois l'avoir convaincue, & n'avoir plus qu'à continuer ma Lettre, elle m'interrompt pour me répéter ſon éternel refrein : *Partons, Madame.* Non, Mademoiſelle, vous ne partirez pas ; vous êtes un dépôt qui m'eſt confié, j'en réponds, je ne veux pas vous

perdre de vue, & vous concevez que je ne puis vous ſuivre : il ſeroit beau de voir une femme, groſſe de ſix mois, courir la poſte en franc-étrier. Tranquilliſez-vous, s'il vous plaît ; & en attendant les chevaux, permettez que j'apprenne à votre chere Mere, comment j'ai découvert que vous n'étiez point la Fille à Jean Picard.

Je reçus votre Lettre à dix heures du matin ; & à peine eus-je achevé de la lire, que mon Epoux partit pour Paris, ainſi que vous me l'aviez recommandé. Il revint le lendemain tout conſterné, m'apprendre que M. de Sainville avoit quitté Paris depuis deux jours, ſans qu'on ſût le terme du voyage qu'il alloit faire. Je ne ſavois comment vous annoncer ce nouveau malheur, ni quelles meſures je devois prendre pour tâcher de découvrir ce qu'il étoit devenu : le chagrin de ne pouvoir vous être utile auſſi promptement que je l'aurois ſouhaité, me rendit en peu d'heures méconnoiſſable. On ſonna le ſouper, & j'avois le cœur ſi ſerré, qu'il me fut impoſſible de manger un morceau. La petite Marie fut frappée du changement de mon viſage, & des pleurs que je ne pouvois retenir. Elle me demanda avec empreſſement ſi j'étois malade, & ne put être raſſurée par mes réponſes : j'étouf-

fois, & il fallut me délacer. Mon Epoux effrayé, envoya un Exprès à Auxerre pour avoir du ſecours; tous les domeſtiques accoururent avec des eaux, des ſels, & tout ce qu'on crut propre à me ſoulager. Marie les écarta : Madame n'a beſoin que d'eau, dit-elle ; c'eſt une vapeur, elle s'eſt fait violence pour retenir ſes larmes; je réponds qu'il n'y a pas de danger : en même temps elle m'offrit un verre d'eau & m'en jetta ſur le viſage. Effectivement cela me ſoulagea beaucoup. Comme elle m'excitoit à pleurer, & que je ne m'étois retenue que pour ne point affliger mon Epoux, je ceſſai de me contraindre, & au bout d'une demi-heure, je fus abſolument remiſe. Marie me pria alors de manger un morceau; & comme mon Epoux lui dit qu'elle avoit des talents univerſels, puiſqu'elle ajoutoit à tous ceux qu'il lui connoiſſoit déja, celui de la médecine, elle répondit qu'au moins pouvoit-elle ſe flatter de bien connoître cette maladie. Elle s'augmente par la diete, ajouta-t-elle; j'en ai vu pluſieurs expériences dans les Couvents, où elle eſt fort commune, & où j'ai paſſé preſque toute ma vie. Je ſuivis ſon conſeil, & m'en trouvai bien. Pendant que je mangeois, elle dit : J'avois une Maîtreſſe, étant jeu-

ne, qui étoit ſi ſenſible pour tout ce qui touchoit ſes Penſionnaires ; qu'au plus petit accident qu'il leur arrivoit, Madame Sainte-Victoire avoit des vapeurs. Madame Sainte-Victoire, repris-je avec émotion ! n'étoit-ce pas dans l'Abbaye des Dames de Saint-Etienne de Rheims ? Oui, Madame, reprit Marie, en rougiſſant. Ah, Mon Dieu ! ma Chere, lui ai-je dit avec vivacité, vous avez été à Saint-Etienne ! auriez-vous connu la prétendue Fille de la Tourriere, la belle Annette ? La ſurpriſe de mon Inconnue, la pâleur qui ſuccéda au rouge qui avoit couvert ſon viſage à ma premiere queſtion, me donnerent la douce eſpérance de poſſéder ce que j'avois une ſi grande frayeur de ne pouvoir trouver. Je me rappellai en même-temps mille circonſtances qui auroient dû m'ouvrir les yeux, ſi je n'avois pas été perſuadée par vos Lettres que votre Fille étoit à Turin ; cependant, malgré le rayon d'eſpérance qui s'offroit à mon cœur, un ſouvenir fâcheux m'arrêta. La belle Marie fuyoit la tyrannie d'un Pere ; Annette n'avoit jamais connu le ſien : toutes ces penſées ſe préſenterent avec rapidité ; & malgré mes doutes, avant qu'Annette fût remiſe du trouble où l'avoit jetté ma queſtion, je m'étois levée

de

de ma chaiſe, & je la ſerrois dans mes bras, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Elle revint à elle-même plutôt que moi, & me dit : Ah ! Madame, quel intérêt vous engage à me demander des nouvelles d'une Fille infortunée, qui ne devroit pas avoir l'honneur d'être connue de vous ? lui reſte-t-il de nouveaux malheurs à eſſuyer ? Mais pardonnez-moi, Madame, vous avez rappellé à mon eſprit des circonſtances ſi douloureuſes, qu'il en a été troublé ; & en vérité, je ne ſais ce que je dis : permettez-moi de me retirer un moment pour reprendre mes ſens. Non, ma Chere, lui ai-je dit ; il y va de toute ma tranquillité ; il faut abſolument éclaircir mes doutes : ſerois-je aſſez heureuſe pour qu'ils fuſſent fondés ? ſeriez-vous la Fille de ma chere Emerance, cette chere Enfant, dont la perte a cauſé l'accident dans lequel vous m'avez vue tomber il y a un quart-d'heure ?

Annette n'étoit plus en état de m'entendre ; au nom d'Emerance, elle jetta un grand cri, & perdit connoiſſance. Heureuſement le Chirurgien, qu'on avoit appellé pour moi, arriva dans le moment. Il ſaigna cette aimable Enfant, qui reprit la parole ; mais elle fut plus de ſix heures hors d'elle-même. Elle me ſerroit dans

ſes bras, mouilloit mes mains de ſes larmes, & m'appelloit ſa Mere. On la ſaigna une ſeconde fois, & cela lui ſauva la vie; car juſqu'à ce moment elle avoit été fort en danger. Quand elle fut en état de m'entendre, je lui dis tout ce que je crus capable de la ſoutenir dans une ſituation tranquille; je lui fis d'abord entendre que cette Mere, dans les bras de laquelle je la remettrois bientôt, connoiſſoit, aimoit Deshomais; néanmoins je n'oſai alors lui apprendre tout ce que je ſavois de ce dernier, de crainte de redoubler ſon émotion; ce n'a été qu'au moment où elle a été tout-à-fait hors de danger de retomber, que je lui ai remis votre Lettre, qui a miraculeuſement achevé ſa guériſon. Elle vouloit abſolument vous écrire; j'obtiens à peine qu'elle ſe tranquilliſe juſqu'à demain, où ſon bras ſera guéri; je remets auſſi à ce temps à vous apprendre ce que vous ignorez de ſes aventures. Un ſecond Courier partira dans deux jours, & vous attendra à la Lunebourg. Je ne veux pas retarder le départ de celui-ci. Vous devez penſer que nous n'aurons pas un inſtant de tranquillité juſqu'au moment où nous recevrons de vos nouvelles. Faites donc partir un ſecond Exprès, qui nous trouvera à Lyon,

ſi la ſanté d'Annette nous le permet; ou qui viendra juſqu'ici, ſi nous y ſommes encore. Je voulois dire un mot au fidele Deshomais pour moi & pour Annette, mais votre homme eſt à cheval, & je ne veux pas lui faire perdre une minute.

TRENTIEME LETTRE.

ÉMERANCE à LUCIE.

ON ne meurt ni de douleur ni de plaiſir, puiſque je reſpire encore, ſi toutefois on peut appeller vivre l'état dans lequel j'ai été depuis trois heures que j'ai reçu votre Lettre. Vous le diſiez bien, chere Amie, la joie eſt plus difficile à ſupporter que la douleur; elle m'ôte les expreſſions. Je remercie Dieu, je leve les mains & les yeux vers le Ciel; je pleure, j'embraſſe Deshomais, je le preſſe de me quitter pour hâter notre départ; je crains de reſter ſeule dans l'appréhenſion de ſuccomber ſous le poids de ma joie : enfin, je me détermine à vous écrire un ſeul mot, & à partir tout de ſuite. Deshomais n'eſt pas dans une ſituation plus calme; nos cœurs ſemblent nous échapper pour aller au-devant de vous. Au nom

de Dieu, ma Chere, ſi votre ſanté & celle de ma chere Annette le permettent, tenez votre promeſſe, venez à notre rencontre.... Mais non, vous êtes groſſe, & cette chere Enfant doit être affoiblie par les ſaignées; tranquilliſez-vous donc toutes deux en nous attendant. Je ne ſais ni ce que je dis, ni ce que je veux; j'abandonne tout à votre prudence, à votre amitié. Que je lui dois! comment la reconnoître? Chere Annette, ta tendre Mere ne demande de vie qu'autant de temps qu'il en faut pour t'embraſſer, & expirer de joie dans tes bras. Conſerve-moi, ma Fille, obéis à mon Amie, à ta Protectrice. Pardonne-moi le ſilence de Deshomais; les inſtants qu'il employeroit à t'écrire, ſeroient autant de moments qui retarderoient notre réunion.

TRENTE-UNIEME LETTRE.

LUCIE à ÉMERANCE.

NOus partons, chere Amie, avec le Courier qui vous remettra cette Lettre; mais nous ne ferons pas tant de diligence que lui: la ſanté d'Annette, quoiqu'abſolument rétablie, demande quel-

que ménagement auſſi-bien que mon état. Pour adoucir les moments qui s'écouleront en attendant celui qui doit nous réunir, j'ai ſervi de Secrétaire à ma chere Annette, qui ne peut encore écrire, qui compte les minutes, qui trouve les heures longues comme des ſiecles, qui m'échapperoit ſi je ne la gardois à vue, & qui braveroit ſans effroi les abymes du Mont Cénis, où elle avoue pourtant qu'elle a eu bien peur, pour avancer le plaiſir de ſe trouver dans vos bras. Elle voudroit bien me perſuader qu'elle n'eſt occupée que du délicieux plaiſir de voir une Mere ſi digne de ſa tendreſſe; les ſentiments de l'amour filial rempliſſent tellement ſon cœur, à ce qu'elle veut me perſuader, qu'il n'eſt pas capable de la plus légere diſtraction. Elle en a pourtant, je vous jure; ſon cœur eſt vaſte, & la place que ſa Mere y occupe, n'a rien pris ſur celle de ſon Amant. Je m'amuſe à la déſeſpérer, en lui diſant qu'elle ſe ſert habilement d'une partie de ſes ſentiments pour nous déguiſer l'autre. Elle convient de ſa tendreſſe pour Déshomais, & aſſure en même temps qu'elle n'eſt en état actuellement que de s'occuper de celle qu'elle a pour vous. Voilà une querelle bien établie entre vous & cet Amant,

il va vous accuſer des diſtractions d'Annette. Je lui conſeille pourtant de ne ſe pas déſeſpérer ; il eſt encore aſſez aimé pour prendre patience : & ſur ma parole, tous les ſoupirs qui paſſent les monts ne ſont pas pour vous. Pour moi, j'ai toutes les peines du monde à ſoutenir la mienne juſqu'à demain matin, où nous partirons ; il me ſemble que toutes les démarches que je fais pour preſſer notre départ, hâtent le vôtre, que je ne vous ſoupçonne pas de retarder. Que ſeroit-ce ſi un mauvais temps vous retenoit en route auſſi long-temps que lorſque vous êtes allée à Turin ? Il ne faut point penſer à cela, la ſeule penſée d'un tel contre-temps bleſſe. Vous voyez, ma chere Amie, que j'ai peu profité dans les ſublimes leçons que vous m'avez données ; toute la différence que je trouve entre ce que je ſuis aujourd'hui & ce que j'étois auparavant, c'eſt que je connois que je ſens mon mal, & que je demande à Dieu la guériſon de mon pauvre cœur. Ah ! que je ſerois heureuſe ſi je ſentois ſon amour comme je ſens ma tendreſſe pour mes Amies, & ſur-tout pour vous & votre chere Fille ! Je vous envoie, avec cette Lettre, la relation de tout ce que cette chere Enfant a ſouffert depuis ſa ſortie

de Paris; il faut bien vous fournir un amuſement pour les ſoirées, qui ſont encore longues, & vous ôter la tentation de marcher la nuit, en vous offrant un délaſſement de votre goût en arrivant au gîte. C'eſt Annette qui va parler.

*Suite de l'Hiſtoire d'*ANNETTE.

A peine fus-je inſtruite du danger que je courois à Paris, que je brûlai d'envie d'en ſortir, & même de la France. Mais comment entreprendre un ſi terrible voyage, ſeule, ſans argent, & preſque ſans habits? Cette Lettre ne me diſoit pas un mot de Deshomais; qu'étoit-il devenu? Comment pouvoit-il m'abandonner dans une circonſtance ſi fâcheuſe? Après m'être livrée quelque temps à toutes ces penſées, je ſonnai, & la Dame qui m'avoit reçue dans ſa maiſon parut, & me dit: Je ſais, Mademoiſelle, l'extrémité à laquelle vous êtes réduite; je ne ſuis pas riche, cependant j'ai douze louis à votre ſervice; il faut prendre la diligence de Lyon, qui heureuſement part demain avant quatre heures; je vous ai acheté une ſoutane & un manteau, vous pourrez paſſer pour un jeune Lyonnois qui ſort de faire ſes études à Paris; il n'y a pas d'apparence

qu'on vous croie partie ſi vîte. J'embraſſai cette charitable Dame avec des tranſports de reconnoiſſance, & j'eſſayai ſur le champ les habits qu'elle m'avoit achetés ; je les gardai même toute la journée, afin de m'y accoutumer, & d'avoir l'air moins emprunté. Je queſtionnai mon Hôteſſe pour ſavoir ſi elle n'auroit pas quelque connoiſſance de ce qu'étoit devenu Deshomais ; elle n'avoit jamais entendu prononcer ſon nom, & refuſa même de me dire le ſien, non plus que celui de l'honnête & charitable Eccléſiaſtique qui m'avoit avertie du péril que je courois. Il faiſoit encore obſcur quand j'entrai dans la Diligence ; mais les ténebres s'étant diſſipées, chacun de ceux qui étoient dans cette voiture, firent l'examen de leurs compagnons de voyage. Il y avoit une jeune éveillée à côté d'un Officier, qui paroiſſoit s'être fait ſon conducteur pour quitter Paris ; deux Peres de l'Oratoire, un Négociant, & un Cavalier déja ſur l'âge. On fit connoiſſance les uns avec les autres, chacun dit le motif de ſon voyage ; la Demoiſelle dont j'ai parlé, nous aſſura qu'elle alloit trouver un de ſes Oncles ; pour moi je ſuis perſuadée que cet Oncle n'exiſtoit non plus que le Pere que j'allois joindre à Lyon. Les trois pre-

miers jours de notre voyage ſe paſſerent avec agrément ; les Peres de l'Oratoire m'interrogerent ſur mes études ; jugez ce que je ſerois devenue ſi j'euſſe oublié celles de ma jeuneſſe. Un de ces Peres parloit Latin avec beaucoup de facilité, parce qu'il avoit été long-temps en Allemagne, où il avoit été forcé de faire uſage de cette langue ; il voulut ſavoir ſi je la ſavois mieux qu'on ne l'apprend au College, & fut charmé de la facilité avec laquelle je m'exprimois ; il me demanda ſi je ſavois auſſi bien le Grec. Je l'entends, lui répondis-je, mais je ne pourrois pas le parler. Il avoit un Auteur Grec dans ſon ſac de nuit ; lorſque nous fûmes à la dînée, il voulut ſavoir comment je l'expliquerois, & fut ſi content de ma traduction, qu'il paſſoit à chaque repas à le lire avec moi, tout le temps qui reſtoit avant de rentrer dans la voiture. Je releve ces circonſtances qui paroiſſent frivoles, parce que c'eſt à elles que je dus mon ſalut. Nous n'avions plus que trois lieues à faire pour arriver à Châlons, lorſqu'un homme qui couroit la poſte, & qui paroiſſoit très-fatigué, obtint de notre Cocher la permiſſion d'entrer dans la Diligence. La Nymphe, qui étoit à côté de l'Officier, fixa d'abord les regards de ce

nouveau venu; mais enſuite il les arrêta ſur moi d'une maniere qui me cauſa de l'inquiétude. Pendant qu'il étoit occupé à me regarder, comme quelqu'un qui cherchoit à ſe rappeller mes traits, ce Pere de l'Oratoire me cita en Latin un paſſage d'Horace qui avoit rapport à l'attention de cet homme ſur cette Demoiſelle. Je lui répondis dans la même langue, & nous continuâmes à nous entretenir ainſi pendant quelques moments. A peine étions-nous deſcendus à l'Auberge, que cet homme en fit fermer les portes de la part du Roi, & en même-temps la maiſon fut environnée d'Officiers de la Maréchauſſée. Heureuſement pour moi j'étois dans une chambre ſur le derriere pendant que tout cela ſe paſſoit, ſans quoi ma frayeur m'eût décelée. Un quart-d'heure après, l'Oratorien entra dans la chambre, & me dit : Ne voulez-vous pas prendre congé de notre compagne de voyage ? C'étoit une Pélerine de Cythere, & l'homme qui nous a joint ſur la route eſt un Exempt chargé d'une Lettre de cachet pour la faire enfermer. Mais, ajouta ce bon Pere, ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus plaiſant. Cet homme, après avoir mis des Gardes à la porte de cette belle Hélene, m'a demandé très-ſérieuſe-

ment ſi je vous connoiſſois. J'ai, m'a-t-il dit, un autre ordre pour arrêter une jeune Fille qui étoit aux Dames de Miramion; apparemment qu'elle a eu vent de la Lettre de cachet, car elle s'eſt ſauvée. Voici, a-t-il dit, en ſortant un Papier de ſa poche, le ſignalement de cette fugitive. Les traits de ce jeune Ecolier ſont ſi reſſemblants avec le portrait qu'on m'en a donné, que j'ai cru être ſur le point de faire deux captures au-lieu d'une; mais lorſque je vous ai entendus parler Latin enſemble, j'ai bien vu que ce n'étoit pas ce que je cherchois. J'ai lu ce ſignalement, continua l'Oratorien, & véritablement on croiroit qu'il a été fait pour vous, excepté que la Demoiſelle eſt plus grande. J'ai fait remarquer cette différence à l'Exempt, & l'ai aſſuré que vous ſortiez du College, où vous aviez fait de fort bonnes études.

Si l'Oratorien m'eût enviſagée alors, le trouble de mon viſage, plus que la reſſemblance, lui eût indiqué la vérité. J'étois pâle, tremblante, & prête à me jetter à ſes pieds pour le conjurer de m'aider à ſauter par la fenêtre pour m'échapper. Je n'en fis rien pourtant; un inſtant de réflexion me fit ſentir qu'il n'y avoit qu'une grande fermeté qui pût m'arracher

à ce péril. Je fis un grand éclat de rire ; & ſoit dit ſans vous ſcandaliſer, Madame, je jurai : oui, je jurai pour mieux conſtater mon ſexe, en diſant que je trouvois la choſe ſi plaiſante, que j'avois deſſein d'en faire la guerre à l'Exempt ; car, ajoutai-je, apparemment qu'il ſoupera avec nous. Vous ſentez pourquoi je faiſois cette queſtion ; malgré mon courage, je crois que j'aurois pris la fuite, s'il eût fallu me trouver face à face de cet homme qui me paroiſſoit ſi redoutable. Il ſemble à ceux qui n'ont pas la conſcience nette, que ces ſortes de gens ont le ſecret de lire dans leurs cœurs, & de deviner leurs penſées. Heureuſement je n'eus pas à redouter la pénétration de ce prétendu ſcrutateur : l'Oratorien m'apprit qu'il avoit commandé le ſouper dans la chambre de la Belle, & qu'il lui tiendroit compagnie. Vous n'aurez pas de peine à croire, Madame, que je ne dormis pas toute la nuit, & que je fus bien charmée quand je vis cette Fille & ſon Conducteur monter dans une chaiſe de poſte, & reprendre le chemin de Paris. La Diligence, en ce temps, faiſoit en un jour le chemin de Châlons à Lyon, & pour cela partoit à la pointe du jour. Je ne me raſſurai point dans le bateau ; & auſſi-tôt que j'eus

mis pied à terre à Lyon, je pris congé de mon Oratorien, auquel je promis une visite, & je courus chercher une voiture pour la Savoie. Lorsque j'eus passé le Pont de Beauvoisin, qui sépare la France des Etats du Roi de Sardaigne, je me trouvai délivrée d'un poids énorme, & je respirai librement. J'achevai heureusement le reste de mon voyage ; & dans le dernier Village qui conduit à Turin, & qui n'en est qu'à deux lieues, je congédiai mon Voiturier, à qui j'avois dit que cet endroit, que l'on nomme Rivol, étoit le terme de mon voyage. Je cherchai, dès la pointe du jour, un lieu écarté ; car j'avois couché à Rivol, & m'étant deshabillée à la hâte, je repris les habits de mon sexe, abandonnant sur la place ceux que je quittois, & que je donnai de bon cœur à ceux qui pourroient les trouver.

J'ai oublié de vous dire qu'au premier moment où je me vis en sûreté, j'écrivis au Recteur qui m'avoit si bien servie ; je reçus réponse quelques jours après être arrivée à Turin, non pas de lui, mais de son Successeur, qui m'apprit que ce charitable Ami étoit passé dans les Indes. Par rapport à Deshomais, il avoit disparu tout d'un coup, & il y avoit bien de l'apparence que ses Parents l'avoient fait met-

tre en lieu de ſûreté pour l'empêcher de me ſuivre. Celui qui m'écrivoit ajoutoit quelques mots de conſolation à ces nouvelles accablantes, en me faiſant enviſager que ſa détention ne pouvoit durer long-temps, & qu'il étoit naturel que l'ignorance où l'on étoit de mon ſort, accéléreroit ſa ſortie par la difficulté où on le ſuppoſeroit de ſuivre mes traces. On ne me promettoit pas de l'avertir que c'étoit à Turin qu'il falloit me chercher, mais on me faiſoit eſpérer d'une maniere aſſez vague, de me rendre ſervice; or, on ne pouvoit le faire qu'en lui indiquant où j'étois.

Au chagrin que me cauſa une telle Lettre, ſe joignit l'embarras de me préſenter au Marquis de Sainville, & la juſte inquiétude, ou qu'il refuſât de me reconnoître, ou qu'il déſapprouvât la conduite que j'avois tenue. Je pouvois parer ce ſecond inconvénient, en lui dérobant la connoiſſance d'une partie de mes démarches, ou du moins en les tournant d'une maniere propre à me diſculper des pas hazardeux que j'avois eu le courage, ou, ſi vous voulez, l'imprudence de faire; car je me rendois juſtice : il eût été mieux de ſouffrir la perſécution de ma Grand'Mere, que de m'expoſer à courir

ainſi, bien à la lettre, par monts & par vaux. Vous verrez bientôt qu'il eſt plus aiſé de connoître ſes torts que de s'en corriger, puiſque je retombai dans la même faute en pareille occaſion; mais cette réflexion m'a fait perdre le fil de mon diſcours. Je diſois donc qu'il me vint en penſée d'ajuſter un petit Roman ſur ma ſortie; or, cette tentation, j'y réſiſtai très-courageuſement, & il me ſembloit que c'étoit par amour pour la vérité, & parce que tout déguiſement m'a toujours paru une lâcheté; je réſolus donc d'être à mon égard une Hiſtorienne impartiale, & de n'altérer en rien la vérité. Attendez pourtant, je n'eus pas le front de me faire compliment ſur cette victoire que je remportai ſur moi-même; je démêlois, mais bien imperceptiblement, une raiſon d'être ſincere, & celle-là étoit déciſive pour mes intérêts. C'eſt que mon Grand-Pere, ſans être accuſé de pouſſer l'incrédulité trop loin, pourroit fort bien ne s'en pas rapporter à mon témoignage, & que s'il découvroit que je l'euſſe trompé, enſuite des informations qu'il étoit naturel qu'il fît, je m'expoſois à perdre ſon eſtime, dont j'allois abſolument dépendre. Vous voyez, Madame, que, loin de chercher à ſurprendre la vôtre,

je vous dévoile les replis de mon cœur, c'eſt avec une vraie ſatisfaction, je vous l'aſſure. Outre ma confiance dans votre indulgente bonté, je ſens que cet Ecrit eſt fait pour être communiqué à ma tendre Mere; il eſt juſte qu'elle m'apprécie au juſte dans la réſolution où je ſuis de ne plus me conduire que par ſes lumieres; il eſt abſolument néceſſaire qu'elle connoiſſe & mes défauts & mes bonnes qualités; & puis je compte ſi fort ſur ſa tendreſſe, que je lui avouerois des crimes auſſi ſincérement que je fais des imprudences. Je reviens à mon hiſtoire.

Rien ne m'avoit paru ſi aiſé de loin, que de me préſenter à mon Grand-Pere. A meſure que j'approchai du moment d'exécuter ce deſſein, l'entrepriſe ſe montra à mes yeux beaucoup plus difficile que je ne l'avois imaginée. Je fus quinze jours à Turin, en me promettant tous les ſoirs de ne pas balancer à faire dès le lendemain cette importante démarche; je me mis même en chemin pluſieurs fois, & fus juſqu'à la porte de ſon Palais; là il me ſembloit qu'une force inviſible me repouſſoit, & me forçoit à remettre au lendemain une viſite qui tantôt me paroiſſoit dangereuſe, & le plus ſouvent inutile. Le défaut d'argent me força de paſſer par-

deſſus une ſorte de timidité qui ne m'eſt point du tout naturelle ; j'avois dépenſé juſqu'à mon dernier ſol, lorſque je pris une réſolution efficace. Je mis le plus d'ordre qu'il me fut poſſible dans mes habits, je ne ſaurois dire ma parure : j'étois couverte, & rien de plus ; & malgré mes ſoins à cet égard, je fus plus d'une demi-heure à perſuader au Portier de m'annoncer : encore ne pus-je obtenir de parler au Marquis, & je ne fus admiſe qu'à l'audience de ſon premier Valet-de-chambre. J'interromps Annette pour lui demander ſi ce Portier étoit aveugle, & s'il ne voyoit pas qu'un ſi joli viſage n'étoit pas fait pour être offert aux yeux d'un Valet. Oh ! ne me parlez pas de mon viſage, me répond Annette, vous réveillez mon reſſentiment ; il étoit prêt à me jouer un tour que j'ai bien eu de la peine à lui pardonner. C'eſt que ce Valet-de-chambre, qui étoit un fort honnête homme, ne put, m'a-t-il avoué depuis, me voir ſi pauvre & ſi belle, à ce qu'il lui parut, ſans donner à ma viſite des interprétations qui n'étoient pas favorables à ma vertu ; il ſoupiroit, il me regardoit triſtement les yeux baiſſés, & je touchai au moment d'eſſuyer un ſermon de ſa part : heureuſement la nature m'a

donné un air de modeſtie, qui l'excita à mieux penſer de mes intentions; il s'intéreſſa même pour moi, & fit à ſon Maître un rapport ſi avantageux, qu'il eut ordre de m'introduire. Le cœur me battoit d'une maniere étrange; & lorſque je me vis en préſence du Marquis, mes jambes refuſant de me ſoutenir, je fus contrainte de m'appuyer contre une table, ſans avoir la force d'avancer ni d'ouvrir la bouche; mais en récompenſe je ſanglottois ſi fort, que ce Seigneur en fut attendri; il eut la bonté de s'approcher de moi, & m'ayant pris par la main, il me pria de me raſſurer, en me diſant qu'il étoit diſpoſé à me rendre ſervice en toutes les choſes qui dépendroient de lui. Il me conduiſit auprès du feu, me força de me mettre dans un fauteuil, & continua de me parler avec tant de bonté, que je commençai à reprendre courage & à eſſuyer mes larmes. Lorſque je me crus un peu plus forte, je me levai, & courus me jetter à ſes pieds. Le Marquis attendri s'efforçoit de me relever, & m'examinoit avec un air d'intérêt, qui me perſuada que la nature agiſſoit chez lui en ma faveur; effectivement je vis ſes yeux ſe remplir de larmes. Que vous m'attendriſſez, ma chere Enfant, me dit-il! parlez,

que puis-je faire pour vous? je ne ſuis pas en état de vous rien refuſer; vous me cauſez la plus vive émotion que j'aie reſſentie de ma vie, & vous me rappellez les traits d'une perſonne qui me fut bien chere. A ces mots je pris les mains de ce reſpectable vieillard, je les baiſois, je les arroſois de mes larmes; & à travers mille ſanglots, je parvins à lui dire: C'eſt au nom de ce fils, qui vous fut ſi cher, & dont je vous rappelle le ſouvenir, que je vous conjure d'avoir pitié de ſa malheureuſe fille; elle eſt à vos genoux, un mot de votre bouche va décider de ſon ſort. Ah! mon Enfant, me dit le Marquis en m'embraſſant, il ne me ſeroit pas poſſible de te méconnoître; mes entrailles émues m'affirment que tu es ma Fille & mon ſang. Que les moments que je paſſai en embraſſant les genoux d'un Aïeul qui me marquoit tant de tendreſſe, furent délicieux! Il partageoit mes tranſports, me rendoit mes careſſes; mais nous n'avions ni l'un ni l'autre la force de parler. Le Domeſtique qui m'avoit introduite, étoit dans la chambre voiſine, & curieux comme tous les gens de cette eſpece, il avoit laiſſé la porte entr'ouverte; il fut témoin de nos tranſports, ſans en pénétrer le motif, le peu de mots que

nous avions prononcés lui étant échappés par l'éloignement. Comme nous continuions à pleurer, à ſanglotter même, il eut peur que cette ſcene ne nuisît à la ſanté de ſon Maître, & entra au moment où le Marquis avoit véritablement beſoin de ſecours; il lui fit prendre un peu d'eau des Carmes, qui rappella ſes forces prêtes à l'abandonner. Nous reprîmes nos ſens, & je remis à mon Aïeul ma tabatiere, qui étoit la ſeule choſe qui pût conſtater ma naiſſance. Quoique ce témoignage ne fût pas de la derniere évidence, ma reſſemblance avec ſon Fils étoit ſi grande, qu'elle pouvoit ſeule le convaincre que je ne lui en impoſois pas; mais le récit que je lui fis du mariage de mon Pere, des démarches que ſon Ami avoit faites en ſa faveur auprès de lui, & des Lettres qu'il avoit écrites à cette occaſion, venant à l'appui de mes traits, euſſent ſuffi pour perſuader le plus inorédule, & écarter tout ſoupçon d'impoſture; auſſi n'eut-il aucun doute. Son premier ſoin fut de me faire habiller d'une maniere convenable à ma naiſſance; enſuite il aſſembla ſa Famille, & me préſenta comme la Fille unique de ce Fils qui lui avoit coûté tant de larmes; & pour ne rien laiſſer d'obſcur dans ce qui me regardoit, il

eut ſoin de faire venir d'Avignon l'Acte qui conſtatoit le mariage de ſon Fils, & de Paris, mon Extrait-Baptiſtere; il y joignit les Atteſtations du Notaire, à qui ma modique dot avoit été confiée, où étoit jointe la déclaration ſecrete de la Femme-de-chambre de ma Mere. Il écrivit même de ſa main à Madame de Vaſque; les Religieuſes lui firent une Réponſe, qui, en lui apprenant que ma Grand'Mere étoit morte, lui rendoit de moi le témoignage le plus avantageux.

Au milieu de la joie que cauſoit à mon Aïeul la conformité de tous ces témoignages avec le récit que je lui avois fait, & qui levoient tous les doutes que des Parents intéreſſés auroient pu former ſur la vérité de mon origine, je m'apperçus bientôt qu'il nourriſſoit un chagrin violent; il lui échappoit des ſoupirs : j'en fus vivement allarmée; il m'étoit devenu ſi cher, que mon bonheur étoit abſolument attaché à ſa ſatisfaction : je le preſſai donc de me découvrir le motif de ſa triſteſſe; il me ſembloit que j'en étois la cauſe, & je ne ſus que trop tôt que je ne me trompois pas dans cette conjecture.

Le Marquis de Sainville n'eſpérant plus de revoir ſon Fils après tant d'années écoulées ſans en avoir entendu parler,

avoit adopté un de ſes Neveux, Fils d'un Frere cadet, qui, outre qu'il n'étoit pas riche, avoit eſſuyé de grandes pertes. Quoique ce jeune Seigneur, qui ſe nommoit St. Far, ait été la cauſe innocente de ce qui me reſtoit d'infortunes à eſſuyer, la juſtice m'oblige de convenir qu'il méritoit l'amour & les bienfaits de ſon Oncle. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, avec l'eſpoir d'une fortune brillante, il s'étoit montré ſupérieur à ſa chûte; & quoiqu'on eût pu, ce ſemble, lui pardonner un peu de ſenſibilité dans une telle occaſion, il n'en montra que pour partager la joie de ſon bienfaiteur, & fut un des plus empreſſés à me faire reconnoître pour ce que j'étois. Sa généroſité dans une circonſtance ſi délicate, n'avoit point échappé à mon Grand-Pere, & lui faiſoit enviſager avec amertume l'état dans lequel ce jeune homme alloit ſe trouver. Il y auroit eu un remede à ce mal, qui paroiſſoit bien ſimple; c'étoit de me faire épouſer ce Neveu chéri, & le Marquis n'eût pas balancé un moment à faire ce mariage, s'il n'eût été inſtruit de la ſituation de mon cœur. Mon attachement pour Deshomais avoit été l'origine de toutes mes diſgraces, &, en les lui racontant, je n'avois pas eſſayé de lui cacher que

cette paſſion, qui avoit été la premiere de ma vie, en ſeroit auſſi la derniere. Non-ſeulement il ne pouvoit ſe réſoudre à déchirer mon cœur, en me propoſant de rompre des nœuds qui ſembloient tenir à mon exiſtence, mais un motif de juſtice l'intéreſſoit pour Deshomais. Ce tendre jeune homme m'avoit choiſie dans un état obſcur, mon indigence ne l'avoit pas rebuté; il s'étoit ſacrifié à ma mémoire : & ne pouvant me ſuivre au tombeau, où il me croyoit deſcendue, il s'étoit condamné à une mort civile. Ces conſidérations empêchoient le Marquis de Sainville, qui étoit généreux, de vouloir uſer de ſon autorité pour m'engager à trahir un Amant qui le méritoit ſi peu. Malheureuſement pour moi, ſa Belle-Sœur étoit d'un caractere bien oppoſé : ambitieuſe, intéreſſée, vindicative, elle n'avoit vu qu'avec déſeſpoir la ſucceſſion de ſon Beau-Frere échapper à ſon Fils; & elle avoit pris pour moi une haine qui ne pouvoit être balancée que par l'eſpoir de recouvrer, par mon moyen, la fortune dont elle s'étoit flattée. Comme elle joignoit à ſes autres défauts une profonde diſſimulation, elle ſut déguiſer ſi habilement ſon averſion, que je ne la croyois pas moins attachée à moi que le

Marquis; en ſorte que j'avois une vraie vénération pour la vertu qui lui avoit fait ſacrifier de ſi bonne grace des eſpérances ſi flatteuſes; je me promettois même d'engager mon Grand-Pere à traiter St. Far comme ſon Fils. Cette femme, telle que je viens de vous la dépeindre, avoit acquis, par ſes fauſſes vertus, un puiſſant aſcendant ſur le Marquis; elle s'en ſervit pour l'endurcir contre mes pleurs. Elle lui repréſenta que, ſi je devois quelque choſe à Deshomais, j'avois à me venger de ſa famille, qui m'avoit rejettée; qu'à la vérité, ce jeune homme n'étoit point entré dans les vues ambitieuſes de ſon Pere & de ſa Tante, mais que ce ſeroit avoir trop d'égards pour ſa fidélité, que de lui ſacrifier une riche Héritiere telle que je l'étois devenue, qu'il reſtoit d'autres moyens de lui marquer notre reconnoiſſance; & qu'après tout, la Maiſon de Sainville ne devoit pas avoir moins de répugnance à ſe méſallier, que n'en avoit M. Deshomais, dont la nobleſſe, quand on la ſuppoſeroit ancienne, n'avoit jamais été illuſtrée. Ces pitoyables raiſons ne convainquirent pas mon Aïeul; cependant ſa foibleſſe pour cette femme l'emporta ſur ſa raiſon; & ne pouvant ſe réſoudre à m'exhorter lui-même à une per-

perfidie pour laquelle il me connoiſſoit une ſi grande répugnance, il m'abandonna à cette furie qui promit de m'amener par degrés à tout ce qu'on exigeroit de moi. Je ſuis bien ſûre que s'il eût pu ſoupçonner les indignes moyens qu'elle vouloit employer pour ce qu'elle appelloit me réduire, il ſe fût bien gardé de m'expoſer aux mauvais traitements que j'ai eſſuyés pendant quinze jours, & ſous leſquels j'aurois ſuccombé s'ils euſſent duré plus long-temps. Elle avoit promis à ſon Beau-Frere de n'employer que la douceur & la perſuaſion; à peine fûmes-nous arrivées dans la maiſon de campagne où elle m'avoit conduite, que, dépouillant la feinte tendreſſe qu'elle m'avoit montrée juſqu'alors, elle n'épargna ni les injures les plus groſſieres, ni même les mauvais traitements, pour me déterminer à épouſer ſon Fils. Je fus pluſieurs fois meurtrie de coups qu'elle me donnoit ſans ménagement; & qui ſait ſi, perdant l'eſpoir de me vaincre, elle n'eût point attenté à ma vie? Dans le temps où je ne voyois aucune reſſource pour échapper à un eſclavage ſi dur, & que j'étois prête à m'abandonner à mon déſeſpoir, Dieu m'envoya un libérateur dans la perſonne de St. Far. Fils eſtimable, & digne

d'une meilleure Mere, il n'apprit point, ſans frémir, la maniere odieuſe dont elle en uſoit à mon égard; & connoiſſant ſans doute de quoi elle étoit capable, il réſolut de tout riſquer pour me tirer d'entre ſes mains. Il gagna la Femme-de-chambre, aux ſoins de laquelle on m'avoit remiſe; furie auſſi implacable que ſa Maîtreſſe, qui, pour lui faire la cour, enchériſſoit ſur la dureté avec laquelle on lui ordonnoit de me traiter. Cette femme lui promit de me laiſſer un peu plus de liberté; car j'étois enfermée dans un cabinet où le jour paroiſſoit à peine. Quelques préſents qu'il lui fit, m'obtinrent la permiſſion d'aller prendre l'air au jardin toutes les fois que ſa Maîtreſſe coucheroit à Turin, ce qui lui arrivoit ſouvent. La premiere fois qu'elle m'accorda cette grace, j'étois ſi foible, qu'il fallut malgré moi accepter le ſecours de ſon bras pour aller juſqu'à ce jardin. Comme il étoit environné de hautes murailles, elle m'y abandonna ſans crainte; je les meſurois des yeux, & l'impoſſibilité de les eſcalader m'arrachoit des larmes, lorſque je vis paroître St. Far. J'avois d'abord eſtimé ce jeune homme; mais ne pouvant me perſuader qu'il ignorât la maniere cruelle dont j'étois traitée, les ſentiments favo-

rables qu'il m'avoit inſpirés avoient diſparu, & il partageoit la haine & l'horreur que j'avois pour ſa Mere : mon premier mouvement fut donc de l'éviter ; il s'en apperçut, & ſe hâtant de me joindre, il me dit : Arrêtez, Mademoiſelle, au nom de Dieu, daignez m'écouter un moment, & ne perdez pas une occaſion que j'aurai peut-être peine à retrouver. Ce début ſembla me préſager quelque ſecours ; je me laiſſai conduire ſur un banc, où il me dit : Les moments ſont précieux ; ma Mere eſt pour deux jours à Turin ; profitez-en pour fuir ; j'ai tout préparé pour aſſurer votre évaſion, & il faut dès cette nuit quitter des lieux que vous devez regarder comme funeſtes. Vous penſez bien, Madame, que ce diſcours m'avoit rendu très-attentive. La généroſité de St. Far, & le ſecours qu'il m'offroit, m'ouvrirent les yeux ſur mon injuſtice à ſon égard ; je voulus l'interrompre pour lui marquer ma reconnoiſſance ; il ne me laiſſa pas la liberté de le faire, & me dit : Attendez, s'il vous plaît, Mademoiſelle, vous ignorez le prix du ſacrifice que je vous fais ; je vous adore, & ce ſentiment a pris naiſſance dans mon cœur au premier inſtant qui vous offrit à mes yeux. Je reçus avec raviſſement les eſpérances que me donna

M. de Sainville de pouvoir unir ma deſtinée à la vôtre ; que je payai chérement ce moment de l'eſpoir le plus flatteur ! Il m'apprit en même-temps que votre cœur étoit engagé, & que vous vous deſtiniez à l'heureux Deshomais ; mais il ajouta que je ne devois pas déſeſpérer de vous rendre ſenſible, & m'encouragea à vous rendre des ſoins, qui peut-être parviendroient à bannir de votre cœur un rival dont vous ignoriez abſolument le ſort. J'oſe prendre le Ciel à témoin, Mademoiſelle, que dès ce moment je bornai mes deſirs à vous voir, vous adorer, & à mériter votre eſtime : je compris qu'un cœur tel que le vôtre ne ſe donnoit qu'une fois ; & la mort la plus cruelle m'auroit paru douce, au prix de la ſeule idée de tyranniſer vos inclinations. Je renonçai dès ce moment au projet de vous inſpirer de l'amour ; je me fis une douce idée de vous forcer par des ſervices éclatants à m'accorder la ſeconde place dans votre affection, & votre bonheur devint l'unique but des démarches que j'étois réſolu de faire. J'avois des amis à Paris ; je les chargeai du ſoin de découvrir ce qu'étoit devenu votre Amant, & leurs recherches furent heureuſes. J'appris par leur moyen que M. Deshomais le Pere s'étoit uni à

Madame de Vaſque pour obtenir du Roi deux Lettres de cachet qui lui permiſſent de vous faire enlever auſſi-bien que ſon Fils. Plus heureuſe que votre Amant, vous avez échappé à cet ordre tyrannique; mais le conſtant Deshomais eſt actuellement à la Baſtille, où ſon Pere n'épargne rien pour l'obliger, en quittant ſon habit, à épouſer une riche Héritiere qu'il a obtenue pour lui. Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai reçu ces nouvelles, & ne voulant pas être généreux à demi, j'ai pris le ſeul parti qui puiſſe ouvrir la priſon de votre Amant. J'ai écrit à Madame l'Abbeſſe de St. Etienne; & en lui découvrant votre nom, je l'ai inſtruite de votre conſtance pour ſon Neveu, & lui fais eſpérer la poſſibilité de vaincre quelques obſtacles qui naiſſent de l'inégalité de la fortune. Je me flattois de toucher au moment où vous m'euſſiez dû votre bonheur, lorſque j'ai découvert l'obſtacle invincible que ma Mere apporteroit toujours à la réuſſite de mes projets, & la maniere indigne dont elle ſe ſervoit pour vous arracher un conſentement qui ne pourroit me rendre heureux s'il n'étoit volontaire : je m'en ſuis expliqué ſur ce ton avec elle; & au-lieu d'entrer dans mes vues, elle s'eſt moquée de ma déli-

cateſſe, & m'a fait entendre que le cœur d'une femme importoit peu au bonheur d'un Epoux auquel elle apportoit une grande fortune. Je connois ma Mere, & je ne me flatte pas de la faire changer de ſentiments; il ne me reſtoit donc qu'à aſſurer votre fuite: il faut repaſſer en France, Mademoiſelle, & vous réfugier dans un Couvent obſcur, où vous puiſſiez être ignorée; laiſſez-moi le ſoin du reſte, j'eſpere tirer mon Oncle de Turin; & dans un voyage que je lui ferai faire à Paris, je parviendrai ſans doute à détruire ſa répugnance pour votre mariage, puiſqu'elle ne lui a été inſpirée que par ma Mere. N'adorez-vous pas St. Far, me dit Annette en l'interrompant? Pour moi, Madame, mes ſentiments pour lui devinrent tels, que je ne puis m'empêcher de ſoupirer en penſant à l'inévitable néceſſité où je me trouvois de le rendre miſérable. Je ne lui cachai point ce mouvement, & j'ajoutai: Non, ami généreux, vous ne ſerez point la victime du ſacrifice que vous me faites; l'eſtime la plus parfaite, l'affection la plus tendre, vous dédommagera de l'amour que je ne ſuis pas la maîtreſſe de vous offrir. L'impoſſibilité d'être à moi vous guérira d'une paſſion qui troubleroit votre repos, & j'au-

rai la douce ſatisfaction de vous voir un jour auſſi heureux que vous méritez de l'être. Je m'abandonne à votre conduite, ordonnez, diſpoſez de mon ſort.

Saint-Far m'avoit appris enſuite qu'il avoit une chaiſe de poſte à cent pas de la maiſon, qu'il falloit prolonger ma promenade juſqu'à la nuit; & que la Femme-de-chambre, qui le ſavoit avec moi, ſeroit tranquille : j'ai, ajouta-t-il, la clef d'une porte qui conduit au grand chemin, je vous remettrai moi-même entre les mains d'un homme à moi, qui vous conduira où vous lui ordonnerez, & où vous attendrez le ſuccès de mes deſſeins. Je cherchai long-temps dans mon eſprit une retraite ſûre; enfin, je me rappellai un Couvent de Bénédictines, dont j'avois beaucoup entendu parler à Rouen. Il étoit ſitué dans le Bourg d'Yvetot, en Normandie; & il n'y avoit pas d'apparence qu'on parvînt à m'y déterrer. Le Valet-de-chambre qu'il m'avoit deſtiné pour guide, devoit me préſenter dans cette Maiſon ſous le titre de Pere, & de reſter dans le voiſinage pour aſſurer ma correſpondance avec mon Libérateur. Il reſtoit encore une heure de jour, je la paſſai à témoigner ma reconnoiſſance à St. Far, qui, en me quittant, me remit une bourſe où il y

avoit trois cents louis : je me récriai ſur cette ſomme, qui me paroiſſoit trop conſidérable; il me fit remarquer qu'il me falloit du linge & des habits : d'ailleurs, ajouta-t-il, je tiens tout ce que j'ai de la libéralité de Mr. le Marquis; c'eſt donc votre propre bien que je vous remets, & vous ne devez avoir aucun ſcrupule d'accepter cette ſomme : je prétends pourtant une marque de reconnoiſſance, ajouta-t-il; ma Mere, à ma priere, m'a remis une bague où eſt votre portrait; que je le garde de votre aveu : l'heureux Deſhomais ne doit point être jaloux de me voir poſſeſſeur de cette copie, dans le moment où tous mes ſoins tendent à lui aſſurer l'original.

Je ne ſais, Madame, ſi je puis juſtifier le conſentement que je donnai au deſſein qu'avoit St. Far; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je le donnai de bon cœur, & que lorſqu'il voulut me baiſer la main avant de me mettre dans la chaiſe, je l'embraſſai de mon propre mouvement, avec autant de ſatisfaction que j'en aurois eue à embraſſer mon Pere, ſi j'euſſe été aſſez heureuſe pour le retrouver. Nous marchâmes toute la nuit, & nous fîmes une telle diligence, qu'en deux jours nous fûmes hors du Piémont. St. Far avoit

ſoupiré de la néceſſité de me confier à un Domeſtique, il vouloit aſſurer ma fuite, & empêcher ma Femme-de-chambre d'en avertir ſa Mere ; apparemment qu'il y réuſſit, car nous ne fûmes pas pourſuivis. J'achetai ſur la route du linge & des habits ; & aucun accident n'ayant troublé mon voyage, j'arrivai heureuſement à Rouen, mais ſi fatiguée que je réſolus de m'y repoſer un jour. Je m'étois logée à l'extrémité du Fauxbourg qui conduit à Yvetot, dont je n'étois plus qu'à ſept lieues, & je me flattois d'y arriver le ſurlendemain : je dormis d'un ſommeil ſi tranquille, que j'entendis ſonner dix heures en m'éveillant : j'appellai mon guide, qui avoit couché dans une chambre voiſine ; une Servante me dit qu'il étoit ſorti dès le matin avec la chaiſe de poſte, où il y avoit quelque choſe à raccommoder. Je reſtai tranquille juſqu'à onze heures, & ne le voyant pas paroître, je commençai à ſoupçonner le malheur dont j'étois menacée. J'en fus bientôt certaine ; car m'étant levée, je trouvai que ma malle & ma bourſe avoient diſparu, & qu'il ne m'avoit laiſſé que les habits de voyage avec leſquels j'étois arrivée. Il me reſtoit une reſſource, je pouvois faire courir après ce ſcélérat : la crainte de faire un

éclat m'en empêcha, & je rêvois triſtement au parti que je devois prendre, lorſque la Maîtreſſe de l'Auberge me remit une Lettre qu'un Payſan venoit d'apporter. Elle étoit conçue en ces termes:

Vous connoiſſez bien peu les hommes, Mademoiſelle, ſi vous avez cru que mon Maître cherchoit à vous rendre ſervice en vous éloignant de Turin; il vouloit vous perdre dans l'eſprit de votre Grand-Pere, & il y a réuſſi. Ce Seigneur, outré de votre fuite, vient de vous déshériter, & eſt déterminé à ſe joindre à M. Deshomais pour faire exécuter l'ordre de vous enfermer. Rendez grace à ma pitié qui vous ſauve ce malheur, & cachez-vous ſi bien qu'elle ne vous devienne pas inutile; c'eſt l'avis que vous donne votre Serviteur.

La plume me tombe des mains en écrivant un trait ſi noir; je maudis St. Far: Annette me fait remarquer que je commets la même faute qu'elle, en précipitant mon jugement. Je l'accuſois comme vous, dit-elle, & ce n'eſt qu'en combinant, par la ſuite, toutes les circonſtances de cet événement, que j'ai oſé juſtifier St. Far, & lui écrire en conſéquence. Je me pique de quelque pénétration; on ne joue point la ſincérité, la pitié, l'amour avec tant d'in-

trépidité : ſi St. Far avoit eu deſſein de me trahir, il lui étoit facile de me faire arrêter en entrant en France ; la Lettre de cachet, qu'on avoit donnée contre moi, n'étoit point révoquée, elle ſuffiſoit pour me faire renfermer ; il n'étoit queſtion que de faire avertir le Lieutenant de Police à Paris, où j'avois paſſé. Cette Lettre n'étoit donc qu'un artifice du Valet-de-chambre, qui vouloit m'empêcher de le faire pourſuivre, & de m'adreſſer à ſon Maître pour l'inſtruire du vol qu'il m'avoit fait. Voilà ce que je n'ai penſé que depuis que je ſuis tranquille : dans ce premier moment, je déteſtois St. Far ; & dans le déſeſpoir où j'étois, peu s'en fallut que je ne fuſſe moi-même m'offrir à mes perſécuteurs. J'avois un louis dans ma poche, ſur quoi il falloit payer ma dépenſe : je n'avois ni parents, ni amis, ni connoiſſance, ni reſſource. En vérité, je ne ſais comment la tête ne me tourna pas. Ne pourrois-je pas dire plutôt qu'elle me tourna ; & une perſonne de bon ſens eût-elle pu prendre le parti ?... Comment dirai-je, Madame ? je m'exprimerois mal, ſi j'appellois ce que je fis ce jour-là, des deſſeins, des réſolutions, des projets. Ce n'eſt rien de tout cela : je payai l'Hôteſſe, je ſortis ; mes jambes ſe re-

muerent machinalement, & m'entraînerent loin de cette maiſon, ſans ſavoir ſi c'étoit ou par montagne ou par vallée; & je ſuis perſuadée que ſi par malheur j'avois rencontré une riviere dans mon chemin, j'y ſerois entrée, & me ſerois noyée ſans m'en appercevoir. Il étoit midi quand je ſortis de l'Auberge, je marchai juſqu'au ſoir ſans avoir eu une ſeule penſée que je puiſſe me rappeller; quelquefois ſeulement je levois les mains & les yeux vers le ciel, & mes levres prononçoient quelques paroles entrecoupées, à ce que me dit une Payſanne qui faiſoit même chemin que moi, qui me prit pour une folle qui s'étoit échappée, qui conſéquemment n'oſa s'approcher de moi crainte d'être battue, mordue, ou maltraitée; mais ſe voyant proche de ſon Hameau, & à portée de recevoir du ſecours, elle s'enhardit à me regarder de plus près, & m'ayant priſe par le bras, elle me dit: Vous allez bien vîte, la belle Fille, & vous devez être fatiguée. Ces mots me reveillerent comme d'un profond ſommeil; je regarde cette femme, & lui dis: Ah! ma bonne Mere, où ſuis-je? Si mes yeux étoient égarés, cette femme m'a raconté que le ſon de ma voix avoit quelque choſe de ſi touchant dans ce moment, qu'elle

en fut attendrie. Mon Dieu, me dit-elle, vous êtes-vous égarée? où voulez-vous aller? je vous enſeignerai le chemin: mais, ajouta-t-elle, en entrant dans une cour, il eſt bien tard, & vous ne pourrez gagner aucun Village, aſſeyez-vous ſur ce banc, & elle m'en montra un qui étoit devant la porte de ſa chaumiere; vous êtes épuiſée, je vais vous donner un morceau à manger. A ces mots, qu'elle me dit, avec un air de bonté, mon inſenſibilité m'abandonna; j'avois paſſé tout le jour ſans réfléchir & ſans avoir aucune idée de ma ſituation, il me ſembla qu'on tiroit le rideau qui me l'avoit cachée, & j'en conçus un tel effroi, que je fus tentée de m'aller cacher. Je regardai autour de moi, comme pour y chercher un aſyle; & n'en trouvant point, je me mis à pleurer d'une telle force, que la bonne femme, chez laquelle j'étois, en fut attendrie. Eh! mon Dieu, me dit-elle, conſolez-vous, ma belle Enfant; avez-vous quelque malheur? puis-je vous rendre ſervice? Eh mon Dieu! quelle pitié, reprenoit-elle; cela eſt beau comme un Ange, & paroît un enfant de famille, & cependant ça ſe déſeſpere. Dans la ſituation où j'étois, on ſe prend à tout: la compaſſion de cette femme me parut une faveur

du Ciel ; & joignant les mains, je lui dis : Que Dieu vous récompenſe de votre pitié pour une infortunée qui n'a plus perſonne ſur la terre qui s'intéreſſe à ſon ſort, & qui, ſans vous, auroit peut-être couché ſur le chemin ſans penſer à chercher une retraite. Oh ! pour ce qui eſt de ça, reprit cette femme, qui commençoit à prendre une meilleure opinion de mon eſprit, vous ne coucherez pas dans la rue, je ne le ſouffrirai pas ; entrez, dit-elle, en me prenant par le bras, contez-moi ce qui vous afflige, peut-être pourra-t-on trouver quelque remede à votre mal ; mais auparavant mangez un morceau, ce qu'elle diſoit en tirant d'une petite armoire un pain & du fromage : je voulus m'efforcer d'en manger, mais il me fut impoſſible de rien avaler ; & voyant dans cette armoire un pot plein de lait, je priai cette charitable femme de m'en donner un coup. Ce peu de nourriture me fortifia, car j'étois épuiſée, & il y avoit près de vingt-quatre heures que je n'avois mangé : je dis à cette femme que je fuyois ma famille, parce qu'on vouloit me marier malgré moi, que j'allois pour me retirer dans un couvent, dont j'étois proche, lorſque l'homme qui me conduiſoit, m'ayant volée, m'en avoit ôté les moyens,

& que, la peur de retomber entre les mains de mes Parents, m'ayant ôté toute autre penſée, je m'étois miſe en route ſans ſavoir où j'allois : il me reſte pourtant quelque bagatelle, & ſi vous voulez me garder deux ou trois jours, je vous payerai ma dépenſe. Cette Payſanne crut ce qu'elle voulut de mon hiſtoire, & n'en parut pas moins diſpoſée à me rendre ſervice; elle étendit une toile groſſiere ſur un peu de paille qui étoit renfermée entre deux morceaux de bois, qui ne reſſembloient pas mal à une biere, excepté que cela étoit plus large, & m'invita à me coucher. Vous croyez peut-être, Madame, après m'avoir vue ſi abattue, que je paſſai la nuit à me déſeſpérer; point du tout, je dormis, d'accablement, il eſt vrai, mais ce ſommeil rétablit mes forces épuiſées, & je me réveillai plus tranquille, rougiſſant de m'être abandonnée au déſeſpoir, & déterminée à lutter contre le ſort. Le fonds de ma petite penſion étoit reſté entre les mains du Notaire; je travaillois aſſez bien pour gagner ma vie en attendant que je puſſe prendre un parti: j'eſſuyai donc les larmes qui s'échappoient encore de mes yeux malgré moi; & ma Payſanne fut auſſi joyeuſe que ſurpriſe de me trouver toute conſolée en ſortant de

mon miſérable lit : je n'étois pourtant encore déterminée à rien ; les reſſources dont j'ai parlé s'étoient offertes en gros à mon eſprit, ſans que j'euſſe décidé où & comment j'en ferois uſage. Mon Hôteſſe m'apprit qu'elle étoit d'un Village proche de Caën, & me vanta beaucoup cette Ville ; tout d'un coup je me réſolus d'y aller, & d'écrire de là à ma Nourrice, auprès de laquelle je pourrois me rendre lorſque j'aurois amaſſé aſſez d'argent pour cette longue route. Vous ſentez que le calme apparent dont je jouiſſois, n'étoit qu'une continuation de l'eſpece de délire où j'étois depuis mon départ de Rouen ; mais il étoit d'une autre eſpece, & ne ſe diſſipa que ſur la route ; car dans le moment où ces penſées m'occupoient, rien ne me paroiſſoit ſi facile que l'exécution de mes deſſeins : je trouvois même une ſorte de ſatisfaction à penſer que ſeule, ignorée, je n'allois plus dépendre que de moi, ſans avoir à craindre des perſécuteurs. Pleine de cette penſée, je propoſai à cette femme de troquer ſes habits contre les miens, & je ne dus qu'à ſa bonne foi le dédommagement qu'elle s'obſtina à me faire prendre, & qui conſiſtoit en quelques chemiſes & cornettes groſſieres. Pour ma coëffure, qui étoit de dentelles, elle refuſa de

s'en charger, & me dit que ſa Sœur, à laquelle elle vouloit m'adreſſer, pourroit m'en faire avoir une bonne ſomme à Caën. Elle ajouta que je pourrois me repoſer chez ſon Pere, qui n'étoit qu'à deux lieues de cette Ville, & qu'il me donneroit un de ſes Freres pour m'y conduire : elle ne ſavoit pas écrire ; je lui offris d'être ſon Secrétaire, & cela étoit bien juſte, puiſqu'elle ne vouloit que me recommander à ſes Parents, auxquels elle m'annonça comme une Fille de ſa connoiſſance, qui alloit à Caën pour y chercher du ſervice ou du travail. Munie de ce paſſeport, je me mis en route, & je fus ſix jours entiers à faire trente lieues : les gros ſouliers qu'on m'avoit donnés, m'avoient mis les pieds tout en ſang ; & quand j'arrivai chez le Pere de ma Bienfaictrice, je ne pouvois plus me ſoutenir. Ce Payſan me reçut avec humanité, & m'offrit ſes ſervices à Caën, en me conſeillant de me repoſer quelques jours chez lui ; j'acceptai ſes offres, & pendant ce temps j'examinai mon projet d'un eſprit plus calme : quoiqu'il n'y eût pas d'apparence qu'on eût envoyé mon ſignalement dans une Ville ſi éloignée, quelque malheureux hazard pouvoit y conduire cet Exempt que j'avois rencontré à Châlons, ou quelques-

uns de ſes pareils; d'ailleurs, mon Hôte m'apprit que la Ville de Caën étant remplie d'un grand nombre d'Ecoliers qui étudioient à l'Univerſité, c'étoit un lieu très-dangereux pour une jeune & jolie perſonne. Cette découverte me rendit tout mon déſeſpoir, qui n'avoit été que déguiſé; & peut-être allois-je, par mes pleurs, ou plutôt par mes cris, apprendre à mon Hôte que je n'étois pas ce que je voulois paroître, lorſque le Concierge de votre Château vint chez cet homme pour lui commander quelque ouvrage. Il lui dit que M. le Marquis s'étoit remarié, & qu'il avoit épouſé une femme dont on diſoit des merveilles : c'eſt la défunte toute crachée, ajouta-t-il; comme elle, elle aime les pauvres, les aſſiſte, & n'a de plaiſir qu'à faire du bien; nous l'attendons inceſſamment, ajouta-t-il, & je me fais une grande fête de voir une ſi bonne femme.

Pendant ce diſcours ce brave homme m'avoit regardée fort ſouvent; & tirant le Payſan en particulier, il lui demanda qui j'étois. Je ne la connois pas, répondit cet homme; elle eſt des Amies d'une de mes Filles qui eſt mariée à trente lieues d'ici, & qui me l'adreſſe pour la faire conduire à Caën, où elle veut ſe placer. Je ne le lui conſeille pas; il y a tant d'égril-

lards dans cette Ville, qu'elle n'y ſeroit pas en ſûreté avec ſon minois. Vous avez raiſon, reprit le Concierge, je veux lui parler. Notez, Madame, que cette converſation, qui s'étoit tenue à dix pas de moi, avoit été faite ſi haut, que je n'en avois pas perdu un mot. Le Concierge s'étant rapproché, me demanda ce que je ſavois faire, & ſi j'avois déja ſervi. Hélas non! lui répondis-je, je crois que je ne ſais pas grand'choſe, excepté travailler de l'aiguille. Oh! pour de cela, nous n'en avons que faire, répondit-il; mais ſi vous ne ſavez rien, vous pourrez apprendre quelque choſe; voyez ſi vous voulez venir au Château, vous aiderez à notre femme à faire le ménage. L'éloge que ce Concierge avoit fait de votre humanité, Madame, me détermina tout d'un coup; je ſuivis cet honnête homme, que ſa femme gronda beaucoup pour la belle emplette qu'il avoit faite d'une telle Servante. Cela eſt ſi fluet, dit-elle; que voulez-vous qu'on en faſſe? Patience, notre ménagere, répondit le Fermier; ſi elle eſt toute neuve, elle durera plus long-temps; & puis de la force, elle en prendra. Tant y a que je l'ai amenée, & elle reſtera juſqu'à l'arrivée de notre Maîtreſſe. Le bon homme n'aura pas manqué, Madame,

de vous inſtruire de ma mal-adreſſe ; j'impatientai tellement ſa femme, qu'il fut forcé de m'ôter de deſſous ſes yeux. Vous arrivâtes ; & dès le premier inſtant où j'eus l'honneur de vous voir, je ſentis un mouvement de joie & de confiance, qui ſembloit me préſager que vous étiez deſtinée à finir mes malheurs. Ce mouvement ne m'a pas trompée, & c'eſt à vous, après Dieu, à qui je dois des avantages beaucoup plus précieux que ceux que j'avois lieu d'attendre, puiſque vous m'avez rendue à une Mere que je mets au-deſſus de tous les biens que j'ai perdus.

Continuation de la Lettre de LUCIE *à* ÉMERANCE.

Voilà, Madame, un récit bien capable de vous attendrir ſur le ſort de la plus aimable Fille qui fut jamais. Que n'a-t-elle pas ſouffert ! Vous trouverez ce papier arroſé de mes larmes en pluſieurs endroits ; je n'ai pu m'empêcher d'en répandre, & je ſuis bien ſûre que vous y mêlerez les vôtres. Savez-vous bien que votre Annette eſt une héroïne ? quel courage dans une ſituation auſſi déſeſpérée que la ſienne ! Toute autre y auroit ſuccombé. C'eſt à St. Far & à ſa Nourrice qu'étoient adreſ-

ſées les deux Lettres que mon Epoux a miſes à la Poſte ; elle n'a point reçu de réponſe & n'y penſe guere. Tous ſes malheurs ſont finis ; elle le répete à chaque moment, & elle me perſécute tellement, qu'il faut lui laiſſer la ſatisfaction de l'écrire.

ANNETTE à ÉMERANCE.

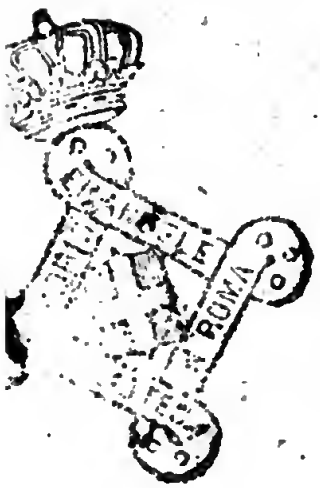
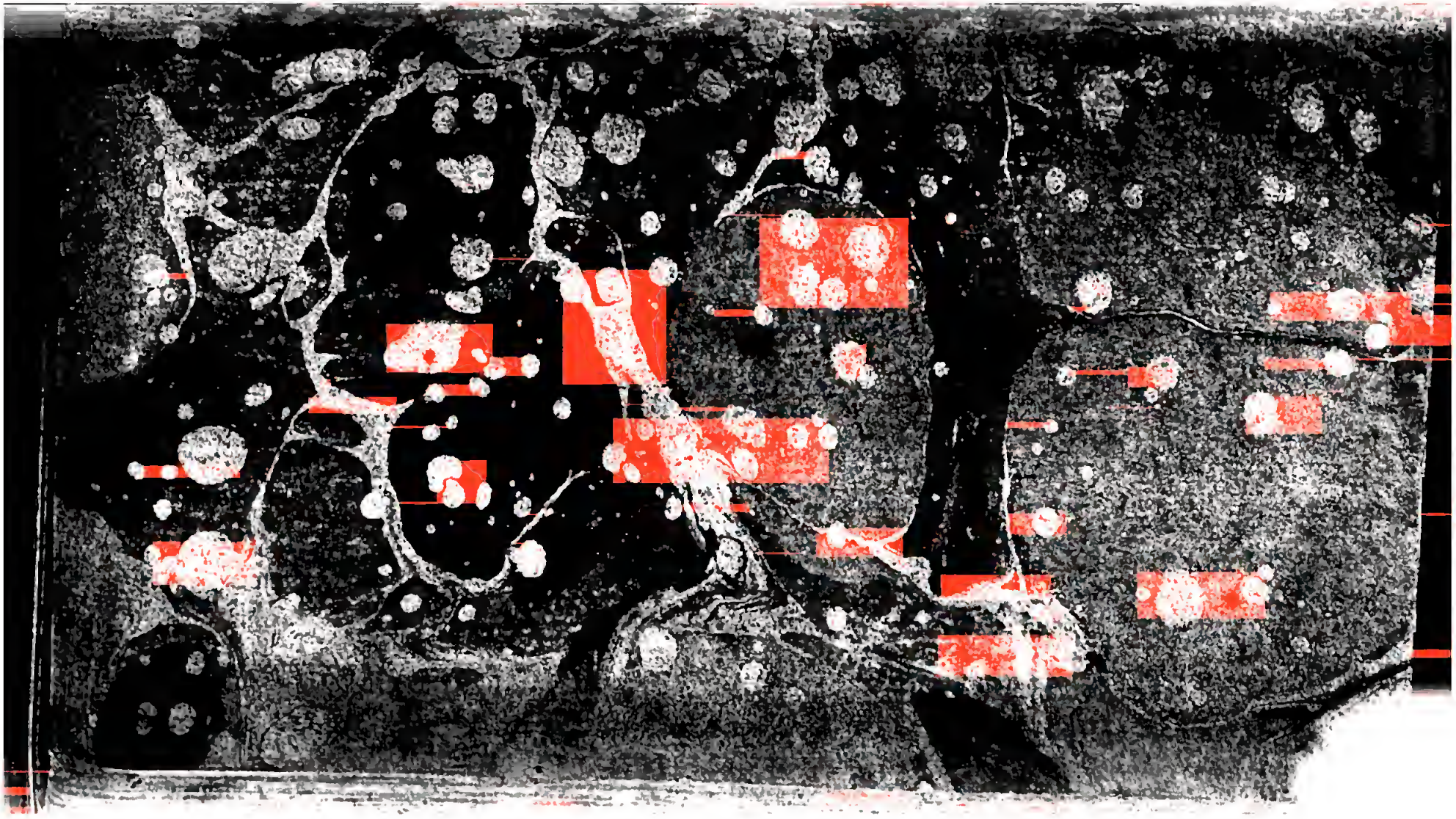
Oui, Madame, ma chere, ma tendre Mere, tous les maux de votre heureuſe Fille ſont finis. Elle bornoit ſes deſirs à vivre ignorée, à l'ombre de la protection de votre illuſtre Amie ; pouvoit-elle prévoir le bien ineſtimable que ſes bontés lui procurent ? Je brave actuellement tous les coups du ſort, puiſque je touche au moment de ne me ſéparer jamais de la plus reſpectable de toutes les Meres, de celle que mon cœur eût voulu, s'il eût abandonnné à ma volonté le choix de celle qui devoit me donner le jour. Oui, Madame, la connoiſſance de votre caractere & des grandes qualités qui vous rendent à mes yeux la premiere de toutes les femmes, connoiſſance que je dois à la lecture de vos Lettres, & à Madame la Marquiſe de Villeneuve, ont ajouté aux ſentiments de l'amour filial tous ceux que peuvent

produire le reſpect, la gratitude, l'admiration & l'eſtime.

LUCIE à ÉMERANCE.

Je lui ôte la plume, ſans quoi elle ne finiroit pas, & s'abandonneroit ſans meſure aux ſentiments de ſon cœur. Mais il eſt temps de fermer cet écrit, qu'il a fallu remplir d'expreſſions trop avantageuſes pour moi. Telle étoit la volonté de cette petite Fille, & je n'aurois rien gagné à la chicaner ſur cet article. Adieu, ma Chere, mon heureuſe Amie; conſervez-vous pour embraſſer le chef-d'œuvre de la nature; c'eſt la ſeule expreſſion qui ſatisfaſſe, lorſqu'il eſt queſtion d'exprimer ce qu'on ſent en faveur de la belle Annette.

Fin du Tome premier.



MDC 20219